

12510. de 20

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE.

TOME PREMIER.



HISTOIRE

DE

GIL BLAS
DE SANTILLANE;

PAR M. LE SAGE.

A.R.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXIIL





GIL BLAS

AU LECTEUR.

A V A N T que d'entendre l'histoire
de ma vie , écoute , ami Lecteur ,
un Conte que je vais te faire.

Deux écoliers alloient ensemble
de Penafiel à Salamanque. Se fen-
tant las & altérés , ils s'arrêterent
au bord d'une fontaine qu'ils ren-
contrerent sur leur chemin. Là ,
tandis qu'ils se délassoient après
s'être désaltérés , ils apperçurent par
hasard auprès d'eux , sur une pierre
à fleur de terre , quelques mots déjà
un peu effacés par le tems , &
par les pieds des troupeaux qu'on

venoit abreuver à cette fontaine. Ils jetterent de l'eau sur la pierre pour la laver, & ils lurent ces paroles Castellanes : *A qui està encerrada el alma del Licenciado Pedro Garcias :* » Ici est enfermée l'ame du Licencié Pierre Garcias ».

Le plus jeune des écoliers, qui étoit vif & étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : Rien n'est plus plaisant. Ici est enfermée l'ame. Une ame enfermée.... Je voudrois savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : Il y a là-dessous quelque mystere, je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci laissa donc partir l'autre, & sans perdre

de tems se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étoient écrites ces paroles en Latin : *Sois mon héritier , toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription , & fais un meilleur usage que moi de mon argent.* L'écolier ravi de cette découverte , remit la pierre comme elle étoit auparavant, & reprit le chemin de Salamanque avec l'ame du Licencié.

Qui que tu sois , ami Lecteur , tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes Aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne retireras aucun fruit

8 GIL BLAS AU LECTEUR.

de cet ouvrage ; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

BLAS DE SANTILLANE mon pere, après avoir long-tems porté les armes pour le service de la Monarchie Espagnole, se retira de la ville où il avoit pris naissance. Il y épousa une femme-de-chambre qui n'étoit plus dans sa premiere jeunesse, & je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allerent ensuite demeurer à Oviédo, où ma mere se fit duegne, & mon pere écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommoit Gil Perez, il étoit frere aîné de ma mere & mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds & demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle.

10 *Histoire de Gil Blas*

Au reste , c'étoit un Ecclésiastique qui ne songeoit qu'à bien vivre , c'est-à-dire , qu'à faire bonne chere ; & sa prébende qui n'étoit pas mauvaise , lui en fournissoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance , & se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé , qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alfabec , & entreprit de m'apprendre lui-même à lire : ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi , car en me faisant connoître mes lettres , il se remit à la lecture qu'il avoit toujours fort négligée ; & à force de s'y appliquer , il parvint à lire couramment son bréviaire , ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la langue latine , c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui : mais hélas ! le pauvre Gil Perez ! il n'en avoit de sa vie su les premiers principes , c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain ,) le chanoine du chapitre le plus ignorant. Aussi j'ai oui-dire qu'il n'avoit point obtenu son bénéfice par son érudition : il devoit uniquement à la reconnoissance de quelques bonnes religieuses dont il avoit été le discret commissionnaire , & qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de Prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : il m'envoya chez le docteur Godinez , qui passoit pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna , qu'au bout de cinq ou six années j'entendois un peu les auteurs grecs , & assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique , qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimois tant la dispute , que j'arrêtois les passans , connus ou inconnus , pour leur proposer des argumens. Je m'adressois quelquefois à des figures Hibernoises qui ne demandoient pas mieux , & il falloit alors nous voir disputer. Quels gestes ! quelles grimaces ! quelles contorsions ! nos yeux étoient pleins de fureur & nos bouches écumantes ; on nous devoit plutôt prendre pour des possédés que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi , parce qu'il fit réflexion que je cesserois bientôt de lui être à charge. Ho ça , Gil Blas , me dit-il un jour , le tems de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans , & te voilà devenu habile garçon. Il faut songer à te pousser , je suis d'avis de t'envoyer à l'Université de Salamanque : avec l'esprit que je te vois , tu ne manqueras pas de trouver

12 *Histoire de Gil Blas*

un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles; tu la vendras à Salamanque, & tu emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvoit rien me proposer qui me fût plus agréable, car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie; & lorsqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon ame. Avant mon départ, j'allai embrasser mon pere & ma mere, qui ne m'épargnerent pas les remontrances. Ils m'exhorterent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, & sur toutes choses, à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très-long-tems harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Aussi-tôt je montai sur ma mule, & sortis de la ville.

Me voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pegnaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une
mauvaise





mauvaise mule , & de quarante bons ducats , sans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très-honoré oncle. La premiere chose que je fis , fut de laisser ma mule aller à discrétion , c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou , & tirant de ma poche mes ducats , je commençai à les compter & récompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie , je n'avois jamais vu tant d'argent , je ne pouvois me lasser de le regarder & de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtieme fois , quand tout-à-coup ma mule levant la tête & les oreilles , s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit , je regardai ce que ce pouvoit être : j'apperçus sur la terre un chapeau renversé sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains , & en même-tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant , ayez pitié , de grace , d'un pauvre soldat estropié , jetez , s'il vous plaît , quelques pieces d'argent dans ce chapeau , vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoient la voix , je vis au pied d'un buisson à vingt ou trente pas de moi , un espee de soldat , qui , sur deux bâtons croisés , appuyoit le bout d'une escopette

qui me parut plus longue qu'une pique ; & avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue qui me fit trembler pour le bien de l'Eglise , je m'arrêtai tout court , je serrai promptement mes ducats , je tirai quelques réaux , & m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fideles effrayés , je les jettai dedans l'un après l'autre , pour montrer au soldat que j'en ufois noblement. Il fut satisfait de ma générosité , & me donna autant de bénédictions , que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule , pour m'éloigner promptement de lui : mais la maudite bête , trompant mon impatience , n'alla pas plus vite ; la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon oncle , lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étois pas encore à Salamanque , & que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très-imprudent de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit sans doute ce qu'il auroit dû faire , mais il avoit songé qu'en me donnant sa mule , mon voyage me coûteroit moins , & il avoit plus pensé à cela qu'aux périls que je pouvois courir

en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avois le bonheur d'arriver à Pegnaflor, d'y vendre ma mule, & de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois passer; je m'en étois fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pegnaflor: je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, & me conduisit à une chambre, pendant qu'un des valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babilard des Asturies, & aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires, que curieux de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommoit André Corcuélo; qu'il avoit servi long-tems dans les armées du Roi en qualité de sergent, & que depuis quinze mois il avoit quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui, bien que tant soit peu basanée, ne laissoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses, que je me serois fort

bien passé d'entendre. Après cette confiance, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, & qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article, parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisoit, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvois me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, & me donna lieu de parler du dessein & des raisons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du mulletier. Ce qu'il approuva fort, non succinctement; car il me représenta là-dessus tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver sur la route; il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en disant que si je voulois vendre ma mule, il connoissoit un honnête maquignon qui l'acheteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaisir de l'envoyer chercher: il y alla sur le champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme, qu'il me présenta, & dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, & l'on amena ma mule. On la fit passer & repasser devant

le maquignon , qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit pas dire beaucoup de bien : mais quand ç'auroit été la mule du Pape , il y auroit trouvé à redire. Il assuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; & pour mieux me le persuader , il en attestoit l'hôte , qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Hé bien , me dit froidement le maquignon , combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait , & l'attestation du seigneur Corcuélo , que je croyois homme sincère & bon connoisseur , j'aurois donné ma mule pour rien : c'est pourquoi je dis au marchand que je m'en rapportois à sa bonne foi ; qu'il n'avoit qu'à priser la bête en conscience , & que je m'en tiendrois à sa prise. Alors , faisant l'homme d'honneur , il me répondit qu'en intéressant sa conscience , je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement par son fort ; car au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles , comme mon oncle , il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats , que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait

de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, & qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convînmes de prix, tant pour le louage d'une mule que pour ma nourriture; & quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuelo, qui, chemin faisant, se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble & continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre; on m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtoit, je liai conversation avec l'hôtesse que je n'avois point encore vue. Elle me parut assez jolie, & je trouvai ses allures si vives, que j'aurois bien jugé, quand son mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faisoit fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table.

J'en'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce cavalier portoit une longue rapiere, & pouvoit bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé : Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo & le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel-esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte & à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez, vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitieme merveille du monde. Puis se tournant de mon côté, & me jettant les bras au cou : Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenoit si serré, que je n'avois pas la respiration libre ; & ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : Seigneur cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pegnaslor. Comment connu, reprit-il sur le même ton ? Nous tenons

registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige , & je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grece d'avoir vu naître ses Sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade , qu'il me fallut encore essuyer , au hasard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience , je n'aurois pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurois bien connu à ses flatteries outrées , que c'étoit un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes , & qui , dès qu'un étranger arrive , s'introduisent auprès de lui , pour remplir leur ventre à ses dépens : mais ma jeunesse & ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme , & je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très-volontiers , s'écria-t-il , je fais trop bon gré à mon étoile , de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane , pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus long-tems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit , poursuivit-il , je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement , & je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi , mon panégyriste

s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. Al'air com-
plaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle seroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la première. Il y procédoit pourtant d'une vitesse toujours égale, & trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louange sur louange, ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent; tantôt c'étoit à ma santé, & tantôt à celle de mon pere & de ma mere, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même tems il versoit du vin dans mon verre, & m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux santés qu'il me portoit: ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuelo, qui, selon toutes les apparences, s'entendoit avec le parasite, me répondit: J'ai une truite excellente: mais

elle coûtera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous trop friand , dit alors mon flatteur , d'un ton de voix élevé ? vous n'y pensez pas , mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane , qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte , & il ne fit en cela que me prévenir. Jem'en sentoís offensé , & je dis fièrement à Corcuelo : Apportez-nous votre truite , & ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte , qui ne demandoit pas mieux , se mit à l'appêter , & ne tarda gueres à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat , je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite , qui fit paroître une nouvelle complaisance , c'est-à-dire , qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre , de peur d'accident , car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin , après avoir bu & mangé tout son saoul , il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas , me dit-il en se levant de table , je suis trop content de la bonne chere que vous m'avez faite , pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez désormais

en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, & peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, & ne vous croyez point, sur leur parole, la huitieme merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez & s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baie que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, où, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traître s'est donc joué de moi ? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux. Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire, qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot : loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes,

24 *Histoire de Gil Blas*

enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre & me mis au lit ; mais je ne pus dormir , & je n'avois pas encore fermé l'œil , lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai aussi-tôt , & pendant que je m'habillois , Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense où la truite n'étoit pas oubliée ; & non-seulement il m'en fallut passer par où il voulut , j'eus même le chagrin , en lui livrant mon argent , de m'appercevoir que le bourreau se ressouvenoit de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avois fait si désagréablement la digestion , je me rendis chez le muletier avec ma valise , en donnant à tous les diables le parasite , l'hôte & l'hôtellerie.

Je ne me trouvai pas seul avec le muletier ; il y avoit deux enfans de famille de Pegnastor , un petit chantre de Mondognedo qui couroit le pays , & un jeune bourgeois d'Astorga , qui s'en retournoit chez lui avec une jeune personne qu'il venoit d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connoissance en peu de tems , & chacun eut bientôt dit d'où il venoit & où il alloit. La nouvelle mariée , quoique jeune , étoit si noire & si peu piquante , que je ne prenois pas grand plaisir

plaisir à la regarder ; cependant sa jeunesse & son embonpoint donnerent dans la vue du muletier , qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes graces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein , & il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabelos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en entrant. Cette maison étoit plus dans la campagne que dans le bourg , & il en connoissoit l'hôte pour un homme discret & complaisant. Il eut soin de nous faire conduire dans une chambre écartée , où il nous laissa souper tranquillement ; mais sur la fin du repas , nous le vîmes entrer d'un air furieux : Par la mort , s'écria t-il , on m'a volé. J'avois dans un sac de cuir cent pistoles , il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg qui n'entend pas raillerie là-dessus , & vous allez tous avoir la question , jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime & rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel , il sortit , & nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvoit être une feinte , parce que nous ne nous connoissions point les uns les autres. Je soupçonnai même le petit chanteur d'avoir fait le coup , comme il eut

26 *Histoire de Gil Blas*

peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes sots. Nous ne savions pas quelles formalités s'observent en pareil cas : nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin : chacun cherche son salut dans la fuite, & le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre Enée, sans s'embarasser de sa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la suite, plus incontinent que ses mulets, ravi de voir que son stratagème produisoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la bourgeoise, & tâcher de profiter de l'occasion ; mais cette Lucrece des Asturies, à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance & poussa des grands cris. La patrouille, qui par hasard en ce moment se trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoissoit pour un lieu digne de son attention, y entra & demanda la cause de ces cris. L'hôte, qui chantoit dans sa cuisine & feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le

commandant & ses archers à la chambre de la personne qui crioit. Ils arriverent bien à propos, l'Asturienne n'en pouvoit plus. Le commandant, homme grossier & brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agissoit, qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa hallebarde à l'amoureux mulier, en l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit gueres moins blessée, que de l'action même qui les lui suggéroit. Ce ne fut pas tout, il se saisit du coupable, & le mena devant le juge avec l'accusatrice, qui, malgré le désordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le juge l'écouta, & l'ayant attentivement considérée, jugea que l'accusé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller sur le champ & fustiger en sa présence; puis il ordonna que le lendemain, si le mari de l'Asturienne ne paroïssoit point, deux archers, aux frais & dépens du délinquant, escorteroient la complaignante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne, je traversai je ne sais combien de champs & de bruyeres, & sautant tous les fossés que je trouvois sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jeter & me cacher dans

le plus épais hallier , lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au-devant de mes pas. Ils crièrent , qui va là ? & comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur le champ, ils s'approchèrent de moi , & me mettant chacun un pistolet sur la gorge , ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étois , d'où je venois , ce que je voulois aller faire en cette forêt , & sur-tout de ne leur rien déguiser. A cette maniere d'interroger , qui me parut bien valoir la question dont le muletier nous avoit fait fête , je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque , je leur contai même l'alarme qu'on venoit de nous donner , & j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours , qui marquoit ma simplicité ; & l'un des deux me dit : Rassure-toi , mon ami , viens avec nous & ne crains rien , nous allons te mettre en sûreté. A ces mots il me fit monter en croupe sur son cheval , & nous nous enfonçames dans la forêt.

Jé ne savois ce que je devois penser de cette rencontre ; je n'en augurois pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci , disois-je en moi-même , étoient des voleurs , ils m'auroient volé , & peut-être

assassiné. Il faut que ce soient des bons gentilshommes de ce pays-ci , qui , me voyant effrayé , ont pitié de moi , & m'emmenent chez eux par charité. Je ne fus pas long-tems dans l'incertitude. Après quelques détours que nous fîmes dans un grand silence , nous nous trouvâmes au pied d'une colline où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons , me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés , je n'appercevois ni maison , ni cabane , pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes leverent une grande trappe de bois ; couverte de terre & de broussailles , qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente & souterraine , où les chevaux se jetterent d'eux-mêmes , comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux : puis baissant la trappe avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Perez , pris comme un rat dans une ratiere.

Je connus alors avec quelle sorte de gens j'étois , & l'on doit bien juger que cette connoissance m'ôta ma premiere crainte. Une frayeur plus grande & plus juste vint s'emparer de mes sens ; je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats.

Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui, sentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cents pas, en tournant & en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provision de paille, & plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aîse, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux negre, qui paroissoit pourtant encore assez vigoureux, s'occupoit à les attacher au ratelier.

Nous sortîmes de l'écurie; & à la triste lueur de quelques autres lampes, qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvinmes à une cuisine où une vieille femme faisoit rôtir des viandes sur des brasiers, & préparoit le souper. La cuisine étoit ornée des ustensiles nécessaires, & tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisiniere (il faut que j'en fasse le portrait) étoit une personne de soixante & quelques années. Elle avoit eu dans sa jeunesse

les cheveux d'un blond très-ardent ; car le tems ne les avoit pas si bien blanchis , qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre , elle avoit un menton pointu & relevé , avec des levres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui descendoit sur la bouche , & ses yeux paroissoient d'un très-beau rouge pourpre.

Tenez , dame Léonarde , dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange des ténèbres , voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté , & remarquant que j'étois pâle & défait : Mon ami , me dit-il , reviens de ta frayeur , on ne te veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière ; nous t'avons rencontré , cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très-délicate. Tu me parois plus robuste que lui , tu ne mourras pas sitôt. Véritablement tu ne reverras plus le soleil , mais en récompense tu feras bonne chère & bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde , qui est une créature fort humaine : tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir , ajouta-t-il , que tu n'es pas ici avec

32 *Histoire de Gil Blas.*

des gueux. En même tems il prit un flambeau, & m'ordonna de le suivre.

Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles & de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes, il y avoit des pieces de toile; dans les autres, des étoffes de laine & de soie. J'apperçus dans une autre de l'or & de l'argent, & beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela je le suivis dans un grand salon, que trois lustres de cuivre éclairaient, & qui servoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois, pourquoi j'étois sorti d'Oviédo; & lorsque j'eus satisfait sa curiosité: Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coëffé, pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, & rouleras sur l'or & sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sûreté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la sainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul & de mes camarades. Peut-

Être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, sans que les habitans des environs s'en soient apperçus; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, & qu'il est fait depuis long-tems. Après que les Maures se furent rendus maîtres de Grenade, de l'Arragon & de presque toute l'Espagne, les Chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des infideles prirent la fuite, & vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye & dans les Asturies, où le vaillant Pélage s'étoit retiré. Fugitifs & dispersés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes, & les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournerent dans les villes. Depuis ce tems-là, leurs retraites ont servi d'asyle aux gens de notre profession. Il est vrai que la sainte Hermandad en a découvert & détruit quelques-unes; mais il en reste encore; &, grace au ciel, il y a près de quinze années que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando. Je suis chef de la compagnie, & l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.

Comme le seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte , il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoit le lieutenant avec cinq hommes de la troupe , qui revenoient chargés d'un butin. Ils apportoiént deux manequins remplis de sucre , de canelle , de poivre , de figues , d'amandes , & de raisins secs. Le Lieutenant adressa la parole au capitaine , & lui dit qu'il venoit d'enlever ces manequins à un épicier de Benavente , dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau , les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table , & l'on me renvoya dans la cuisine , où la dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avois à faire. Je cédai à la nécessité , puisque mon mauvais sort le vouloit ainsi ; & dévorant ma douleur , je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet , que je parai de tasses d'argent , & de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai ensuite deux ragoûts , qui ne furent pas plutôt servis , que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit ;

Se Santillane.

35

& moi , debout derriere eux , je me
rins prêt à leur verser du vin. Je m'en
acquittai de si bonne grace , que j'eus
le bonheur de m'attirer des complimens.
Le capitaine en peu de mots leur conta
mon histoire , qui les divertit fort. En-
suite il leur dit que j'avois du mérite :
mais j'étois alors revenu des louanges ,
& j'en pouvois entendre sans péril. Là-
dessus ils me louerent tous ; ils dirent
que je paroissais né pour être leur échan-
son , que je valois cent fois mieux que mon
prédécesseur. Et comme , depuis la mort ,
c'étoit la signora Léonarda qui avoit
l'honneur de présenter le nectar à ces
dieux infernaux , ils la priverent de ce
glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi
nouveau Ganimede , je succédai à cette
vieille Hébé.

Un grand plat de rôti , servi peu de
tems après les ragoûts , vint achever de
rassasier les voleurs , qui , buvant à pro-
portion qu'ils mangeoient , furent bien-
tôt de belle humeur , & firent un beau
bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois.
L'un commence une histoire , l'autre
rapporte un bon mot ; un autre crie , un
autre chante ; ils ne s'entendent point.
Enfin Rolando , fatigué d'une scène où
il mettoit inutilement beaucoup du sien.
le prit sur un ton si haut , qu'il imposa

silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir comme des gens raisonnables ? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, & par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroît toutefois digne d'être su. Faisons nous cette confidence, pour nous divertir. Le lieutenant & les autres, comme s'ils avoient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec des grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes :

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon pere, qui étoit déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, & ma mere entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon aïeul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard, qui ne se mêloit plus de rien que de dire son rosaire & de raconter ses exploits guerriers, car il avoit long-tems

long-tems porté les armes. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes, j'étois sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus puérils. Il ne faut pas, disoit mon pere, que les enfans s'appliquent sérieusement que le tems n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire; mais je ne perdois pas pour cela mon tems. Mon pere m'enseignoit mille sortes de jeux. Je connoissois parfaitement les cartes, je savois jouer aux dés, & mon grand-pere m'apprenoit des romances sur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets; & lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les réciter sans faute, mes parens admiroient ma mémoire. Ils ne paroissoient pas moins contens de mon esprit, quand, profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien, pour parler à tort & à travers. Ah! qu'il est joli, s'écrioit mon pere, en me regardant avec des yeux charmés! Ma mere m'accabloit aussi-tôt de caresses, & mon grand-pere en pleuroit de joie. Je faisois aussi devant eux impunément les actions

les plus indécentes ; ils me pardonnoient tout , ils m'adoroient. Cependant j'en-trois déjà dans ma douzieme année , que je n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un : mais il reçut en même tems des ordres précis de m'en-seigner , sans en venir aux voies de fait ; on lui permit seulement de me menacer quelquefois , pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne fut pas fort salutaire ; car , ou je me moquois des menaces de mon précepteur , ou bien , les larmes aux yeux , j'allois m'en plain-dre à ma mere ou à mon aïeul , & je leur disois qu'il m'avoit maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me dé-mentir , il passoit pour un brutal , & l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égra-tignai moi-même ; puis je me mis à crier , comme si l'on m'eût écorché : ma mere accourut , & chassa le maître sur le champ , quoiqu'il protestât & prît le ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précep-teurs , jusqu'à ce qu'il vînt s'en présenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un ba-chelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille ! Il aimoit les fem-mes , le jeu & le cabaret : je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'a-

bord à gagner mon esprit par la douceur : il y réussit, & par-là se fit aimer de mes parens, qui m'abandonnerent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir ; il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au latin près, je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose quand je commençai à devenir maître de mes actions. Je me moquois à tous momens de mon pere & de ma mere. Ils ne faisoient que rire de mes faillies ; & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faisois toutes sortes de débauches avec des jeunes gens de mon humeur : & comme nos parens ne nous donnoient point assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre ; & cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit. Malheureusement le corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertit de son mauvais dessein.

40 *Histoire de Gil Blas*

Nous eûmes recours à la fuite , & nous nous mêmes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce cems-là , Messieurs , Dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profession , malgré les périls qui y sont attachés.

Le capitaine cessa de parler en cet endroit , & le lieutenant prit ainsi la parole : Messieurs , une éducation toute opposée à celle du seigneur Rolando , a produit le même effet. Mon pere étoit un boucher de Toledé. Il passoit avec justice pour le plus grand brutal de la ville , & ma mere n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance , comme à l'envi l'un de l'autre ; j'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois , étoit suivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace les larmes aux yeux , & protester que je me repentois de ce que j'avois fait , on ne me pardonnoit rien , & le plus souvent on me frappoit sans raison. Quand mon pere me battoit , ma mere , comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté , se mettoit de la partie au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirerent tant d'aversion pour la maison paternelle , que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzieme année. Je pris le chemin d'Ar-

ragon, & me rendis à Sarragoce en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux, qui menoient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contre-faire l'aveugle, à paroître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches, & cætera. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages. Chacun couroit à son poste, & le soir, nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables; & voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'associai avec des chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours, mais il nous fallut bientôt sortir de Sarragoce, parce que nous nous brouillâmes avec un homme de justice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faisoient contribuer les voyageurs, & je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je fais donc, Messieurs, très-bon gré à mes parens de m'avoir si maltraité; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne serois pré-

sentement sans doute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit assis entre le capitaine & le lieutenant, les histoires que nous venons d'entendre, ne sont pas si composées ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre & bonne nourrice), on lui proposa un nourrisson. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mere accepta volontiers la proposition, elle alla chercher l'enfant. On le lui confia, & elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que trouvant quelque ressemblance entre nous, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon pere, qui n'étoit pas plus scrupuleux qu'un autre paysan, approuva la supercherie; de sorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de Dom Rodrigue de Herrera fut envoyé, sous son nom, à une autre nourrice, & ma mere me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'inf-

tinct & de la force du sang , les parens du petit gentilhomme prirent aisément le change. Ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avoit joué ; & jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait , ils me donnerent toutes sortes de maîtres ; mais j'avois peu de disposition pour les exercices qu'on m'apprenoit , & encore moins de goût pour les sciences qu'on me vouloit enseigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets , que j'allois chercher à tous momens dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toute-fois long-tems ma passion dominante : je n'avois pas dix-sept ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une servante de cuisine qui me parut mériter mes premiers soins. C'étoit une grosse joufflue , dont l'enjouement & l'embonpoint me plaisoient fort. Je lui faisois l'amour avec si peu de circonspection , que Dom Rodrigue même s'en apperçut. Il m'en reprit aigrement , me reprocha la bassesse de mes inclinations ; & de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît ses remontrances inutiles , il mit ma princesse à la porte.

Ce procédé me déplut , je résolus de

44 *Histoire de Gil Blas.*

m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de Dom Rodrigue ; & courant chercher ma belle Hélène qui s'étoit retirée chez une blanchisseuse de ses amies, je l'enlevai en plein midi , afin que personne n'en ignorât. Je passai plus avant , je la menai dans son pays , où je l'épousai solennellement , tant pour faire plus de dépit aux Herrera , que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce mariage , j'appris que Dom Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle. Je me rendis promptement à Séville pour demander son bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma mere n'étoit plus , & en mourant elle avoit eu l'indiscrétion d'avouer tout , en présence du curé de son village & d'autres bons témoins. Le fils de Dom Rodrigue tenoit déjà ma place , ou plutôt la sienne , & il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie , qu'on étoit moins satisfait de moi ; de maniere que n'ayant rien à espérer de ce côté-là , & ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme , je me joignis à des chevaliers de fortune , avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire , un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Bourges : que dans sa jeu-

nessé, poussé d'une dévotion indiscrette, il avoit pris l'habit & fait profession dans un ordre fort austere, & que quelques années après il avoit apostasié. Enfin les huit voleurs parlerent tour-à-tour; & lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changerent ensuite de discours. Ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine; & après avoir formé une résolution, ils se leverent de table pour s'aller coucher. Ils allumerent des bougies, & se retirerent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la sienne, où, pendant que je l'aiderois à se déshabiller: Hé bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle maniere nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie; la haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous; nous n'avons jamais ensemble le moindre démêlé, nous sommes plus unis que des Moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé voit-on d'autres gens dans le monde? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui, c'est un sentiment général; la maniere seule en est différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des

Etats de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent & ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agents de change, commis, & tous les marchands tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, & eux quelquefois la sauvent aux coupables.

Après que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit; & moi je retournai dans le salon, où je desservis & remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo, (c'étoit le nom du vieux negre,) & la dame Léonarde soupoient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger; & comme je paroissais aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler. Pourquoi vous affligez-vous, mon fils, me dit la vieille? vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, & vous paraissez facile; vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez rencontré des libertins qui vous

auroient engagé dans toutes sortes de débauches , au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La dame Léonarde a raison, dit gravement à son tour le vieux negre , & l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a dans le monde que des peines ; rendez graces au ciel , mon ami , d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras & des afflictions de la vie.

J'essuyai tranquillement ce discours , parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Enfin Domingo, après avoir bien bu & bien mangé , se retira dans son écurie. Léonarde prit aussi-tôt une lampe , & me conduisit dans un caveau qui servoit de cimetiere aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle , & où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre , me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place , y a couché tant qu'il a vécu parmi nous , & il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge , ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles elle me donna la lampe , & retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre , & me jettai sur le grabat , moins pour prendre du repos , que pour me livrer

48 *Histoire de Gil Blas*

tout entier à mes réflexions. O ciel ! m'écriai-je , est-il une destinée aussi affreuse que la mienne ? On veut que je renonce à la vue du soleil ; & , comme si ce n'étoit pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans , il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs , à passer le jour avec des brigands , & la nuit avec des morts ! Ces pensées qui me sembloient très-mortifiantes , & qui l'étoient en effet , me faisoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eu de m'envoyer à Salamanque ; je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabelos ; j'aurois voulu être à la question. Mais , considérant que je me consumois en plaintes vaines , je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Hé quoi , dis-je , est-il donc impossible de me tirer d'ici ? Les voleurs dorment : la cuisiniere & le negre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils seront endormis , ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer. Il est vrai que je ne me crois point assez fort pour lever la trappe qui est à l'entrée. Cependant voyons ; je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêtera des forces , & j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je
me

me levai , quand je jugeai que Léonarde & Domingo reposoient. Je pris la lampe, & sortis du caveau en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, & j'aperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche , je m'avance vers la trappe avec autant de légèreté que de joie : mais hélas ! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée , & dont les barreaux étoient si près l'un de l'autre , qu'on y pouvoit à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle , dont je ne m'étois point aperçu en entrant , parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure , je tâchois même de la forcer , lorsque tout-à-coup je me sentis appliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri si perçant , que le souterrain en retentit ; & regardant aussi-tôt derrière moi , je vis le vieux negre en chemise , qui d'une main tenoit une lanterne sourde , & de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah ! ah ! dit-il , petit drôle , vous voulez vous sauver ! Oh ! ne pensez pas que vous

puissiez me surprendre , je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas ? Apprenez , mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui , il faut qu'il soit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant , au cri que j'avois fait , deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut ; & ne sachant si c'étoit la sainte Hermandad qui venoit fondre sur eux , ils se leverent & appellerent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées & leurs carabines , & s'avancent presque nuds jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais si-tôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avoient entendu , leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc , Gil Blas , dit le voleur apostat , il n'y a pas six heures que tu es avec nous , & tu veux déjà t'en aller ? Il faut que tu aies bien de l'aversion pour la retraite. Hé ! que ferois - tu donc si tu étois chartreux ? Va te coucher. Tu en feras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver , par saint Barthelemi ! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots , il se retira. Les autres voleurs s'en re-

tournerent aussi dans leurs chambres. Le vieux negre fort satisfait de son expédition , rentra dans son écurie ; & je regagnai mon cimetiere , où je passai le reste de la nuit à soupirer & à pleurer.

Je pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévorait. Je ne faisois que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste ; je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie ; en un mot , je me contraignis si bien , que Léonarde & Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire , & je me mélois à leur entretien , quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté , loin de leur déplaire , les divertissoit : Gil Blas , me dit le capitaine un soir que je faisois le plaisant , tu as bien fait , mon ami , de bannir la mélancolie ; je suis charmé de ton humeur & de ton esprit. On ne connoît pas d'abord les gens : je ne te croyois pas si spirituel , ni si enjoué.

Les autres me donnerent aussi mille louanges. Ils me parurent si contens de moi , que profitant d'une si bonne dispo-

sition; Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre mes sentimens. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation; j'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession: je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confreres, & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut résolu tout d'une voix qu'on me laisseroit servir encore quelque tems pour éprouver ma vocation, qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il fallut donc continuer de me contraindre, & d'exercer mon emploi d'échançon. J'en fus très-mortifié; car je n'aspirois à devenir voleur, que pour avoir la liberté de sortir comme les autres, & j'espérois qu'en faisant des courses avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroissoit longue; & je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo: mais il n'y eut pas moyen; il étoit trop sur ses gardes. J'aurois délié

cent Orphées de charmer ce Cerbere. Il est vrai aussi que de peur de me rendre suspect, je ne faisois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. Il m'observoit, & j'érois obligé d'agir avec beaucoup de circonspection, pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au tems que les voleurs m'avoient prescrit pour me recevoir dans leur troupe, & je l'attendois avec autant d'impatience, que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitans.

Graces au ciel, six mois après, ce tems arriva. Le seigneur Rolando dit à ses cavaliers : Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là ; je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du sentiment de leur capitaine ; & pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui consistoit en une simple soutanelle fort usée, & ils

me parerent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela je me disposai à faire ma première campagne.

Ce fut sur la fin d'une nuit du mois de Septembre, que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étois armé, comme eux, d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée & d'une bayonnette, & je montois un assez bon cheval qu'on avoit pris au même gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit si long-tems que je vivois dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir, mais peu-à-peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Pontferrada, & nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordoit le grand chemin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un Religieux de l'Ordre de saint Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons peres, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué, s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce Moine : voyons comme il s'y prendra. Tous les voleurs jugerent qu'effectivement cette commission me convenoit, &

ils m'exhorterent à m'en bien acquitter. Messieurs , leur dis-je , vous serez contents ; je vais mettre ce pere nu comme la main , & vous amener ici sa mule. Non , non , dit Rolando , elle n'en vaut pas la peine : apporte-nous seulement la bourse de sa révérence , c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là-dessus je sortis du bois , & poussai vers le Religieux , en priant le Ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échaper dès ce moment-là. Mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montés que moi : s'ils m'eussent vu fuir , ils se seroient mis à mes trousses & m'auroient bientôt rattrapé , ou peut-être auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines dont je me serois fort mal trouvé. Je n'osai donc hasarder une démarche si délicate. Je joignis le pere , & lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer ; & sans paroître fort effrayé : Mon enfant , me dit-il , vous êtes bien jeune ; vous faites de bonne heure un vilain métier : Mon pere , lui répondis-je , tout vilain qu'il est , je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah mon fils ! répliqua le bon Religieux , qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles , que dites-

vous ? quel aveuglement ! souffrez que je vous représente l'état malheureux..... Oh ! mon pere , interrompis-je avec précipitation , treve de morale , s'il vous plaît , je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons ; je veux de l'argent. De l'argent , me dit-il d'un air étonné ? vous jugez bien mal de la charité des Espagnols , si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement par-tout ; on nous loge , on nous nourrit , & l'on ne nous demande que des prières. Enfin nous ne portons point d'argent sur la route , nous nous abandonnons à la providence. Hé , non , non , lui repartis-je , vous ne vous y abandonnez pas : vous avez toujours de bonnes pistoles , pour être plus sûrs de la providence. Mais , mon pere , ajoutai-je , finissons : mes camarades qui sont dans ce bois , s'impatientent ; jetez tout-à-l'heure votre bourse à terre , ou bien je vous tue.

A ces mots , que je prononçai d'un air menaçant , le Religieux sembla craindre pour sa vie : Attendez , me dit-il , je vais donc vous satisfaire , puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique

sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin; ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule qui, démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout-à-coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse, qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, & regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendoient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnerent-ils le tems de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando, tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition, j'ai observé ta contenance; je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grands chemins. Le lieutenant & les autres applaudirent à la prédiction, & m'assurèrent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, & leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus

loué, que je méritois moins de l'être ; il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du Religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entr'eux, car ces bons peres ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, & en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entre-mêlées d'*Agnus Dei*, avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclaterent en ris immodérés. Vive Dieu s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas ; il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, & particulièrement celui qui avoit apostasié, commencerent à s'égayer sur la matiere. Il leur échapa mille traits, qui marquoient bien le déreglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, & le capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne plus te jouer aux Moines, ce sont des gens trop fins & trop rusés pour toi.

Nous demeurâmes dans le bois la plus

grande partie de la journée , sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le Religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au souterrain , bornant nos exploits à ce risible événement , qui faisoit encore le sujet de notre entretien , lorsque nous découvrîmes de loin un carrosse à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot , & il étoit accompagné de troishommes à cheval qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conseil là-dessus , & le résultat fut qu'on attaqueroit. Aussi-tôt il nous rangea de la maniere qu'il voulut , & nous marchâmes en bataille au-devant du carrosse. Malgré les applaudissemens que j'avois reçus dans le bois , je me sentis saisir d'un grand tremblement , & bientôt il sortit de tout mon corps une sueur froide , qui ne me présageoit rien de bon. Pour surcroît de bonheur, j'étois au front de la bataille, entre le capitaine & le lieutenant , qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant jusqu'à quel point nature pâtiſſoit chez moi , me regarda de travers , & me dit d'un air brusque : Ecoute , Gil Blas , songe à faire ton devoir ; je t'avertis que si tu recules , je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé

qu'il le feroit comme il le disoit , pour négliger l'avertissement ; c'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon ame à Dieu.

Pendant ce tems-là le carrosse & les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions , & devinant notre dessein à notre contenance , ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. Ils avoient aussi bien que nous , des carabines & des pistolets. Tandis qu'ils se préparoient à nous recevoir , il sortit du carrosse un homme bien fait , & richement vêtu. Il monta sur un cheval de main , dont un des cavaliers tenoit la bride , & il se mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que son épée & deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf , car le cocher demeura sur son siège , ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant , bien que tremblant de tous mes membres , de me tenir prêt à tirer mon coup : mais pour dire les choses comme elles sont , je fermai les yeux & tournai la tête en déchargeant ma carabine : & de la manière que je tirai , je ne dois point avoir ce coup-là sur ma conscience.

Je ne ferai point le détail de l'action : quoique présent , je ne voyois rien ; &
ma

ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du spectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je fais, c'est qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleines têtes : *Victoire ! victoire !* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens se dissipa, & j'aperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apostat, qui n'eut en cette occasion que ce qu'il méritoit pour son apostasie, & pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Le lieutenant reçut au bras une blessure ; mais elle se trouva très-légère, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le seigneur Rolando courut d'abord à la portiere du carrosse. Il y avoit dedans une dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triste état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, & son évanouissement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la regarder, nous songâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous assurer des chevaux des cavaliers tués ; car ces animaux, épouvantés du bruit des coups, s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs

62 *Histoire de Gil Blas*

guides. Pour les mules , elles n'avoient pas branlé , quoique durant l'action le cocher eût quitté son siège pour se sauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer , & nous les chargeâmes de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant & derriere le carrosse. Cela fait , on prit , par ordre du capitaine , la dame qui n'avoit point encore rappelé ses esprits , & on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des mieux montés. Puis , laissant sur le grand chemin le carrosse & les morts dépouillés , nous emmenâmes avec nous la dame , les mules & les chevaux.

Il y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit quand nous arrivâmes au logement. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie , où nous fûmes obligés nous mêmes de les attacher au ratelier & d'en avoir soin , parce que le vieux negre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment , un rhumatisme le tenoit entrepris de tous ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la langue , qu'il employoit à témoigner son impatience par d'horribles blasphêmes. Nous laissâmes ce misérable jurer & blasphêmer , & nous allâmes à la cuisine où nous donnâmes toute notre attention à la dame. Nous fîmes si bien,

voient
tion le
se sau-
ur les
de plu-
es attra-
e. Cela
itaine,
re rap-
cheval
mieux
nd che-
ouillés
dame

re qu'il
au sou-
es bêtes
s nous
& d'en
gre étoit
que la
un rhu
tous se
de libre
témoin
les blas
able ju
nes à la
e notre
si bien





que nous vîmes à bout de la tirer de son évanouissement. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens , & qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus , elle sentit son malheur ; elle en frémit. Tout ce que la douleur & le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux , parut peint dans ses yeux , qu'elle leva au Ciel , comme pour lui reprocher les indignités dont elle étoit menacée. Puis cédant tout-à-coup à ces images épouvantables , elle retombe en défaillance , sa paupière se referme , & les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le capitaine , jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même que de la tourmenter par de nouveaux secours , la fit porter sur le lit de Léonarde , où on la laissa toute seule , au hasard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous passâmes dans le salon , où un des voleurs , qui avoit été chirurgien , visita le bras du lieutenant & le frotta de baume. L'opération faite , on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes se trouverent remplies de dentelles & de linges , les autres d'habits : mais la dernière qu'on ouvrit renfermoit quelques sacs pleins de pistoles ; ce qui réjouit infiniment messieurs les intéressés.

Après cet examen , la cuisiniere dressa le buffet, mit le couvert & servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée. Sur quoi Rolando m'adressant la parole : Avoue , Gil Blas , me dit-il , avoue que tu as eu grand'peur ? Je répondis que j'en demeuroid d'accord de bonne foi , mais que je me battois comme un paladin , quand j'aurois fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti , en disant qu'on devoit me le pardonner , quel'action avoit été vive : & que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu , je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au souterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla , où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition. Cette résolution prise , nous achevâmes de souper , puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la dame. Nous la trouvâmes dans la même situation. Néanmoins , quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reste de vie , quelques voleurs ne laisserent pas de jeter sur elle un œil profane , & de témoigner une

brutale envie , qu'ils auroient satisfaite , si Rolando ne les en eût empêchés , en leur représentant qu'ils devoient du moins attendre que la dame fût sortie de cet accablement de tristesse , qui lui ôtoit tout sentiment. Le respect qu'ils avoient pour leur capitaine retint leur incontinence , sans cela rien ne pouvoit sauver la dame ; sa mort même n'auroit peut-être pas mis son honneur en sûreté.

Nous laissons encore cette malheureuse femme dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin , & chacun se retira dans sa chambre. Pour moi , lorsque je fus couché , au lieu de me livrer au sommeil , je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutois point que ce ne fût une personne de qualité , & j'en trouvois son sort plus déplorable. Je ne pouvois , sans frémir , me peindre les horreurs qui l'attendoient ; & je m'en sentoiss aussi vivement touché , que si le sang ou l'amitié m'eussent attaché à elle. Enfin , après avoir bien plaint sa destinée , je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril où il étoit , & de me tirer en même tems du souterrain. Je songai que le vieux negre ne pouvoit se remuer , & que depuis son indisposition la cuisiniere avoit la clef de la grille.

Cette pensée m'échauffa l'imagination, & me fit concevoir un projet que je digérai bien : puis je commençai sur le champ l'exécution de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je pouffai d'abord des plaintes & des gémissements ; ensuite élevant la voix , je jettai de grands cris. Les voleurs se réveillent, & sont bien-tôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible ; & pour mieux le leur persuader , je me mis à grincer les dents , à faire des grimaces & des contorsions effroyables , & à m'agiter d'une étrange façon. Après cela je devins tout-à-coup tranquille , comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après je me remis à faire des bonds sur mon grabat , & à me tordre les bras. En un mot , je jouai si bien mon rôle , que les voleurs , tout fins qu'ils étoient , s'y laisserent tromper , & crurent qu'en effet je sentois des tranchées violentes. Aussi-tôt ils s'empresrent tous à me soulager ; l'un m'apporte une bouteille d'eau-de-vie, & m'en fait avaler la moitié , l'autre me donne, malgré moi , un lavement d'huile d'amendes douces : un autre va chauffer une serviette , & vient me l'appliquer toute brûlante sur le ventre. J'avois beau crier

miséricorde, ils imputoient mes cris à ma colique, & continuoient à me faire souffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin, ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentoís plus de tranchées, & que je les conjurois de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes, & je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leurs secours.

Cette scène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs, jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné, se préparèrent à partir pour Manilla. Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner, mais ils m'en empêchèrent. Non, non, Gil Blas, me dit le seigneur Rolando, demeure ici, mon fils, ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous; pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous suivre. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte qu'on ne se rendît à mes instances: je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie; ce que je fis d'un air si naturel, qu'ils sortirent tous du souterrain, sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après

leur départ , que j'avois tâché de hâter par mes vœux , je me dis à moi-même : Oh ça , Gil Blas , c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Arme-toi de courage , pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise , & Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter : saisis cette occasion de t'échapper ; tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée & mes pistolets , & j'allai d'abord à la cuisine ; mais avant que d'y entrer , comme j'entendis parler Léonarde , je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la dame inconnue , qui avoit repris ses esprits , & qui , considérant toute son infortune , pleuroit alors & se désespéroit : Pleurez , ma fille , lui disoit-elle , fondez en larmes ; n'épargnez point les soupirs , cela vous soulagera. Votre saisissement étoit dangereux , mais il n'y a plus rien à craindre puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'apaisera peu-à-peu , & vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos Messieurs , qui sont d'honnêtes gens. Vous serez mieux traitée qu'une Princesse ; ils auront pour vous mille complaisances , & vous té-

moigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarde d'en dire davantage. J'entrai, & lui mettant un pistolet sous la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action; & quoique très-avancée dans sa carrière, elle se sentoît encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame affligée : Madame, lui dis-je, le Ciel vous envoie un libérateur. Levez-vous pour me suivre; je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame ne fut pas sourde à ma voix; & mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que rappelant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva, vint se jeter à mes pieds, & me conjura de conserver son honneur. Je la relevai, & l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'apperçus dans la cuisine; & à l'aide de la dame je liai Léonarde aux pieds d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois, si elle pouvoit le moindre cri. Après cela j'allumai de la bougie, & j'allai avec l'inconnue à la

chambre où étoient les especes d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles & de doubles pistoles qu'il y en put tenir ; & pour obliger la dame à s'en charger aussi , je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien. Quand nous en eûmes une bonne provision , nous marchâmes vers l'écurie où j'entrai seul , avec mes pistolets en état. Je comprenois bien que le vieux negre , malgré sa goutte & son rhumatisme , ne me laisseroit pas tranquillement seller & brider mon cheval , & j'étois dans la résolution de le guérir pour jamais de ses maux , s'il s'avisoit de vouloir faire le méchant ; mais , par bonheur , il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes & de celles qu'il souffroit encore , que je tirai mon cheval de l'écurie , sans même qu'il parût s'en appercevoir. La dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivons à la grille , nous l'ouvrons , & nous parvenons enfin à la trappe. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever , ou plutôt , pour en venir à bout , nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître , lorsque nous nous vîmes hors de cet abyme.

Nous songeâmes aussi-tôt à nous en éloigner. Je me jettai en selle ; la dame monta derriere moi , & suivant au galop le premier sentier qui se présenta , nous sortîmes bien-tôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes , nous en prîmes une au hasard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisît à Mansilla , & que nous ne rencontrassions Rolando & ses camarades. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga sur les deux heures après midi. J'aperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention , comme si ç'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derriere un homme. Nous descendîmes à la premiere hôtellerie. J'ordonnai d'adord qu'on mît à la broche une perdrix & un lapereau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre , je conduisis la dame à une chambre où nous commençâmes à nous entretenir ce que nous n'avions pu faire en chemin , parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre , & me dit qu'après une action si généreuse , elle ne pouvoit se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire,

pour confirmer la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là, je l'engageai à me donner sa confiance, & à m'apprendre ses malheurs qu'elle me raconta dans les termes suivans.

Je suis née à Valladolid, & je m'appelle Dona Mencia de Mosquera. Dom Martin mon pere, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal à la tête d'un régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs cavaliers des plus considérables d'Espagne me rechercherent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut Dom Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux; mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discrétion, de la valeur & de la probité. D'ailleurs, il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Falloit-il donner une fête? rien n'étoit mieux entendu; & s'il paroissoit dans des joutes, il y faisoit toujours admirer sa force & son adresse. Je le préfèrai donc à tous les autres, & je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il
rencontra

rencontra dans un endroit écarté Dom André de Baësa ! qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquerent l'un l'autre , & mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à Dom André. Comme il étoit neveu du corrégidor de Valladolid , homme violent & mortel ennemi de la maison de Mello , Dom Alvar crut ne pouvoir assez-tôt sortir de la ville. Il revint promptement au logis , où , pendant qu'on lui préparoit un cheval , il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chere Mencia , me dit-il ensuite , il faut nous séparer. Vous connoissez le corrégidor , ne nous flattons point , il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit ; je ne serai pas en sûreté dans le royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur & de celle dont il me voyoit saisie , qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or & quelques pierreries : puis il me tendit les bras , & nous ne fîmes , pendant un quart-d'heure , que confondre nos soupirs & nos larmes. Enfin , on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi , il part , & me laisse dans un état qu'on ne sauroit représenter. Heureuse , si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir ! Que ma mort m'auroit épargné de peines & d'ennuis ! Quelques heures après que

Dom Alvar fut parti , le corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre , & n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa sa poursuivite , & sut se mettre en sûreté; de manière que le juge se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang , il n'y travailla pas en vain. Tout ce que Dom Alvar pouvoit avoir de fortune , fut confisqué.

Je demeurai dans une situation très-affligeante ; j'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer , non une indigence que je supportois patiemment , mais l'absence d'un époux chéri dont je ne recevois aucunes nouvelles. Il m'avoit pourtant promis , dans nos tristes adieux , qu'il auroit soin de m'informer de son sort , dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulerent sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étois de sa destinée me causoit une profonde tristesse. Enfin j'appris qu'en combattant pour le roi de Portugal dans le royaume de Fez , il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu

depuis peu d'Afrique me fit ce rapport , en m'assurant qu'il avoit parfaitement connu Dom Alvar de Mello , qu'il avoit servi dans l'armée Portugaise avec lui , & qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres circonstances encore qui acheverent de me persuader que mon époux n'étoit plus.

Dans ce tems - là D. Ambrosio Mesia Carrillo , marquis de la Guardia , vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux seigneurs qui , par leurs manieres galantes & polies , font oublier leur âge , & savent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta par hasard l'histoire de D. Alvar , & sur le portrait qu'on lui fit de moi , il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité , il gagna une de mes parentes qui m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit , & je lui plus , malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage ; mais que dis-je , malgré ? Peut-être ne fut-il touché que de mon air triste & languissant , qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi-bien il me dit plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de constance , & même qu'il envioit le sort de mon mari , quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot , il fut frappé de

ma vue , & il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois , pour prendre la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente , pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver , & me représenta que mon époux ayant achevé son destin dans le royaume de Fez , comme on nous l'avoit rapporté , il n'étoit pas raisonnable d'ensevelir plus long tems mes charmes : que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens , & que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit ; que je serois la plus heureuse femme du monde. Là-dessus , elle me vanta la noblesse du vieux marquis , ses grands biens & son bon caractère ; mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit , elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de D. Alvar , ni que la crainte de le voir tout-à-coup , lorsque j'y penserois le moins , m'arrêtât. Le peu de penchant , ou plutôt la répugnance que je me sentois pour un second mariage , après tous les malheurs du premier , faisoit le seul obstacle que ma parente eut à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point : au contraire , son zele pour Dom Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille

dans les intérêts de ce vieux seigneur. Mes parens commencerent à me presser d'accepter un parti si avantageux ; j'en étois à tout moment obsédée , importunée , tourmentée. Il est vrai que ma misere , qui devenoit de jour en jour plus grande , ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance.

Je ne pus donc m'en défendre , je céдай à leurs pressantes instances , & j'épousai le marquis de Guardia , qui dès le lendemain de mes nôces m'emmena dans un très-beau château qu'il a auprès de Burgos , entre Grajal & Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent : je remarquois dans toutes ses actions une envie de me plaire : il s'étudioit à prévenir mes moindres desirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme , & jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maîtresse. J'aurois passionnément aimé Dom Ambrosio , malgré la disproportion de nos âges , si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après Dom Alvar. Mais les cœurs constants ne sauroient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendoit inutiles tous les soins que le second prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnoissance.

78 *Histoire de Gil Blas*

J'étois dans cette disposition , quand , prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement , j'aperçus dans le jardin une maniere de payſan qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier. Je pris peu garde à lui ; mais le lendemain m'étant remise à la fenêtre , je le vis au même endroit , & il me parut encore fort attaché à me conſidérer. Cela me frappa. Je l'envisageai à mon tour ; & après l'avoir obſervé quelque tems , il me ſembla reconnoître les traits du malheureux Dom Alvar. Cette apparition excita dans tous mes ſens un trouble inconcevable : je pouſſai un grand cri. J'étois alors par bonheur ſeule avec Inès , celle de toutes mes femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le ſoupçon qui agitoit mes eſprits. Elle ne fit qu'en rire , & elle ſ'imagina qu'une légère reſſemblance avoit trompé mes yeux. Rassurez-vous , Madame , me dit-elle , & ne penſez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il ſoit ici ſous une forme de payſan ? Eſt-il même croyable qu'il vive encore ? Je vais , ajouta-t-elle , deſcendre au jardin & parler à ce villageois ; je ſaurai quel homme c'eſt , & je reviendrai dans un moment vous en inſtruire. Inès alla donc

au jardin , & peu de tems après , je la vis rentrer dans mon appartement fort émue : Madame , dit-elle , votre souçon n'est que trop bien éclairci ; c'est Dom Alvar lui-même que vous venez de voir ; il s'est découvert d'abord , & il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir Dom Alvar , parce que le marquis étoit à Burgos , je chargeai ma suivante de me l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui étoit en droit de m'accabler de reproches : je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi. Ils me secoururent promptement , Inès & lui ; & quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement , Dom Alvar me dit : Madame , remettez-vous , de grace. Que ma présence ne soit pas un supplice pour vous ; je n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée , & vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille : toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet me sont connues. D'ailleurs on a répandu dans Val-

ladolid le bruit de ma mort ; & vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement qu'aucune lettre de ma part ne vous assuroit du contraire. Enfin , je fais de quelle maniere vous avez vécu depuis notre cruelle séparation , & que la nécessité plutôt que l'amour vous a jetée dans les bras Ah ! seigneur , interrompis-je en pleurant , pourquoi voulez-vous excuser votre épouse ? Elle est coupable , puisque vous vivez. Que ne suis-je encore dans la misérable situation où j'étois avant que d'épouser Dom Ambrosio ! Funeste hyménée ! hélas ! j'aurois du moins dans ma misere la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chere Mencia , reprit Dom Alvar , d'un air qui marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes , je ne me plains pas de vous ; & bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve , je jure que j'en rends graces au ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid , j'ai toujours eu la fortune contraire : ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes ; & pour comble de malheurs , je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre amour , je me présentais sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avoit réduite ; je me peignois Dona Mencia dans les

pleurs : vous faisiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerai, je me suis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez penché vers quelqu'un de mes rivaux, puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coûtoit si cher. Cependant après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu résister à cette envie ; & la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été sous ce déguisement à Valladolid, au hasard d'être découvert. Là j'ai tout appris. Je suis venu ensuite à ce château, & j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me suis conduit pour parvenir à vous parler secrètement. Mais ne vous imaginez pas que j'aie dessein de troubler par mon séjour ici la félicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même ; je respecte votre repos, & je vais, après cet entretien, achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, Dom Alvar, non, m'écriai-je à ces paroles ! je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois : je veux partir avec vous ; il n'y a que la mort

82. *Histoire de Gil Blas.*

qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec Dom Ambrosio ; ne vous associez point à mes malheurs ; laissez-m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables ; mais plus il paroissoit vouloir s'immoler à mon bonheur , moins je me sentoís disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre , il changea tout-à-coup de ton ; & prenant un air plus content : Madame, me dit-il , puisque vous aimez encore assez Dom Alvar , pour préférer sa misère à la prospérité où vous êtes , allons donc demeurer à Betancos , dans le fond du royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont ôté tous mes biens , elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis ; il m'en reste encore de fideles qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carrosse à Zamora par leur secours ; j'ai acheté des mules & des chevaux, & je suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines & de pistolets , & ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons , ajouta-t-il , de l'absence de Dom Ambrosio. Je vais faire venir le carrosse jusqu'à la porte de ce château , & nous partirons dans le moment. J'y consentis. Dom

Alvar vola vers Rodillas , & revint en peu de tems avec ses trois cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes , qui ne sachant que penser de cet enlèvement , se sauverent fort effrayées. Inès seule étoit au fait ; mais elle refusa de lier son sort au mien , parce qu'elle aimoit un valet-de-chambre de D. Ambrosio.

Je montai donc en carrosse avec Dom Alvar , n'emportant que mes hardes & quelques pierreries que j'avois avant mon second mariage ; car je ne voulus rien prendre de tout ce que le marquis m'avoit donné en m'épousant. Nous prîmes la route du royaume de Galice , sans savoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que Dom Ambrosio à son retour ne se mît sur nos traces avec un grand nombre de personnes , & ne nous joignît. Cependant , nous marchâmes pendant deux jours , sans voir paroître à nos trousses aucun cavalier. Nous espérions que la troisieme journée se passeroit de même , & déjà nous nous entretenions fort tranquillement. D. Alvar me contoit la triste aventure qui avoit donné lieu au bruit de sa mort , & comment après cinq années d'esclavage il avoit recouvré la liberté , quand nous

rencontrâmes hier sur le chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens, & c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

Dona Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit. Je la laissai donner un libre cours à ses soupirs; je pleurai même aussi, tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux, & particulièrement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit, & peut-être alloit-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eût pas été interrompue; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui malgré nous attira notre attention. Ce bruit étoit causé par l'arrivée du corrégidor, suivi de deux alguazils (*) & de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier qui les accompagnoit s'approcha de moi le premier, & se mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas besoin de l'examiner long-tems. Par saint Jacques, s'écria-t-il,

(*) *Alguazil*, c'est un huissier exécuteur des ordres du corrégidor, une manière d'exempt.

voilà

voilà mon pourpoint ! c'est lui-même ; il n'est pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole ; c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

A ce discours qui m'apprenoit que ce cavalier étoit le gentilhomme volé, dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit pas mal fondée ; & présumant que la dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux & riant. Dieu sait s'il en valoit mieux pour cela ! Si-tôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux furets, c'est-à-dire ses alguazils. Ils n'oublierent pas leur bonne coutume, ils commencerent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs ! ils n'avoient jamais peut-être fait un si beau coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceler de joie. Le corrégidor surtout paroissoit hors de lui-même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix

86 *Histoire de Gil Blas*

plein de douceur , nous faisons notre charge ; mais ne crains rien , si tu n'es pas coupable , on ne te fera point de mal. Cependant ils vuiderent tout doucement mes poches , & me prirent ce que les voleurs mêmes avoient respecté , je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là : leurs mains avides & infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds ; ils me tournerent de tous côtés , & me dépouillerent pour voir si je n'avois point d'argent entre la peau & la chemise. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge , le corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition , puis il sortit avec ses gens & mes espèces , & me laissa tout nud sur la paille.

O vie humaine , m'écriai-je , quand je me vis seul & dans cet état , que tu es remplie d'aventures bizarres & de contre-tems ! Depuis que je suis sorti d'Oviédo , je n'éprouve que des disgraces ; à peine suis-je hors d'un péril que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville , j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois bientôt connoissance avec le corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles , je remis le maudit pourpoint & le reste de l'habillement

qui m'avoit porté malheur ; puis m'exhortant moi-même à prendre courage : Allons , dis-je , Gil Blas , aie de la fermeté. Te sied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire , après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain ? Mais hélas ! ajoutai-je tristement , je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici ? on vient de m'en ôter les moyens. En effet , j'avois raison de parler ainsi ; un prisonnier sans argent , est un oiseau à qui l'on a coupé les aîles.

Au lieu de la perdrix & du lapereau que j'avois fait mettre à la broche , on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau , & on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le Concierge , qui avoit soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyois j'affectois de lui parler, je tâchois de lier conversation avec lui pour me désennuyer un peu ; mais ce personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui disois : il ne me fut pas possible d'en tirer une parole ; il entroit même & sortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizieme jour , le corrégidor parut & me dit : Tu peux t'abandonner à la joie ; je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos

la dame qui étoit avec toi ; je l'ai interrogée avant son départ , & ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui , pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pegnaflor à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher : je l'attends ; s'il convient de l'aventure de la question , je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le Juge de la bonne & brieve justice qu'il vouloit me rendre ; & je n'avois pas achevé mon compliment, que le muletier conduit par deux archers arriva. Je le reconnus aussi-tôt : mais le muletier , qui sans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il en avoit touché , s'il avouoit qu'il me reconnoissoit , dit effrontément qu'il ne savoit qui j'étois , & qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah ! traître, m'écriai-je , confesse plutôt que tu as vendu mes hardes , & rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien : je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Cacabelos , & à qui tu fis si grand'peur. Le muletier répondit d'un air froid , que je lui parlois d'une chose

dont il n'avoit aucune connoissance ; & comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu , mon élargissement fut remis à une autre fois. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience , me résoudre à jeûner encore au pain & à l'eau , & à voir le silencieux concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la justice , bien que je n'eusse pas commis le moindre crime , cette pensée me mettoit au désespoir : je regrettois le souterrain. Dans le fond, disois-je, j'y avois moins de désagrément que dans ce cachot. Je faisois bonne chere avec les voleurs ; je m'entretenois avec eux , & je vivois dans la douce espérance de m'échaper ; au lieu que , malgré mon innocence , je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galeres.

Tandis que je passois les jours à m'égayer dans mes réflexions , mes aventures , telles que je les avois dictées dans ma déposition , se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma prison , & lorsqu'ils m'avoient considéré quelque rems , ils s'en alloient. Je fus surpris

de cette nouveauté. Depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtré qui donnoit sur une cour où régnoient le silence & l'horreur. Je compris par-là que je faisois du bruit dans la ville, & je ne savois si je devois en concevoir un bon ou mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondonnedo, qui avoit aussi-bien que moi craint la question & pris la fuite. Je le reconnus, & il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous saluâmes de part & d'autre; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures. De son côté, le chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabelos entre le muletier & la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eut écartés; en un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé de moi, il me promit que sans perdre de tems, il alloit travailler à ma délivrance. Alors toutes les personnes qui étoient venues là comme lui par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compassion; ils m'assurèrent même qu'ils

se joindroient au petit chantre, & feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au corrégidor, qui ne doutant plus de mon innocence, sur-tout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il savoit, vint trois semaines après dans ma prison : Gil Blas, me dit-il, je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre ; tu peux sortir quand il te plaira. Mais, dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non, seigneur, lui répondis-je : comme je n'y suis entré que la nuit, & que j'en suis sorti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là-dessus le juge se retira, en disant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après le geolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux d'un air grave, & sans me dire un seul mot, mon pourpoint & mon haut-de-chausses qui étoient d'un drap fin & presque neuf ; puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si

mal équipé , modérait la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de sortir de la ville à l'heure même pour me soustraire aux yeux du peuple , dont je ne soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnaissance pourtant l'emporta sur ma honte : j'allai remercier le petit chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il m'aperçut. Comme vous voilà , me dit-il ! La justice , à ce que je vois , vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la justice , lui répondis-je ; elle est très-équitable , je voudrois seulement que tous ses officiers fussent d'honnêtes gens : ils devoient du moins me laisser mon habit ; il me semble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens , reprit-il ; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Hé ! vous imaginez-vous , par exemple , que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? Non pas , s'il vous plaît ; il est actuellement dans les écuries du greffier , où il a été déposé comme une preuve du vol ; je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en retire seulement la croupière. Mais changeons de discours , continua-t-il ; quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire présentement ? J'ai

envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos; j'irai trouver la dame dont je suis le libérateur; elle me donnera quelques pistoles; j'achèterai une soutanelle neuve, & me rendrai à Salamanque, où je tâcherai de mettre mon latin à profit. Tout ce qui m'embarrasse, c'est que je ne suis point encore à Burgos; il faut vivre sur la route. Je vous entends, répliqua-t-il, & je vous offre ma bourse: elle est un peu platte à la vérité, mais vous savez qu'un chancre n'est pas un évêque. En même-tems il la tira, & me la mit entre les mains de si bonne grace, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, & lui fis mille protestations de services, qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela je le quittai, & sortis de la ville sans aller voir les autres personnes qui avoient contribué à mon élargissement; je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chancre avoit eu raison de ne me pas vanter sa bourse; j'y trouvai fort peu d'argent: par bonheur j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très-frugale, & il me restoit encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'est pas éloigné de Bur-

gos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de Dona Mencia. J'entrai dans une hôtellerie dont l'hôtesse étoit une petite femme fort sèche, vive & hagarde. Je m'apperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que ma souquenille n'étoit gueres de son goût; ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table. Je mangeai du pain & du fromage, & bus d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'hôtesse. Je la priai de me dire si elle connoissoit le marquis de la Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, & surtout si elle savoit ce que la marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air dédaigneux. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaise grace, que le château de D. Ambrosio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire & de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois de me reposer, & je demandai une chambre. A vous une chambre, me dit l'hôtesse en me lançant un regard plein de mépris & de fierté! Je n'ai point de chambre pour

les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attends des cavaliers d'importance, qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange : ce ne sera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit. Je ne répliquai point à son discours, & je pris sagement le parti de gagner le pailler, où je m'endormis bientôt comme un homme qui depuis long-tems étoit fait à la fatigue.

Je ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse qui étoit déjà sur pied, & qui me parut un peu moins fière & de meilleure humeur que le soir précédent; ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes archers de la sainte Hermanidad, qui s'entretenoient avec elle d'une façon très-familier. Ils avoient couché dans l'hôtellerie; & c'étoit sans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adressai par hasard à un homme du caractère de mon hôte de Pegnasflor. Il ne se contenta pas de répondre à la ques-

tion que je lui faisois; il m'apprit que Dom Ambrosio étoit mort depuis trois semaines, & que la Marquise sa femme avoit pris le parti de se retirer dans un couvent de Burgos, qu'il me nomma. Je marchai aussi-tôt vers cette ville, au lieu de suivre la route du château, comme j'en avois dessein auparavant, & je volai d'abord au monastere où demuroit Dona Menciá. Je priai la touriere de dire à cette dame, qu'un jeune homme nouvellement sorti des prisons d'Astorga, souhaitoit de lui parler. La touriere alla sur le champ faire ce que je desirois. Elle revint, & me fit entrer dans un parloir où je ne fus pas long-tems sans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de Dom Ambrosio.

Soyez le bien-venu, me dit cette dame. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part, & de vous dire que je vous priois instamment de me venir trouver au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargît bientôt : les choses que j'avois dites au corrégidor à votre décharge, suffisoient pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté; mais qu'on ne savoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir,

revoir, & d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnoissance. Consolerez-vous, ajouta-t-elle, en remarquant la honte que j'avois de me présenter à ses yeux sous un misérable habillement. Que l'état où je vous vois, ne vous fasse point de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serois la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisois rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes. Je le dois, & je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous sans m'incommoder.

Vous savez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnés tous deux; je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis. Lorsque le corrégidor d'Astorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidele récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise: mais on me dit que je revenois trop tard; que le marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, & que les médecins désespéroient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant

je le fis avertir que je venois d'arriver. Puis j'entrai dans sa chambre , & courus me jeter à genoux au chevet de son lit , le visage couvert de larmes & le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramene ici , me dit - il , dès qu'il m'aperçut ; venez-vous contempler votre ouvrage ? Ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie ; faut-il , pour vous contenter , que vos yeux soient témoins de ma mort ? Seigneur , lui répondis-je , Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux ; & sans le triste accident qui me l'a fait perdre , vous ne m'auriez jamais revue. En même tems je lui appris que Dom Alvar avoit été tué par des voleurs ; qu'ensuite on m'avoit menée dans un souterrain. Je racontai tout le reste ; & lorsque j'eus achevé de parler , Dom Ambrosio me tendit la main. C'est assez , me dit - il tendrement , je cesse de me plaindre de vous. Hé ! dois-je en effet vous faire des reproches ? Vous retrouvez un époux chéri : vous m'abandonnez pour le suivre ; puis-je blâmer cette conduite ? Non , Madame , j'aurois tort d'en murmurer. Aussi je n'ai point voulu qu'on vous poursuivît. Je respectois dans votre ravisseur ses droits sacrés , & le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin , je vous

fais justice , & par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse. Oui , ma chere Mencia , votre présence me comble de joie : mais , hélas ! je n'en jouirai pas long - tems Je sens approcher ma derniere heure. A peine m'êtes - vous rendue , qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles touchantes , mes pleurs redoublerent. Je sentis & fis éclater une affliction immo-lérée. Je doute que la mort de Dom Alvar que j'adorois , m'ait fait verser plus de larmes. D. Ambrosio n'avoit pas un faux pressentiment de sa mort , il mourut dès le lendemain , & je demeurai maîtresse d'un bien considérable dont il m'avoit avantagée en m'épousant. Je n'en prétends pas faire un m'auvais usage. On ne me verra point , quoique je sois encore jeune , passer dans les bras d'un troisieme époux. Outre que cela ne convient , ce me semble , qu'à des femmes sans pudeur & sans délicatesse , je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde : je veux finir mes jours dans ce couvent , & en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint Dona Mencia. Puis elle tira de dessous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains , en me disant : Voilà cent ducats que je vous donne seulement pour vous

faire habiller. Revenez me voir après cela , je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille graces à la dame , & lui jurai que je ne sortirois point de Burgos , sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment que je n'avois pas envie de violer , j'allai chercher une hôtellerie. J'entrai dans la première que je rencontrai. Je demandai une chambre ; & pour prévenir la mauvaise opinion que ma souquenille pouvoit encore donner de moi , je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit , j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots , l'hôte appelé Manjuelo , grand railleur de son naturel , me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas , me répondit d'un air froid & malin , qu'il n'avoit pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui ; qu'au travers de mon habillement il démêloit en moi quelque chose de noble ; & qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me railloit ; & pour mettre fin tout-à-coup à ses plaisanteries , je lui montrai ma bourse. Je comptai même devant lui mes ducats sur une table , & je m'aperçus que mes especes le dispoisoient à juger de moi plus favorablement. Je le

priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un fripier; il vous apportera toutes sortes d'habits, & vous serez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseil, & résolu de le suivre; mais comme le jour étoit prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, & je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma sortie du souterrain.

On me servit une copieuse fricassée de pieds de mouton, que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion, puis je me couchai. J'avois un assez bon lit, & j'espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit gueres à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil; je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je fasse, disois-je, suivrai-je mon premier dessein? acheterai-je une soutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur? Pourquoi m'habiller en licencié, ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique? y suis-je entraîné par mon penchant? Non; je me sens même des inclinations très-oppoées à ce parti-là. Je veux porter l'épée, & tâcher de faire fortune dans le monde.

Je me résolu à prendre un habit de

cavalier. J'attendis le jour avec la dernière impatience, & les premiers rayons ne frapperent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai les valets qui étoient encore au lit, & qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, & je ne leur donnai point de repos, qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, & me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confreres, à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation ! Mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience, ils sont tous plus durs que des Juifs. Je suis le seul fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonnable. Je me contente de la livre pour sou ; je veux dire, du sou pour livre. Graces au ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le fripier, après ce préambule que je pris sottement au pied de la lettre,

dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes ; mais ils m'en firent essayer un qui sembloit avoir été fait exprès pour ma taille , & qui m'éblouit , quoiqu'il fût un peu passé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées , avec un haut-de-chausses & un manteau , le tout de velours bleu & brodé d'or. Je m'attachai à celui-là , & je le marchandai. Le fripier , qui s'apperçut qu'il me plaisoit , me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu ! s'écria-t-il , on voit bien que vous vous y connoissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume , qui ne l'a pas porté trois fois. Examinez-en le velours , il n'y en a point de plus beau ; & pour la broderie , avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien , lui dis-je , voulez-vous le vendre ? Soixante ducats , répondit-il : je les ai refusés , ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante-cinq , il en valoit peut-être la moitié. Seigneur gentilhomme , reprit froidement le fripier , je ne sur fais point , je n'ai qu'un mot. Tenez , continua-t-il en me présen-

tant les habits que j'avois rebuté, prenez-ces-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandais; & comme je m'imaginai qu'il ne vouloit rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donois si facilement, je crois que malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour sou, il sortit avec ses garçons, que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint & un haut-de-chausses fort propres. Il fallut songer au reste de l'habillement; ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soie, des souliers, & une épée; après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avois de me voir si bien équipé! Mes yeux ne pouvoient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour-là, je fis une seconde visite à Dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avois rendu. Là-dessus, grands complimens de part & d'autre. Puis me souhaitant toute sorte de prospérités,

elle me dit adieu , & se retira sans me donner rien autre chose qu'une bague de trente pistoles , qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien sot avec ma bague ; j'avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi , peu content de la générosité de la dame , je regagnai mon hôtellerie en rêvant ; mais comme j'y entrois , il y arriva un homme qui marchoit sur mes pas , & qui , tout-à-coup se débarrassant de son manteau qu'il avoit sur le nez ; laissa voir un gros sac qu'il portoit sous l'aisselle. A l'apparition du sac qui avoit tout l'air d'être plein d'especes , j'ouvris de grands yeux , aussi-bien que quelques personnes qui étoient présentes ; & je crus entendre la voix d'un séraphin , lorsque cet homme me dit , en posant le sac sur une table : Seigneur Gil Blas voilà ce que madame la Marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur , je l'accablai de civilités ; & dès qu'il fut hors de l'hôtellerie , je me jettai sur le sac , comme un faucon sur sa proie , & l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de tems , & j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter , quand l'hôte qui avoit entendu les paroles du porteur , entra pour savoir ce qu'il y

avoit dans le sac. La vue de mes espèces étalées sur une table , le frappa vivement. Comment diable , s'écria-t-il , voilà bien de l'argent ! Il faut , poursuivit-il en souriant d'un air malicieux , que vous sachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos , & vous avez déjà des Marquises sous contribution.

Ce discours ne me déplut point , je fus tenté de laisser Majuelo dans son erreur ; je sentois qu'elle me faisoit plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je désabusai mon hôte. Je lui contai l'histoire de Dona Mencia , qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires ; & comme il paroissoit entrer dans mes intérêts , je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelque tems ; puis il me dit d'un air sérieux : Seigneur Gil Blas , j'ai de l'inclination pour vous , & puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert , je vais vous dire sans flatterie à quoi je vous crois propre. Vous me semblez né pour la cour , je vous conseille d'y aller , & de vous attacher à quelque grand seigneur : mais tâchez de vous mêler de ses

affaires, ou d'entrer dans ses plaisirs ; autrement, vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les grands, ils comptent pour rien le zele & l'attachement d'un honnête homme ; ils ne se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource, continua-t-il ; vous êtes jeune, bien fait ; & quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait souvent subsister d'autres qui n'en ont pas. Je suis donc d'avis que vous alliez à Madrid, mais il ne faut pas que vous y paroissiez sans suite. On juge là, comme ailleurs, sur les apparences, & vous n'y serez considéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet, un domestique fidele, un garçon sage, en un mot, un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui ; & partez le plutôt qu'il vous sera possible.

Ce conseil étoit trop de mon goût, pour ne le pas suivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules, & j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air simple & dévot. Il me dit qu'il étoit du

royaume de Galice , & qu'il se nommoit Ambroïse de Lamela. Au lieu que les autres domestiques sont fort intéressés , celui-ci ne se soucioit point de gagner de bons gages ; il me témoigna même qu'il étoit homme à se contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines , avec une valise pour serrer mon linge & mes ducats. Ensuite je satisfis mon hôte , & le jour suivant je partis de Burgos avant l'aurore , pour aller à Madrid.

Nous couchâmes à Duengnas la première journée , & nous arrivâmes la seconde à Valladolid , sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie , qui me parut devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet , & montai dans une chambre , où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentoïis un peu fatigué , je me jetai sur mon lit sans ôter mes bottines , & je m'endormis insensiblement. Il étoit presque nuit lorsque je me réveillai. J'appellai Ambroïse. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie ; mais il arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit : il me répondit d'un air pieux , qu'il sortoit d'une église où il étoit allé remercier le ciel de nous avoir préservé
de

de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action ; ensuite je lui ordonnai de faire mettre à la broche un poulet pour mon souper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre , mon hôte entra dans ma chambre , un flambeau à la main. Il éclairait une dame qui me parut plus belle que jeune , & très - richement vêtue. Elle s'appuyoit sur un vieil écuyer , & un petit more lui portoit la queue. Je ne fus pas peu surpris quand cette dame , après m'avoir fait une profonde révérence , me demanda si par hasard je n'étois point le seigneur Gil Blas de Santillane ? Je n'eus pas si-tôt répondu qu'oui , qu'elle quitta la main de son écuyer , pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. Le ciel , s'écria-t-elle , soit à jamais béni de cette aventure ! C'est vous , seigneur cavalier , c'est vous que je cherche. A ce début , je me ressouvins du parasite de Pegnaffor , & j'allois soupçonner la dame d'être une franche aventuriere ; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement. Je suis , poursuivit-elle , cousine-germaine de Dona Mencia de Mosquera , qui vous

a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler, si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont, & j'ai jugé, sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah ! puisque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille, & particulièrement à ma chere cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi ; vous y serez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre, & représenter à la dame que je pourrois l'incommoder chez elle : mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un carrosse qui nous attendoit. Elle prit soin elle-même de faire mettre ma valise dedans, parce qu'il y avoit, disoit-elle, bien des fripons à Valladolid ; ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en carrosse avec elle & son vieil écuyer, & je me laissai de cette maniere enlever de l'hôtellerie, au grand

déplaisir de l'hôte, qui se voyoit par-là févéré de la dépense qu'il avoit compté que je ferois chez lui.

Notre carrosse, après avoir quelque tems roulé, s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison, & nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal-propre, & que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avoit là plusieurs domestiques à qui la dame demanda d'abord si D. Raphaël étoit arrivé; ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon frere qui doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans la maison celui à qui toute notre famille est si redevable! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, & nous apprîmes en même tems qu'il étoit causé par l'arrivée de Dom Raphaël. Ce cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frere, lui dit la dame; vous m'aidez à bien recevoir le seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnoître ce qu'il a fait pour Dona Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui pré-

sentant une lettre , lisez ce qu'elle m'écrit. D Raphaël ouvrit le billet , & lut tout haut ces mots : *Ma chere Camille , le seigneur Gil Blas de Santillane , qui m'a sauvé l'honneur & la vie , vient de partir pour la cour. Il passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure par le sang , & plus encore par l'amitié qui nous unit , de le régaler , & de le retenir quelque tems chez vous. Je me flatte que vous me donnerez cette satisfaction , & que mon libérateur recevra de vous , & de Dom Raphaël mon cousin , toutes sortes de bons traitemens. A Burgos , votre affectionnée cousine , DONA MENCIA.*

Comment , s'écria Dom Raphaël , après avoir lu la lettre , c'est à ce cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie ? Ah ! je rends graces au ciel de cette heureuse rencontre ! En parlant de cette sorte , il s'approcha de moi , & me serrant étroitement entre ses bras : Quelle joie , poursuivit-il , j'ai de voir ici le seigneur Gil Blas de Santillane ! Il n'étoit pas besoin que ma cousine la marquise nous recommandât de vous régaler : elle n'avoit seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid , cela suffisoit. Nous savons bien , ma sœur Camille & moi , comme il en faut user avec un homme qui a rendu le

plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours, qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables, & entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'appercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avoit servi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame & moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Il ne m'échappoit pas un mot, qu'ils ne relevassent comme un trait admirable, & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mets. Dom Raphaël buvoit souvent à la santé de Dona Mencia. Je suivois son exemple, & il me sembloit quelquefois que Camille qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui signifioient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenoit son tems pour cela, comme si elle eût craint que son frere ne s'en apperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la dame en tenoit; & je me flattai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me

rendis sans peine à la priere qu'ils me firent , de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance , & la joie qu'en témoigna Camille , confirma l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à son gré.

Dom Raphaël me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique , & me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt , disoit-il , nous prendrons le divertissement de la chasse , tantôt celui de la pêche ; & si vous aimez la promenade , nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs , nous aurons bonne compagnie : j'espère que vous ne vous ennuierez point. J'acceptai la proposition , & il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en formant un si agréable dessein. D. Raphaël en parut transporté de joie. Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embrassant , je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ce pas donner les ordres nécessaires , & faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles il sortit de la chambre où nous étions ; & je continuai de m'entretenir avec la dame , qui ne démentit point par ses discours les dou-

ces œillades qu'elle m'avoit jetées. Elle me prit la main, & regardant ma bague: Vous avez-là, dit-elle, un diamant assez joli, mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt; & pendant que je le considérois, elle me dit: Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux îles Philippines, m'a donné ce rubis. Les joailliers de Valladolid l'estiment trois cents pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je; je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, répliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussi-tôt elle prit ma bague, & me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une maniere galante de faire un présent, Camille me serra la main & me regarda d'un air tendre; puis tout-à-coup rompant l'entretien, elle me donna le bon soir & se retira toute confuse, comme si elle eût eu honte de me faire trop connoître ses sentimens.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi; & je ju-

geai que je ne passerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flatteuse , & de l'état brillant de mes affaires , je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher , après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer , je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valise qui étoit sur une table & mon rubis m'inspirerent. Graces au Ciel , disois-je , si j'ai été malheureux , je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté , une bague de trois cents pistoles de l'autre : me voilà pour long-tems en fonds. Majuelo ne m'a point flatté , je le vois bien. J'enflammerai mille femmes à Madrid , puis que j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse dame se présentoient à mon esprit avec tous leurs charmes , & je goûtois aussi par avance les divertissemens que D. Raphaël me préparoit dans son château. Cependant parmi tant d'images de plaisir , le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupir , je me déshabillai & me couchai.

Le lendemain matin , lorsque je me réveillai , je m'aperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paroître mon valet après l'ordre qu'il

avoit reçu de moi. Ambroise , dis-je en moi-même , mon fidele Ambroise est à l'église , ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bien-tôt cette opinion de lui , pour en prendre une plus mauvaise ; car m'étant levé , & ne voyant plus ma valise , je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons , j'ouvris la porte de ma chambre , & j'appellai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard , qui me dit : Que souhaitez-vous ; seigneur ? Tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison , m'écriai-je ! Est-ce que je ne suis pas ici chez Dom Raphaël ? Je ne sai ce que c'est que ce cavalier , dit-il. Vous êtes dans un hôtel garni , & j'en suis l'hôte. Hier au soir , une heure avant votre arrivée , la dame qui a soupé avec vous , vint ici , & arrêta cet appartement pour un grand seigneur , disoit-elle , qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je sus ce que je devois penser de Camille & de Dom Raphaël ; & je compris que mon valet ayant une entiere connoissance de mes affaires , m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident , & de songer qu'il ne me seroit point arrivé

si je n'eusse pas eu l'indiscrétion de m'ouvrir à Maiuelo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, & maudiscent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je comptai l'aventure qu'il savoit peut-être aussi-bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit, & me témoigna qu'il étoit très-mortifié de ce que cette scene s'étoit passée chez lui; mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

Lorsque j'eus bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais sort. Je rappelai mon courage; & pour me consoler, je disois en m'habillant: Je suis encore trop heureux que les fripons n'aient pas emporté mes habits & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Ils avoient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient coûté. Enfin je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes

mules ne seroient point dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées, & plût au Ciel que j'eusse toujours jugé aussi sainement de lui ! J'appris que dès le soir même il avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir non plus que ma valise, je marchois tristement dans les rues, en rêvant au parti que je devois prendre. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à Dona Mencia ; mais considérant que ce seroit abuser des bontés de cette dame, & que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serois en garde contre les femmes : je me ferois alors défié de la chaste Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux sur ma bague ; & quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas ! disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis ; mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un joaillier, pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & je l'allai montrer à un lapidaire qui l'es-

tima trois ducats. A cette estimation , quoiqu'elle ne m'étonnât point , je donnai au diable la niece du Gouverneur des Isles Philippines , ou plutôt je ne fis que lui en renouveler le don. Comme je sortois de chez le lapidaire , il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne me le remis pas d'abord , bien que je le connus parfaitement. Comment donc Gil Blas , me dit-il , feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunez que vous le méconnoissiez ? Ressouvenez-vous de Fabrice , votre compatriote & votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le docteur Godinez sur les universaux & les degrés métaphysiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles , & nous nous embrassâmes tous deux avec transport. Hé, mon ami, reprit-il ensuite , que je suis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens Mais, poursuivit-il d'un air surpris , dans quel état t'offres-tu à ma vue ? Vive Dieu , te voilà vêtu comme un prince ! Une belle épée , des bas de soie , un pourpoint & un manteau de velours relevés d'une broderie d'or. Malepeste ! Cela sent diablement les
bonnes

bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes , lui dis-je ; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines. A d'autres , répliqua-t-il , à d'autres ; tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt , Monsieur Gil Blas , d'où vous vient-il , s'il vous plaît ? Il me vient , lui repartis-je , d'une franche friponne. Fabrice , mon cher Fabrice , bien loin d'être la cocluche des femmes de Valladolid , apprends, mon ami, que j'en suis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement , que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignois ainsi du beau sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité ; mais comme j'avois un assez long récit à faire , & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt , nous entrâmes dans un cabaret pour nous entretenir plus commodément. Là , je lui contai en déjeûnant , tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres ; & après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étois , il me dit : Il faut se consoler , mon enfant , de tous les malheurs de la vie. Un homme d'es-

prit est-il dans la misère , il attend avec patience un tems plus heureux. Jamais , comme dit Cicéron , il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme. Pour moi , je suis de ce caractère-là ; mes disgraces ne m'accablent point : je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple , j'aimois une fille de famille d'Oviédo , j'en étois aimé ; je la demandai en mariage à son pere , il me la refusa. Un autre en seroit mort de douleur ; moi , admire la force de mon esprit , j'enlevai la petite personne. Elle étoit vive , étourdie , coquette ; le plaisir , par conséquent , la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice : de-là , comme je l'avois mise dans le goût de voyager ; elle eut envie d'aller en Portugal , mais elle prit un autre compagnon de voyage : autre sujet de désespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur ; & plus sage que Ménélas , au lieu de m'armer contre le Pâris qui m'avoit soufflé mon Hélène , je lui sus bon gré de m'en avoir défait. Après cela , ne voulant plus retourner dans les Asturies , pour éviter toute discussion avec la justice , je m'avancai dans le royaume de Léon , dépen-

sant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlèvement de mon infante ; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat , sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin ; ma situation devint embarrassante : je commençois déjà même à faire diète ; il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un gros marchand de drap qui avoit un fils libertin ; j'y trouvai un asyle contre l'abstinence , & en même-tems un grand embarras. Le pere m'ordonna d'épier son fils , le fils me pria de l'aider à tromper son pere : il falloit opter. Je préfèrai la priere au commandement , & cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre , qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son art ; mais en me les montrant il me laissoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture & du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid , où , par le plus grand bonheur du monde , j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital ; j'y demeure encore , & je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordonnez mon maître , est un

homme d'une piété profonde. Il marche toujours les yeux baissés , avec un gros rosaire à la main. On dit que dès sa jeunesse , n'ayant en vue que le bien des pauvres , il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense ; tout lui a prospéré. Quelle bénédiction ! en faisant les affaires des pauvres , il s'est enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis : Je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort ; mais entre nous , tu pourrois ce me semble , faire un plus beau rôle dans le monde. Tu n'y penses pas , Gil Blas , me répondit-il : sache que pour un homme de mon humeur , il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécile ; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition , ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander , plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître ; il se prête à ses défauts , gagne sa confiance , & le mène par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pèlerin ; je m'aperçus

qu'il vouloit passer pour un saint personnage ; je feignis d'en être la dupe , cela ne coûte rien : je fis plus , je le copiai ; & jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres , je trompai le trompeur , & je suis devenu peu à peu son *factoton*. J'espère que quelques jours je pourrai , sous les auspices , me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi , car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances , repris-je , mon cher Fabrice ; & je t'en félicite. Pour moi , je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle , me rendre à Salamanque , & là , me rangeant sous les drapeaux de l'université , remplir l'emploi de précepteur. Beau projet , s'écria Fabrice ! l'agréable imagination ! Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant ? Sais-tu bien , malheureux à quoi tu t'engages en prenant ce parti ? Si-tôt que tu seras placé , toute la maison t'observera ; tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraindes sans cesse , que tu te pares d'un extérieur hypocrite , & paroisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier , tu passe-

ras les journées à lui enseigner le latin , & à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance. Après tant de peine & de contrainte, quel sera le fruit de tes soins ? Si le petit gentilhomme est un mauvais sujet , on dira que tu l'auras mal élevé ; & les parens te renverront sans récompense , peut-être même sans te payer tes appointemens. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur ; c'est un bénéfice à charge d'ames. Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais ; c'est un bénéfice simple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices ? le génie supérieur qui le sert les flatte , & souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu & mangé tout son saoul , il s'endort tranquillement comme un enfant de famille , sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point , mon enfant , poursuit-il , si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi , Gil Blas , perds pour jamais l'envie d'être précepteur , & suis mon exemple. Oui : mais , Fabrice , lui repartis-je , on ne trouve pas tous les jours des administrateurs ; & si je me résolvois à servir , je voudrois du moins n'être pas mal placé.

Oh tu as raison , me dit-il , & j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition , quand ce ne seroit que pour arracher un galant homme à l'université.

La prochaine misere dont j'étois menacé , & l'air satisfait qu'avoit Fabrice me persuadant plus que ses raisons , je me déterminai à me mettre dans le service. Là-dessus nous sortîmes du cabaret , & mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé ; il a des grisons qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sait où l'on a besoin de valets , & il tient un registre exact , non-seulement des places vacantes , mais même des bonnes & des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frere dans je ne sais quel couvent de religieux. Enfin c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier , le fils du barbier Nunez me mena dans un cul-de-sac. Nous entrâmes dans une petite maison , où nous trouvâmes un homme de cinquante ans , qui écrivoit sur une table. Nous le saluâmes assez respectueusement même ; mais , soit qu'il fût fier de son naturel , soit que n'ayant coutume de voir que des laquais & des cochers , il eût pris

l'habitude de recevoir son monde cavalièrement , il ne se leva point ; il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec attention. Je vis bien qu'il étoit surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé , voulût devenir laquais ; il avoit plutôt lieu de penser que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter long-tems de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londona, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille , que les malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez lui, de grace, une bonne condition , & comptez sur sa reconnoissance. Messieurs , répondit froidement Arias , voilà comme vous êtes tous , avant qu'on vous place , vous faites les plus belles promesses du monde : êtes-vous bien placés , vous ne vous en souvenez plus. Comment donc , reprit Fabrice , vous plaignez-vous de moi ? n'ai-je pas bien fait les choses ? Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias : votre condition vaut un emploi de commis , & vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. Je pris alors la parole , & dis au seigneur Arias , que pour lui faire connoître que je n'é-

tois pas un ingrat , je voulois que la reconnoissance précédât le service. En même tems je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai , avec promesse de n'en pas demeurer-là , si je me voyois dans une bonne maison.

Il parut content de mes manieres. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a , continua-t-il , d'excellens postes vacans ; je vais vous les nommer , & vous choisirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles , il mit ses lunettes , ouvrit un registre qui étoit sur la table , tourna quelques feuillets , & commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au capitaine Torbellino , homme emporté , brutal & fantasque ; il gronde sans cesse , jure , frappe , & le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre , m'écriai-je à ce portrait : ce capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias , qui poursuivit ainsi sa lecture : Dona Manuela de Sandoval , douairiere surannée , hargneuse & bisarre , est actuellement sans laquais ; elle n'en a qu'un d'ordinaire , encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans la maison depuis dix ans , un habit qui sert à tous les valets qui entrent , de quelque taille qu'ils soient ; on peut dire qu'ils

ne font que l'essayer , car il est encore tout neuf , quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au docteur Alvar Fanez ; c'est un médecin chimiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages ; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien , interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu ! vous nous enseignez-là de bonnes conditions. Patience , dit Arias de Londona ; nous ne sommes pas au bout ; il y a de quoi vous contenter. Là-dessus il continua de lire de cette sorte : Dona Alfonso de Solis , vieille dévote , qui passe les deux tiers de la journée dans l'Eglise , & veut que son valet y soit toujours auprès d'elle , n'a point de laquais depuis trois semaines. Le licencié Sédillo , vieux chanoine du chapitre de cette ville , chassa hier au soir son valet. Alte- là , seigneur Arias de Londona , s'écria Fabrice en cet endroit ; nous nous en tenons à ce dernier poste. Le licencié Sédillo est des amis de mon maître , & je le connois parfaitement. Je sais qu'il a pour gouvernante une vieille béate, qu'on nomme la dame Jacinte , & qui dispose de tout

chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement, & l'on y fait très-bonne chere. D'ailleurs, le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt son testament : il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet ! Gil Blas, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami ; allons tout-à-l'heure chez le licencié. Je veux te présenter moi-même, & te servir de répondant. A ces mots de crainte de manquer une si belle occasion, nous prîmes brusquement congé du seigneur Arias, qui m'assura, pour mon argent, que si cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.

Nous avions si grand'peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié, que nous ne fîmes qu'un saut du cul-de-sac à la maison. Nous en trouvâmes la porte fermée : nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante faisoit passer pour sa nièce en dépit de la médiocrité, vint ouvrir ; & comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore ; & j'admire particulièrement la fraîcheur de

son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune , avec une large ceinture de cuir , d'où pendoit d'un côté un troussseau de clefs , & de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes , nous la saluâmes avec beaucoup de respect ; elle nous rendit le salut fort civilement , mais d'un air modeste & les yeux baissés.

J'ai appris , lui dit mon camarade , qu'il faut un honnête garçon au seigneur licencié Sédillo , & je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles , me regarda fixement ; & ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice , elle demanda si c'étoit moi qui cherchois la place vacante. Oui , lui dit le fils de Nunez , c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez , il lui est arrivé des disgraces qui l'obligent à se mettre en condition ; il se consolera de ses malheurs , ajouta-t-il d'un ton doux , s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison , & de vivre avec la vertueuse Jacinte , qui mériteroit d'être la gouvernante du patriarche des Indes. A ces mots , la vieille béate cessa de me regarder , pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit ; & frappée de ses traits , qu'elle crut ne lui être

être pas inconnus : J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison avec mon maître le seigneur Manuel Ordonnez, administrateur de l'hôpital. Hé justement, répliqua la gouvernante, je m'en souviens, & je vous remets. Ah! puisque vous appartenez au seigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien & d'honneur. Votre condition fait votre éloge, & ce jeune homme ne sauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au seigneur Sedillo. Je crois qu'il sera bien aisé d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la dame Jacinte. Le chanoine étoit logé par bas, & son appartement consistoit en quatre pieces de plain-pied, bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, & nous y laissa pour passer dans la seconde où étoit le licencié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous

la tête, des coussins sous les bras, & les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences; & Fabrice portant encore la parole, ne se contenta pas de dire ce qu'il avoit dit à la gouvernante, il se mit à vanter mon mérite, & s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le docteur Godinez dans les disputes de philosophie; comme s'il eût fallu que je fusse un grand philosophe pour être valet d'un chanoine. Cependant par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du licencié, qui, remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes. Il me revient assez, & je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du seigneur Ordonnez,

D'abord que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, & se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, & que je n'avois qu'à rester là. Dès qu'il fut sorti, le licencié me demanda comment je m'ap-

pellois , pourquoi j'avois quitté ma patrie ; & par ses questions il m'engagea devant la dame Jacinte à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux , surtout par le récit de ma dernière aventure. Camille & D. Raphaël leur donnerent une si forte envie de rire , qu'il en pensa coûter la vie au vieux gouteux ; car , comme il rioit de toute sa force , il lui prit une toux si violente , que je crus qu'il alloit passer. Il n'avoit pas encore fait son testament , jugez si la gouvernante fut alarmée. Je la vis tremblante , éperdue , courut au secours du bon-homme , & faisant ce qu'on fait pour soulager les enfans qui toussent , lui frotter le front , & lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse alarme : le vieillard cessa de tousser , & la gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit ; mais la dame Jacinte craignant une seconde toux , s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine dans une garde-robe , où parmi plusieurs habits étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre , & mit à sa place le mien , que je n'étois pas fâché de conserver , dans l'espérance qu'il me serviroit encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avois fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde, qui pouvoit passer pour une bonne cuisiniere; elle n'étoit pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être sur le cuisinier même de l'archevêque de Tolède. Elle excelloit en tout; on trouvoit ses bismques exquisés, tant elle savoit bien choisir & mêler les sucés de viandes qu'elle y faisoit entrer; & ses hachis étoient assaisonnés d'une maniere qui les rendoit très-agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes dans la chambre du chanoine, où, pendant que je dressois une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette, & lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on auroit pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, & deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la sensualité d'un vice-roi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyois perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avoit pas entièrement encore perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se dé-

barrasser de son oreiller & de ses coussins, & se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisoit aller & venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandoit sur la nappe & sur sa serviette la moitié de ce qu'il portoit à sa bouche. J'ôtai la bisque, lorsqu'il n'en voulut plus, & j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties, que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avoit aussi soin de lui faire boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large & profonde, qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, & ne fit pas moins d'honneur aux petits pieds. Quand il se fut bien empiffré, la béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller & ses coussins; puis, le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes, & nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle maniere dînoit tous les jours notre chanoine, qui étoit peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupoit plus légèrement; il se contentoit d'un poulet & de quelques compotes de fruits. Je faisois bonne chere dans cette maison; j'y menois une

vie très-douce : je n'y avois qu'un désagrément, c'est qu'il me falloit veiller mon maître, & passer la nuit comme un garde-malade. Outre un rétention d'urine, qui l'obligeoit à demander dix fois par heure son pot de chambre, il étoit sujet à suer; & quand cela arrivoit, je lui changeois de chemise. Gil Blas, me dit-il dès la seconde nuit, tu as de l'adresse & de l'activité, je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte; c'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zèle tout particulier; elle a un soin de ma personne que je ne puis assez reconnoître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chère que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur. Il n'avoit aucune considération pour cette pauvre fille; & bien loin de rendre justice à l'attachement sincère qu'elle a pour moi, l'insolent la traitoit de fausse dévote; car aujourd'hui la vertu ne paroît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Graces au Ciel, je me suis défait de ce maraud-là. Je préfère aux droits du sang l'affection qu'on me témoigne, & je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait,

Vous avez raison, Monsieur, dis-je alors au licencié; la reconnoissance doit avoir plus de force sur nous que les loix de la nature. Sans doute, reprit-il, & mon testament fera bien voir que je ne me soucie gueres de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part; & tu n'y seras point oublié si tu continues, comme tu commences, à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu, par sa faute, un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé, par ses manieres, à lui donner son congé, je l'aurois enrichi; mais c'étoit un orgueilleux, qui manquoit de respect à la dame Jacinte, un paresseux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller; & c'étoit pour lui une chose bien fatigante, que de passer les nuits à me soulager. Ah! le malheureux, m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré, il ne méritoit pas d'être auprès d'un si honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zele infatigable; il doit se faire un plaisir de son devoir, & ne pas se croire occupé, lors même qu'il sue sang & eau pour vous.

Je m'apperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai

d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faisois mon service de la meilleure grace qu'il m'étoit possible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissois pas pourtant de trouver cela très-désagréable; & sans le legs dont je repaissois mon espérance, je me serois bientôt dégoûté de ma condition. Je me reposois, à la vérité, quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égards pour moi; ce qu'il falloit attribuer au soin que je prenois de gagner ses bonnes grâces par des manières complaisantes & respectueuses. Étois-je à table avec elle & sa niece, qu'on appelloit *Inésile*? Je leur changeois d'assiette, je leur versois à boire, j'avois une attention toute particulière à les servir. Je m'insinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la dame Jacinte étoit sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec *Inésile*, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son père & sa mère vivoient encore. Oh que non, me répondit-elle: il y a bien long-tems, bien long-tems qu'ils sont morts; car ma bonne tante me l'a dit, & je ne les ai jamais vus. Je crus pieusement la petite

aux
ant
gue
ser-
coit
être
pas
éa-
non
ûté
la
ur.
ce,
ce
re-
des
es.
e,
an-
e,
e à
eur
nte
ne
gai
ere
on,
s,
na
ai
ite





f
t
P
v
j
p
a
c
r
c
l
g

Sé
nu
ce
le
fo
pr
gu
ma
Va
cra
ain
fai
mê
ne
fin
nes
teu
C'é

141
fille , quoique sa réponse ne fût pas catégorique ; & je la mis si bien en train de parler , qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois savoir. Elle m'apprit , ou plutôt je compris par les naïvetés qui lui échappèrent , que sa bonne tante avoit un bon ami qui demeureroit aussi près d'un vieux chanoine dont il administroit le temporel , & que ces heureux domestiques comptoient d'assembler les dépouilles de leurs maîtres par un hyménée dont ils goûtoient les douceurs par avance.

Je servis pendant trois mois le licencié Sédillo , sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce tems-là , il tomba malade. La fièvre le prit , & avec le mal qu'elle lui causoit , il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie , qui avoit été longue , il eut recours aux médecins. Il demanda le Docteur Sangrado , que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La dame Jacinte auroit mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament ; elle lui en toucha même quelques mots ; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin , il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado , je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sec & pâle , &

qui depuis quarante ans, pour le moins, occupoit le ciseau des Parques. Ce savant médecin avoit l'extérieur grave ; il pesoit ses discours , & donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paroissoient géométriques , & ses opinions fort singulieres.

Après avoir observé mon maître , il lui dit d'un air doctoral : il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres , à ma place , ordonneroient sans doute des remedes salins , urineux , volatils , & qui , pour la plupart , participent du soufre & du mercure ; mais les purgatifs & les sudorifiques sont des drogues pernicieuses ; toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples & plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il , êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement , répondit le chanoine , des bisques & des viandes succulentes. Des bisques & des viandes succulentes , s'écria le docteur avec surprise ! Ah ! vraiment , je ne m'étonne point si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés : ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux alimens de bon goût ; les plus fades sont

les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide , il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin , ajouta-t-il ? Oui , dit le licencié , du vin trempé. Oh ! trempé tant qu'il vous plaira , reprit le médecin. Quel dérèglement ! Voilà un régime épouvantable ! Il y a long-tems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous ? J'entre dans ma soixante - neuvieme année , répondit le chanoine. Justement , répliqua le médecin , une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que l'eau claire toute votre vie , & que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple , de pommes cuites par exemple , vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte , & tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespere pas toutefois de vous remettre sur pied , pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma , & fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang , pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien : Maître Martin Onez , revenez dans trois heures en faire autant ,

& demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie ; on ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable , & qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir , il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi : la vie dans tous les deux ne consiste que dans les poulx & dans la respiration. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes & copieuses saignées , il dit qu'il falloit aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment ; assurant que l'eau bue en abondance pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite , en disant d'un air de confiance à la dame Jacinte & à moi , qu'il répondoit de la vie du malade si on le traitoit de la manière qu'il venoit de prescrire. La gouvernante , qui jugeoit peut-être autrement que lui de sa méthode , protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet , nous mêmes promptement de l'eau à chauffer ; & comme le médecin nous avoit recommandé sur toutes choses de ne la point épargner , nous en fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après , nous réitérâmes ; puis
retournant

retournant encore de tems en tems à la charge , nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté , le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit , nous réduisîmes en moins de deux jours , le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce bon ecclésiastique n'en pouvant plus , comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre de spécifique , me dit d'une voix foible : Arrête , Gil Blas , ne m'en donne pas davantage , mon ami ; je vois bien qu'il faut mourir , malgré la vertu de l'eau ; & quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang , je ne m'en porte pas mieux pour cela : ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne sauroit prolonger nos jours ; quand le terme fatal est arrivé. Va me chercher un Notaire , je veux faire mon testament. A ces derniers mots , que je n'étois pas fâché d'entendre , j'affectai de paroître fort triste ; & cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit : Hé mais , Monsieur , lui dis-je , vous n'êtes pas si bas , Dieu merci , que vous ne puissiez vous relever. Non , non , repartit-il , mon enfant , c'en est fait ; je sens que la goutte remonte & que la mort s'approche : hâte toi d'aller où je t'ai dit. Je

m'appercus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil ; & la chose me parut si pressante , que je sortis vîte pour faire ce qu'il m'ordonnoit , laissant auprès de lui la dame Jacinthe qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure ; & le trouvant chez lui : Monsieur , lui dis-je , le licencié Sédillo mon maître tire à sa fin , il veut faire écrire ses dernières volontés , il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire étoit un petit vieillard gai , qui se plaisoit à railler ; il me demanda quel médecin voyoit le chanoine. Je lui répondis que c'étoit le docteur Sangrado. A ce nom , prenant brusquement son manteau & son chapeau : Vive Dieu , s'écria-t-il , partons en diligence , car ce docteur est si expéditif , qu'il ne donne pas le tems à ses malades d'appeller des notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testamens.

En parlant de cette sorte , il s'empressa de sortir avec moi ; & pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie , je lui dis : Monsieur , vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire. Si par hasard mon maître vient à m'oublier , je vous prie de le faire souvenir

de mon zele. Je le veux bien , mon enfant , dit le petit notaire , tu peux compter là-dessus. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable , pour peu qu'il soit disposé à reconnoître tes services. Le licencié , quand nous arrivâmes dans sa chambre , avoit encore tout son bon sens. La dame Jacinthe , le visage baigné de pleurs de commande , étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer son rôle , & de préparer le bon-homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître , & passâmes , elle & moi , dans l'antichambre , où nous rencontrâmes le chirurgien , que le médecin envoyoit pour faire une nouvelle & dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez , maître Martin , lui dit la gouvernante ; vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui , vous le saignerez quand il aura fait son testament.

Nous avions grand'peur , la béate & moi , que le licencié ne mourût en testant ; mais par bonheur , l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire , qui me trouvant sur son passage , me frappa sur l'épaule , & dit en souriant ; On n'a point oublié Gil

Blas. A ces mots , je ressentis une joie toute des plus vives ; & je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi , que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort , qui ne manqua pas d'arriver bientôt ; car le chirurgien l'ayant encore saigné , le pauvre vieillard , qui n'étoit déjà que trop affoibli , expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs , le médecin parut & demeura un peu sot , malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant , loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson & aux saignées , il sortit en disant d'un air froid qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang , ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine , je veux dire le chirurgien , voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministère , suivit le docteur Sangrado.

Si-tôt que nous vîmes le patron sans vie , nous fîmes , la dame Jacinthe , Inéfile & moi , un concert de cris funebres , qui fut entendu de tout le voisinage. La béate , sur-tout , qui avoit le plus grand sujet de se réjouir , poussoit des accens si plaintifs , qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. La chambre en un instant se remplit de gens , moins attirés par la compassion que par

la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, & faire mettre le scellé par-tout. Ils trouverent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avoit point fait de testament. Mais ils apprirent bientôt qu'il y en avoit un, revêtu de toutes les formalités nécessaires; & lorsqu'on vint à l'ouvrir, & qu'ils virent que le testateur avoit disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinthe & de la petite fille, ils firent son oraison funebre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostropherent en même tems la béate, & me donnerent aussi quelques louanges. Il faut avouer que je les méritois bien. Le licencié, devant Dieu soit son ame, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainsi pour mon compte par un article de son testament : *Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma bibliotheque, tous mes livres & mes manuscrits, sans aucune exception.*

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue bibliotheque; je ne m'étois point appercu qu'il y en eût dans la maison. Je savois seulement qu'il y avoit quelques papiers, avec cinq ou six volumes, sur

deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître ; c'étoit-là mon legs. Encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grande utilité : l'un avoit pour titre : le Cuisinier parfait ; l'autre traitoit de l'indigestion & de la maniere de la guérir ; & les autres étoient les quatre parties du bréviaire, que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenoit toutes les piéces d'un procès que le chanoine avoit eu autrefois pour sa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit , je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu , & je repris le mien , bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la dame Jacinthe , outre les sommes qui lui avoient été léguées , elle eut encore de bonnes nippes , qu'à l'aide de son bon ami elle avoit détournées pendant la maladie du licencié.

Je résolus d'aller trouver le seigneur Arias de Londona , & de choisir dans son registre une nouvelle condition ; mais comme j'étois près d'entrer dans le cul-de-sac où il demouroit , je rencontrai le docteur Sangrado , que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon





da
un
da
fun
plo
con
des
per
por
leq
pou

maître, & je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit; & témoignant quelque joie de me voir: Hé! te voilà, mon enfant, me dit-il, je pensois à toi tout-à-l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, & je songeois que tu serois bien mon fait, si tu savois lire & écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pied-là je suis donc votre affaire. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi, tu n'y auras que de l'agrément, je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, & je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrois, sous un si savant maître, me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur le champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinoit; & cet emploi consistoit à écrire le nom & la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avoit pour tout domestique, marquoit les

adresses ; mais , outre qu'elle ne savoit pas l'orthographe , elle écrivoit si mal , qu'on ne pouvoit le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre ; qu'on pouvoit justement appeller un registre mortuaire , puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois pour ainsi parler , les personnes qui vouloient partir pour l'autre monde , comme un commis , dans un bureau de voiture publique , écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main , parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le docteur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux , soutenu d'un air imposant , & par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique , ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutefois meilleure chere : on vivoit chez lui très-frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois , des fèves , des pommes cuites ou du fromage. Il disoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'estomac , comme étant les plus propres à la trituration , c'est-à-dire , à être broyés plus aisément. Néanmoins,

bien qu'il les crût de facile digestion , il ne vouloit pas qu'on s'en rassasiât. En quoi , certes , il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit , à la servante & à moi , de manger beaucoup , en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus , il nous disoit quelquefois : Buvez , mes enfans ; la santé consiste dans la souplesse & l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment , c'est un dissolvant universel , l'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti , elle le précipite ; est-il trop rapide , elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur étoit de si bonne foi sur cela , qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau , bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissoit la vieillesse , une phthisie naturelle qui nous dessèche & nous consume ; & sur cette définition , il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use & les détruit , & disoit fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux , comme pour tout le monde , un ami qui trahit , & un plaisir qui trompe.

Malgré ces beaux raisonnemens , après avoir été huit jours dans cette maison , il me prit un cours de ventre , & je com.

mençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel & à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourroit se relâcher & me donner un peu de vin à mes repas; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Si tu te sens, me dit-il, quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, par exemple, & la véronique leur donnent un goût délectable; & si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, de romarin ou de coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau & m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis; j'en buvois avec tant de modération, que, s'en étant apperçu, il me dit: Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé; tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parries de la bile, & qu'à leur donner plus d'activité; au lieu qu'il les faut noyer par un délayant copieux. Ne crains pas, mon enfant, que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac: loin de toi cette terreur panique, que tu te fais peut-

être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'événement ; si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre , Celse même t'en sera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau : ensuite il dit en termes exprès , que ceux qui , pour boire du vin , s'excusent sur la foiblesse de leur estomac , font une injustice manifeste à ce viscere , & cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois eu mauvaise grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine , je parus persuadé qu'il avoit raison ; j'avouerais même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de Celse : ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieusement de cette liqueur ; & quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé , le préjugé l'emportoit sur l'expérience. J'avois , comme on voit , une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux qui s'accrurent à un point , que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi , qui me fit changer de sentiment. Ecoute , mon enfant , me dit-il un jour , je ne suis point de ces maîtres durs & ingrats , qui laissent vieillir

lir leurs domestiques dans la servitude , avant que de les récompenser. Je suis content de toi ; je t'aime ; & sans attendre que tu m'aies servi plus long-tems , je vais faire ton bonheur. Je veux tout-à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connoissance dans mille sciences pénibles ; & moi , je prétends t'abrégér un chemin si long , & t'épargner la peine d'étudier la physique , la pharmacie , la botanique & l'anatomie. Sache , mon ami , qu'il ne faut que saigner & faire boire de l'eau chaude : voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui , ce merveilleux secret que je te révèle , & que la nature , impénétrable à mes confreres , n'a pu dérober à mes observations , est renfermé dans ces deux points : dans la saignée , & dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre ; tu fais la médecine à fond ; & profitant du fruit de ma longue expérience , tu deviens tout-d'un-coup aussi habile que moi. Tu peux, continua-t-il , me soulager présentement : tu tiendras le matin notre registre , & l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse & du clergé , tu iras pour moi dans

dans les maisons du tiers-état où l'on m'appellera; & lorsque tu auras travaillé quelque tems, je te ferai aggréger à notre corps. Tu es savant, Gil Blas, avant que d'être médecin; au lieu que les autres sont long-tems médecins, & la plupart toute leur vie, avant que d'être savans.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut; & pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'assurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand elles seroient contraires à celles d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'étoit pas tout-à-fait sincere. Je désapprouvois son sentiment sur l'eau, & je me proposois de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Jeendis au croc une seconde fois mon habit, pour en prendre un de mon maître & me donner l'air d'un médecin. Après quoi, je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendrait. Je débutai par un alguazil qui avoit une pleurésie: j'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, & qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisoit pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, & je ne

lui défendis point la boisson. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances : ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie & bosse. En sortant de la maison du pâtissier, je rencontrai Fabrice, que je n'avois point vu depuis la mort du licencié Sédillo. Il me regarda pendant quelques momens avec surprise ; puis il se mit à rire de toute sa force en se tenant les côtés. Ce n'étoit pas sans raison : j'avois un manteau qui traînoit à terre, avec un pourpoint & un haut de chausses quatre fois plus longs & plus larges qu'il ne falloit. Je pouvois passer pour une figure originale. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple ; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue, & mieux contrefaire le médecin qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla ; & lorsqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé. Qui diable t'a déguisé de la sorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, respecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines.

Il m'a montré la médecine à fond ; & comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent , j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, & moi dans les petites. Fort bien , reprit Fabrice ; c'est-à-dire , qu'il t'abandonne le sang du peuple , & se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage ; il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de fauxbourg ! ses fautes sont moins en vue , & ses assassinats ne font point de bruit. Oui , mon enfant , ajouta-t-il , ton sort me paroît digne d'envie ; & pour parler comme Alexandre , si je n'étois pas Fabrice , je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente , je lui montrai les réaux de l'alguazil & du pâtissier ; puis , nous entrâmes dans un cabaret , pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin , que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à longs traits ; & , n'en déplaise à l'oracle latin , à mesure que j'en versois dans mon estomac , je sentoís que ce viscere ne me fa-voit pas mauvais gré des injustices que

je lui faisois. Nous demeurâmes longtemps dans ce cabaret, Fabrice & moi ; nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre les valets. Ensuite, voyant que la nuit approchoit, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour suivant, l'après-dînée, nous nous retrouverions au même lieu.

Je ne fus pas si-tôt au logis, que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus, & lui remis entre les mains huit réaux qui me restoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il, après les avoir comptés, c'est peu de chose pour deux visites ; mais il faut tout prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six, & me donnant les deux autres : Tiens, Gil Blas, poursuivait-il, voilà pour commencer à te faire un fonds ; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami, car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir toujours le quart de ce que je recevrois en ville, & touchant encore le quart du reste, c'étoit, si l'arithmétique est une science certaine, la moitié du tout qui

me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut, & me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, & je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différens. Jusques-là, les choses s'étoient passées sans bruit, & personne, grace au ciel, ne s'étoit encore révolté contre mes ordonnances; mais quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne sauroit manquer de censeurs. J'entrai chez un marchand épicier qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommoit le docteur Cuchillo, & qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener. Je fis de profondes révérences à tout le monde, particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avoit appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave; puis, m'ayant envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention: Seigneur docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité, je croyois connoître tous les médecins de Valladolid, mes confreres, & je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de tems vous soyez venu vous établir dans

cette ville. Je répondis que j'étois un jeune praticien , & que je ne travaillois encore que sous les auspices du docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment , d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très-habile , quoique vous paroissiez fort jeune. Il dit cela d'un air si naturel , que je ne savois s'il avoit parlé sérieusement , ou s'il s'étoit moqué de moi ; & je rêvois à ce que je devois lui répliquer , lorsque l'épicier , prenant ce moment pour parler , nous dit : Messieurs , je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un & l'autre l'art de la médecine : examinez , s'il vous plaît , mon fils , & ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit médecin se mit à observer le malade ; & après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvroient la nature de la maladie , il me demanda de quelle manière je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis , répondis - je , qu'on le saigne tous les jours , & qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles , le petit médecin me dit en souriant d'un air plein de malice : Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie ? N'en dou-

tez pas , m'écriai-je d'un ton ferme , ils doivent produire cet effet , puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado. Sur ce pied-là , reprit-il , Celse a grand tort d'assurer que , pour guérir plus facilement un hydropique , il est à propos de lui faire souffrir la soif & la faim. Oh ! Celse , lui repartis-je , n'est pas mon oracle ; il se trompoit comme un autre , & quelquefois je me fais bon gré d'aller contre ses opinions. Je reconnois à vos discours , me dit Cuchillo , la pratique sûre & satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée & la boisson font la médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains. N'en venons point aux invectives , interrompis-je assez brusquement : un homme de votre profession a bonne grace de faire de pareils reproches. Allez , allez , monsieur le docteur , sans saigner & sans faire boire de l'eau chaude , on envoie bien des malades en l'autre monde ; & vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au seigneur Sangrado , écrivez contre lui , il vous répondra , & nous verrons de quel côté seront les rieurs. Par saint

Jacques & par saint Denis ! interrompit-il à son tour avec emportement , vous ne connoissez gueres le docteur Cuchillo. Sachez , mon ami , que j'ai bec & ongles , & que je ne crains nullement Sangrado , qui , malgré sa présomption & sa vanité , n'est qu'un original. La figure du petit médecin me fit mépriser sa colere. Je lui répliquai avec aigreur , il me repartit de la même sorte , & bientôt nous vînmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing , & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux , avant que l'épicier & son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout , ils me payerent ma visite , & retinrent mon antagoniste , qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure , peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât un autre. J'allai voir un gros chancre qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude , il se montra si récalcitrant contre ce spécifique , qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures , & me menaça même de me jeter par les fenêtres. Je sortis de chez lui plus vite que je n'y étois entré. Je ne voulus plus voir de malades ce jour-là , & je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à

Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, & nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon ivresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. D'ailleurs, il entroit pour son compte dans le rapport que je lui faisois; & se sentant piqué contre Cuchillo: Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques: l'ignorant! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toutes sortes d'hydropisies, comme elle est bonne pour les rhumatismes & pour les pâles-couleurs. Elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle & glace tout-à-la-fois, & merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, flegmatiques & pituiteuses. Cette opinion paroît étrange aux jeunes médecins tels que Cuchillo; mais

elle est très-soutenable en bonne médecine ; & si ces gens-là étoient capables de raisonner en philosophes , au lieu qu'ils me décrivent , ils deviendroient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu , tant il étoit en colere ; car pour l'aggraver encore davantage contre le petit docteur , j'avois mis dans mon rapport quelques circonstances de mon crû. Cependant , tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire , il ne laissa pas de s'appercevoir que je buvois ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire.

Effectivement , le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado se seroit défié de la soif qui me pressoit , & des grands coups que j'avalais ; mais lui , il s'imagina bonnement que je commençois à prendre goût aux boissons aqueuses. A ce que je vois , Gil Blas , me dit-il en souriant , tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu ! tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point , mon ami : je savois bien que tu t'accoutumerois à cette liqueur. Monsieur , lui répondis-je , chaque chose à son tems ; je donnerois à l'heure qu'il est un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le docteur , qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'ex-

cellence de l'eau. J'entrai dans les sentimens du docteur. Je blâmai l'usage du vin, & plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentoie pas encore bien désaltéré; je remplis d'eau un grand gobelet, & après avoir bu à longs traits; Allons : monsieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaisante. Faisons revivre dans votre maison ces anciens thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles, & m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs; & pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le désagrément que j'avois eu chez l'épicier, ne m'empêcha pas d'ordonner, dès le lendemain, des saignées & de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venois de voir un poète qui avoit la phrénésie, je rencontrai dans la rue une vieille femme qui m'aborda pour me demander si j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, je vous supplie très-humblement de venir avec moi; ma nièce est malade depuis

hier , & j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la vieille , qui me conduisit à sa maison , & me fit entrer dans une chambre assez propre , où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent ; & après l'avoir envisagée quelques momens , je reconnus , à n'en pouvoir douter , que c'étoit l'aventuriere qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle , il ne me parut point qu'elle me remît , soit qu'elle fût accablée de son mal , soit que mon habit de médecin me rendît méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras , pour lui tâter le pouls , & j'aperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me saisir , & j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre ; mais considérant que ces femmes se mettroient à crier , & que D. Raphaël , ou quelque autre défenseur du beau sexe pourroit accourir à leurs cris , je me gardai de céder à la tentation. Je songeai qu'il valoit mieux dissimuler , & consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressoit de lui apprendre de quel mal sa niece étoit atteinte. Je ne fus pas assez sot pour avouer que je n'en savois rien ; au contraire , je fis le capable ,

ble, & copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne transpiroit point, qu'il falloit par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée étoit le substitut naturel de la transpiration : & j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos regles.

J'abrégeai ma visite le plus qu'il me fut possible, & je courus chez le fils de Nunez. Je lui contai ma nouvelle aventure, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de justice. Hé non, me répondit-il, ce ne seroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-là n'aiment point à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga ; ton cheval, ton argent ; jusqu'à ton habit, tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, & ne t'impatiente point ; je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand

il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord, Outre qu'il avoit changé d'habit & natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvroit la moitié du visage. Il portoit une grande épée dont la garde avoit pour le moins trois pieds de circonférence, & marchoit à la tête de cinq hommes qui avoient, comme lui, l'air déterminé, des moustaches épaisses avec de longues rapières. Serviteur au seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique; & dans ces braves gens qui m'accompagnent, des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, & nous le lui ferons rendre, sur ma parole. J'embrassai Fabrice à ce discours, qui me faisoit connoître le stratagème qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'approuvois fort l'expédient qu'il avoit imaginé. Je saluai aussi les faux archers. C'étoit trois domestiques & deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avoit engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin pour abreuver la brigade, & nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir; & prenant les personnes qui étoient avec

moi pour des lévriers de justice , qui n'entroient pas dans cette maison sans sujet , elle demeura fort effrayée. Rassurez-vous , ma bonne mère , lui dit Fabrice , nous ne venons ici que pour une petite affaire qui sera bientôt terminée. A ces mots , nous nous avançâmes & gagnâmes la chambre de la malade , conduits par la vieille qui marchoit devant nous , & à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau , je m'approchai du lit ; & faisant remarquer mes traits à Camille. Perfide , lui dis-je , reconnoissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé. Ah ! scélérate , je vous rencontre enfin. Le corrégidor a reçu ma plainte , & il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons , Monsieur l'officier , dis-je à Fabrice , faites votre charge. Il n'est pas besoin , répondit-il en grossissant sa voix , de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette créature-là , il y a longtemps qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous , ma princesse , ajouta-t-il ; habillez-vous promptement , je vais vous servir d'écuyer , & vous conduire aux prisons de ce cette ville , si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles , Camille , toute malade

qu'elle étoit , s'appercevant que deux archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force , se mit d'elle-même à son séant , joignit les mains d'une maniere suppliante ; & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas , me dit-elle , ayez pitié de moi , je vous en conjure par la chaste mere à qui vous devez le jour. Quoique je sois très-coupable , je suis encore plus malheureuse. Je vais vous rendre votre diamant , & ne me perdez point. En parlant de cette sorte , elle tira de son doigt ma bague , & me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisoit point , & que je voulois qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'hôtel garni. Oh ! pour vos ducats , seigneur , répliqua-t-elle , ne me les demandez point. Le traître D. Raphaël , que je n'ai pas vu depuis ce tems-là , les emporta dès la nuit même. Hé ! petite mignonne , dit alors Fabrice , n'y a-t-il qu'à dire , pour vous tirer d'intrigue , que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de D. Raphaël , pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée : vous devez bien avoir des choses

sur la conscience. Vous viendrez , s'il vous plaît , en prison faire une confession générale. J'y veux mener aussi , continua-t-il , cette bonne vieille ; je juge qu'elle fait une infiniré d'histoires curieuses , que monsieur le corrégidor ne fera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes , à ces mots , mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris , de plaintes & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux , tantôt devant l'alguazil , & tantôt devant les archers , tâchoit d'exciter la compassion , Camille me prioit de la maniere du monde la plus touchante de la sauver des mains de la justice. Je feignis de m'y laisser fléchir : Monsieur l'officier , dis-je au fils de Nunez , puisque j'ai mon diamant , je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme ; je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc , répondit-il , vous avez de l'humanité , vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut , poursuivit-il , que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes ; monsieur le corrégidor en veut faire un exemple. Hé ! de grace , repris-je , ayez quelque égard à ma priere , & relâchez-vous un peu de votre devoir en

qu'elle étoit , s'appercevant que deux archers à grandes mouftaches fe prépa- roient à la tirer de fon lit par force , fe mit d'elle-même à fon féant , joignit les mains d'une maniere fuppliante ; & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas , me dit- elle , ayez pitié de moi , je vous en conjure par la chafte mere à qui vous devez le jour. Quoique je fois très-coupable , je fuis encore plus malheureufe. Je vais vous rendre votre diamant , & ne me perdez point. En parlant de cette forte , elle tira de fon doigt ma bague , & me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne fuffifoit point , & que je vou- lois qu'on me reftituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'hô- tel garni. Oh ! pour vos ducats , sei- gneur , répliqua-t-elle , ne me les deman- dez point. Le traître D. Raphaël , que je n'ai pas vu depuis ce tems-là , les em- porta dès la nuit même. Hé ! petite mi- gnonne , dit alors Fabrice , n'y a-t-il qu'à dire , pour vous tirer d'intrigue , que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en ferez pas quitte à fi bon mar- ché. C'eft affez que vous foyez des compli- ces de D. Raphaël , pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie paf- fée : vous devez bien avoir des chofes

sur la conscience. Vous viendrez , s'il vous plaît , en prison faire une confession générale. J'y veux mener aussi , continua-t-il , cette bonne vieille ; je juge qu'elle fait une infiniré d'histoires curieuses , que monsieur le corrégidor ne fera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes , à ces mots , mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris , de plaintes & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux , tantôt devant l'alguazil , & tantôt devant les archers , tâchoit d'exciter la compassion , Camille me prioit de la maniere du monde la plus touchante de la sauver des mains de la justice. Je feignis de m'y laisser fléchir : Monsieur l'officier , dis-je au fils de Nunez , puisque j'ai mon diamant , je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme ; je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc , répondit-il , vous avez de l'humanité , vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut , poursuivit-il , que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressement ordonné d'arrêter ces infantes ; monsieur le corrégidor en veut faire un exemple. Hé ! de grace , repris-je , ayez quelque égard à ma priere , & relâchez-vous un peu de votre devoir en

faveur du présent que ces dames vont vous offrir. Oh ! c'est une autre affaire , repartit-il ; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée. Ça , voyons , qu'ont-elles à me donner ? J'ai un collier de perles , lui dit Camille , & des pendans d'oreilles d'un prix considérable. Oui , mais , interrompit-il brusquement , si cela vient des isles Philippiennes , je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance , reprit-elle , je vous les garantis fins. En même tems elle se fit apporter par la vieille une petite boîte d'où elle tira le collier & les pendans qu'elle mit entre les mains de monsieur l'alguazil. Bien qu'il ne se connût gueres mieux que moi en pierreries , il ne douta pas que celles qui composoient les pendans ne fussent fines , aussi-bien que les perles. Ces bijoux , dit-il , après les avoir considérés attentivement , me paroissent de bon aloi , & si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le seigneur Gil Blas , je ne réponds plus de ma fidélité. Je ne crois pas , dis-je alors à Camille , que vous vouliez , pour une bagatelle , rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles , j'ôtai la bougie , que je remis à la vieille , & livrai le flambeau à Fabrice , qui , s'en

tenant là , peut - être parce qu'il n'ap-
percevoit plus rien dans la chambre qui
se pût aisément emporter , dit aux deux
femmes : Adieu , mes princesses , de-
meurez tranquilles. Je vais parler à mon-
sieur le corrégidor , & vous rendre plus
blanches que la neige. Nous savons lui
tourner les choses comme il nous plaît ,
& nous ne lui faisons des rapports fide-
les , que quand rien ne nous oblige à lui
en faire de faux.

Après avoir exécuté de cette manière
le projet de Fabrice , nous sortîmes de
chez Camille , en nous applaudissant d'un
succès qui surpassoit notre attente ; car
nous n'avions compté que sur ma bague.
Nous emportions sans façon tout le reste.
Bien loin de nous faire un scrupule d'a-
voir volé des courtisannes , nous nous
imaginions avoir fait une action méri-
toire. Messieurs , nous dit Fabrice , lors-
que nous fûmes dans la rue , je suis
d'avis que nous regagnions le cabaret ,
où nous passerons la nuit à nous réjouir.
Demain nous vendrons le flambeau , le
collier , les pendans d'oreilles , & nous
en partagerons l'argent en freres. Après
quoi , chacun reprendra le chemin de sa
maison , & s'excusera , du mieux qu'il
lui sera possible , auprès de son maître.
La pensée de monsieur l'alguazil nous

parut très-judicieuse. Nous retournâmes tous au cabaret, où nous fîmes apprêter un bon souper, & nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gaieté. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice sur-tout, qui savoit donner de l'enjouement à la conversation, divertit fort la compagnie. Dans le tems que nous étions le plus en train de rire, il entra dans la chambre où nous soupions un homme assez bien fait, suivi de deux autres de très-mauvaise mine. Après ceux-là, trois autres parurent, & nous en comptâmes jusqu'à douze qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portoient des carabines, avec des épées & des bayonnettes. Nous vîmes bien que c'étoit des archers de la patrouille, & il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister; mais ils nous envelopperent en un instant, & nous tinrent en respect, tant par leur nombre que par leurs armes à feu. Messieurs, nous dit le commandant d'un air railleur, je sais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine aventuriere. Certes, le trait est excellent, & mérite bien une récompense publique. Aussi ne peut-elle vous échapper; la justice qui vous destine

chez elle un logement , ne manquera pas de reconnoître un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adressoit en furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, & sentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle & défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, & par conséquent on doit nous pardonner cette petite supercherie. Comment diable, répliqua le commandant avec colere, vous appelez cela une petite supercherie ? Savez vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'est pas permis de se rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier & des pendans d'oreilles ; & qui pis est, pour faire ce vol, vous vous êtes travestis en archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorsqu'il nous eût fait comprendre que la chose étoit encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jettâmes tous à ses pieds, & le priâmes d'avoir pitié de notre jeunesse, mais nos prieres furent inutiles. Il rejetta de plus la proposition que nous fîmes

de lui abandonner le collier, les pendans & le flambeau; il refusa même ma bague, parce que je la lui offrois peut-être en trop bonne compagnie; enfin, il se montra inexorable. Il fit désarmer mes compagnons, & nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille qui demouroit avec Camille, nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets-de-pied de la justice, nous avoit suivis jusqu'au cabaret; & que là, ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord par-tout. On nous ôta le collier, les pendans & le flambeau: on m'arracha pareillement ma bague; avec le rubis des isles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches; on ne me laissa pas seulement les réaux que j'avois reçus ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid savoient aussi bien faire leur charge que ceux d'Astorga, & que tous ces messieurs avoient des manieres uniformes. Tandis qu'on me spolioit de mes bijoux & de mes especes, l'officier de la patrouille, qui étoit présent, contoit notre aventure aux ministres de la

spoliation. Le fait leur parut si grave , que la plupart d'entr'eux nous trouvoient dignes du dernier supplice. Les autres , moins sévères , disoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cents coups de fouet , avec quelques années de service sur mer. En attendant la décision de monsieur le corregidor , on nous enferma dans un cachot où nous nous couchâmes sur la paille , dont il étoit presque aussi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer long-tems , & n'en sortir que pour aller aux galeres , si , dès le lendemain , le seigneur Manuel Ordonnez n'eût entendu parler de notre affaire , & résolu de tirer Fabrice de prison , ce qu'il ne pouvoit faire sans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort estimé dans la ville : il n'épargna point les sollicitations ; & , tant par son crédit que par celui de ses amis , il obtint au bout de trois jours notre élagissement. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés ; le flambeau , le collier , les pendans , ma bague & le rubis , tout y resta.

D'abord que nous fûmes en liberté , nous retournâmes chez nos maîtres. Le docteur Sangrado me reçut bien : Mon pauvre Gil Blas , me dit-il , je n'ai su

que ce matin ta disgrâce. Je me préparois à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, & s'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étois dans ce dessein; & véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avoit si heureusement prédit, qu'il y eut bien des maladies. La petite-vérole & des fièvres malignes commencèrent à régner dans la ville & dans les faubourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique, & nous particulièrement: il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades; ce qui suppose bien de l'eau bue & du sang répandu. Mais je ne sais comment cela se faisoit: ils mouroient tous, soit que nous le traitassions fort mal, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisons rarement trois visites à un même malade: dès la seconde, ou nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune médecin qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des événemens funestes qu'on pouvoit m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au docteur Sangrado, j'atteste ici le ciel que je
suis

suis exactement votre méthode; cependant tous mes malades vont à l'autre monde; on diroit qu'ils prennent plaisir à mourir, pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à-peu-près la même chose: je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains; & si je n'étois pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirois mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chimiques à nos malades: le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'elles produisent le même effet que notre eau chaude & nos saignées. Je ferois volontiers cet essai, répliqua-t-il, si cela ne tiroit point à conséquence; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée & l'usage de la boisson: veux-tu que j'aie à décrier mon ouvrage? Oh! vous avez raison, lui répartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis: ils diroient que vous vous laissez désabuser; ils vous perdroient de réputation. Périront plutôt le peuple, la noblesse & le clergé! Allons donc tou-

jours notre train. Après tout , nos confreres , malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée , ne savent pas faire de plus grands miracles que nous ; & je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, & nous y procédâmes de maniere qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves & d'orphelins que le siège de Troie. Il sembloit que la peste fût dans Valladolid , tant on y faisoit de funérailles. Il venoit tous les jours au logis quelque pere nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé , ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de son neveu. Pour les neveux & les fils dont les oncles & les peres s'étoient mal trouvés de nos remedes , ils ne paroissoient point chez nous. Les maris étoient aussi fort discrets, ils ne nous chicanotent point sur la perte de leurs femmes. Les personnes affligées dont il nous falloit esfuyer les reproches , avoient quelquefois une douleur brutale , ils nous appelloient ignorans , assassins ; ils ne ménageoient point les termes. J'étois ému de leurs épithetes ; mais mon maître , qui étoit fait à cela , les écoutoit de sang-froid. J'aurois pu comme lui m'accoutu-

mer aux injures , si le ciel , pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux , n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine que je pratiquois avec si peu de succès.

Il y avoit dans notre voisinage un jeu de paume où les fainéans de la ville s'assembloient chaque jour. On y voyoit un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres , & décident les différens dans les tripots. Il étoit de Biscaye , & se faisoit appeler Dom Rodrigue de Mondragon. Il paroissoit avoir environ trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire , mais sec & nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête , & sembloient menacer tous ceux qu'il regardoit , un nez fort épatté lui tomboit sur une moustache rousse , qui s'élevoit en croc jusqu'à la tempe. Il avoit la parole si rude & si brusque , qu'il n'avoit qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'étoit rendu le tyran du jeu de paume : il jugeoit impérieusement les contestations qui survenoient entre les joueurs , & il ne falloit point qu'on appellât de ses jugemens , à moins que l'appellant ne voulût se résoudre à recevoir de lui le lendemain un cartel de

défi. Tel que je viens de représenter le seigneur Dom Rodrigue, que le Dom qu'il mettoit à la tête de son nom n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'étoit une femme de quarante ans, riche, assez agréable, & veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire : ce ne fut pas sans doute par sa beauté ; ce fut apparemment par ce je ne sais quoi qu'on ne sauroit dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui, & forma le dessein de l'épouser ; mais dans le tems qu'elle se préparoit à consommer cette affaire, elle tomba malade ; & malheureusement pour elle, je devins son médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisoient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyois tous mes malades, & ses parens s'emparèrent de son bien. Dom Rodrigue, au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu & flammes contre moi ; il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps, & m'extermineroit à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment,

& me conseilla de ne point sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme. Cet avis, quoique je n'eusse pas envie de le négliger, me remplit de trouble & de frayeur : je m'imaginois sans cesse que je voyois entrer dans notre maison le Biscayen furieux ; je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, & je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé ; & après avoir dit adieu à mon maître, qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans crainte de trouver Dom Rodrigue en mon chemin.

Je marchois fort vite, & regardois de tems en tems derriere moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivoit point mes pas : j'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres & les buissons : je sento à tout moment mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, & je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid ; tout mon regret étoit de me séparer de Fabrice, mon cher Pilade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je

n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine : au contraire , je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches , bien que ce fût le salaire de mes assassinats. Je ressemblois aux femmes qui cessent d'être libertines , mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois en réaux à-peu-près la valeur de cinq ducats : c'étoit-là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid , où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je souhai-tois passionnément d'être dans cette superbe ville, qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que j'en rappellois tout ce que j'en avois ouï-dire, & que je jouissois par avance des plaisirs qu'on y prend , j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas , & qui chantoit à plein gosier. Il avoit sur le dos un sac de cuir , guitare pendue au cou , & il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train , qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'a-

bord l'un l'autre , quoique nous eussions changé d'habit, & nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage , il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'abandonnois Valladolid ; & lui , pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec son maître , & qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu , ajouta-t-il , demeurer plus long-tems à Valladolid , j'y aurois trouvé dix boutiques pour une ; car , sans vanité , j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne , qui sache mieux que moi raser à poil & à contre-poil , & mettre une moustache en papillote. Mais je n'ai pu résister davantage au violent desir que j'ai de retourner dans ma patrie , d'où il y a dix années entieres que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air du pays , & savoir dans quelle situation sont mes parens. Je serai chez eux après demain , puisque l'endroit qu'ils habitent, & qu'on appelle Olmédo , est un gros village en-deçà de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce barbier jusques chez lui , & d'aller à Ségovie

chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur, & avoit l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la première hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pause, j'ai dans mon sac de quoi déjeuner. Quand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles : je ne veux rien de superflu. Je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche, avec mes rasoirs & une savonnette. Je louai sa prudence, & consentis de bon cœur à la pause qu'il proposoit. J'avois faim, & je me préparois à faire un bon repas; après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon garçon barbier étala ses vivres, qui consistoient dans cinq ou six oignons, avec quelques morceaux de pain & de fromage : mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac, fut une petite outre remplie, disoit-il, d'un vin délicat & friand. Quoique les mets ne fus-

sent pas bien savoureux , la faim qui nous pressoit l'un & l'autre ne nous permit pas de les trouver mauvais ; & nous vuidâmes aussi l'outre , où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il se seroit fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela , & nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gaité. Le barbier , à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des aventures très-particulières , me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avoit si bien régalé ; je lui donnai la satisfaction qu'il demandoit. Ensuite , je lui dis que pour reconnoître ma complaisance , il falloit qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh ! pour mon histoire , s'écria-t-il , elle ne mérite gueres d'être entendue : elle ne contient que de simples faits. Néanmoins , ajouta-t-il , puisque nous n'avons rien de meilleur à faire , je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même tems , il en fit le récit à peu près de cette sorte.

Fernand Perès de la Fuente , mon grand-pere , (je prends la chose de loin) après avoir été pendant cinquante ans barbier du village d'Olmédo , mourut , & laissa quatre fils. L'aîné , nommé Nicolas , s'empara de sa boutique , & lui succéda dans sa profession. Bertrand le

puîné, se mettant le commerce en tête ; devint marchand mercier ; & Thomas, qui étoit le troisieme, se fit maître d'école. Pour le quatrieme, qu'on appelloit Pedro, comme il se sentoît né pour les belles-lettres, il vendit une petite piece de terre qu'il avoit eu pour son partage, & alla demeurer à Madrid, où il espéroit qu'un jour il se feroit distinguer par son savoir & par son esprit. Ses trois autres freres ne se separerent point : il s'établirent à Olmédo, en se mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apporterent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mere, femme du barbier, mit au monde six garçons dans les cinq premieres années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon pere m'apprit de très-bonne heure à raser ; & lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit : Va, Diégo, tu es en état présentement de gagner ta vie ; va courir le pays. Tu as besoin de voyager, pour te dégourdir & te perfectionner dans ton art. Pars, & ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne ; que je

n'entende point parler de toi avant ce tems - là. En achevant ces paroles , il m'embrassa de bonne amitié , & me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon pere. Pour ma mere , qui avoit moins de rudesse dans ses mœurs , elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes , & me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmédo , & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cents pas, que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit dedans , & de connoître précisément ce que je possédois. J'y trouvai une trouffe où étoient deux rasoirs qui sembloient avoir rasé dix générations , tant ils étoient usés , avec une bandelette de cuir pour les repasser , & un morceau de savon. Outre cela , une chemise de chanvre toute neuve , une vieille paire de souliers de mon pere ; & , ce qui me réjouit plus que tout le reste , une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez-bien par-là que maître Nicolas le barbier comptoit beaucoup sur mon savoir-faire , puisqu'il me laissoit partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat & de

puîné, se mettant le commerce en tête ; devint marchand mercier ; & Thomas, qui étoit le troisieme, se fit maître d'école. Pour le quatrieme, qu'on appelloit Pedro, comme il se sentoît né pour les belles-lettres, il vendit une petite piece de terre qu'il avoit eu pour son partage, & alla demeurer à Madrid, où il espéroit qu'un jour il se feroit distinguer par son savoir & par son esprit. Ses trois autres freres ne se separerent point : il s'établirent à Olmédo, en se mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apporterent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une del'autre. Ma mere, femme du barbier, mit au monde six garçons dans les cinq premieres années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon pere m'apprit de très-bonne heure à raser ; & lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit : Va, Diégo, tu es en état présentement de gagner ta vie ; va courir le pays. Tu as besoin de voyager, pour te dégourdir & te perfectionner dans ton art. Pars, & ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne ; que je

n'entende point parler de toi avant ce tems - là. En achevant ces paroles , il m'embrassa de bonne amitié , & me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon pere. Pour ma mere , qui avoit moins de rudesse dans ses mœurs , elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes , & me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmédo , & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cents pas , que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit dedans , & de connoître précisément ce que je possédois. J'y trouvai une trouffe où étoient deux rasoirs qui sembloient avoir rasé dix générations , tant ils étoient usés , avec une bandelette de cuir pour les repasser , & un morceau de savon. Outre cela , une chemise de chanvre toute neuve , une vieille paire de souliers de mon pere ; & , ce qui me réjouit plus que tout le reste , une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez-bien par-là que maître Nicolas le barbier comptoit beaucoup sur mon savoir-faire , puisqu'il me laissoit partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat & de

vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crois mes finances inépuisables; & transporté de joie, je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapiere, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarassoit dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinès avec un très rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie; & comme si j'eusse été en état de faire de la dépense, je demandai d'un ton haut à souper. L'hôte me considéra quelque-tems; & voyant à qui il avoit à faire, il me dit d'un air doux: Ça, mon gentilhomme, vous ferez satisfait; on va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta un quart-d'heure après, un civet de matou, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lievre ou de lapin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'aperçus pourtant que c'étoit du vin gâté; mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il fallut ensuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je me couchasse dans un lit plus propre

propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit, & si court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs il n'avoit pour matelas & lit de plume qu'une simple paille piquée, & couverte d'un drap mis en double, qui, depuis le dernier blanchissage, avoit servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins, dans ce lit que je viens de représenter, l'estomac plein du civet & de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, grâces à ma jeunesse & à mon tempérament, je dormis d'un profond sommeil, & passai la nuit sans indigestion.

Le jour suivant, lorsque j'eus déjeûné, & bien payé la bonne chère qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas sitôt, que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture & mon entretien; mais je n'y demeurai que six mois: un garçon barbier avec qui j'avois fait connoissance, & qui vouloit aller à Madrid, me débaucha, & je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là sans peine sur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il est vrai qu'elle étoit auprès de l'église de Sainte-Croix, & que la proximité du *Théâtre du Prince y*

tiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons & moi, nous ne pouvions presque suffire à servir les hommes qui venoient s'y faire raser. J'en voyois de toutes sortes de conditions, mais entr'autres des comédiens & des auteurs. Un jour, deux personnages de cette dernière espece s'y trouverent ensemble. Ils commencerent à s'entretenir des poëtes & des poésies du tems, & je leur entendis prononcer le nom de mon oncle : cela me rendit plus attentif à leur discours que je ne l'avois été. Dom Juan de Zavaleta, disoit l'un, est un auteur sur lequel il me paroît que le public ne doit pas compter. C'est un esprit froid, un homme sans imagination : sa dernière piece l'a furieusement décrié. Et Luis Velez de Guevara, disoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public ? a-t-on jamais rien vu de plus misérable ? Ils nommerent encore je ne sais combien d'autres poëtes dont j'ai oublié les noms ; je me souviens seulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable : ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, Dom Pedro de la Fuente est un auteur excellent ? il y a dans ses livres une fine plaisanterie, mêlée d'éru-

dition , qui les rend piquans & pleins de sel. Je ne suis pas surpris s'il est estimé de la cour & de la ville ; & si plusieurs grands lui font des pensions. Il y a déjà bien des années , dit l'autre , qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture & son logement chez le duc de Medina Celi ; il ne fait point de dépense : il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poètes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il faisoit du bruit à Madrid par ses ouvrages : quelques personnes en passant par Olmédo , nous l'avoient dit ; mais comme il négligeoit de nous donner de ses nouvelles , & qu'il paroissoit fort détaché de nous ; de notre côté nous vivions dans une très - grande indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir : dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe , & que je sus où il demuroit , je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassoit : les auteurs l'avoient appelé Dom Pedro. Ce Dom me fit quelque peine , & je craignis que ce ne fût un autre poète que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point ; je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel - esprit , & je résolus de le voir. Pour cet effet , avec la permission

de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus, & je sortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par son génie. Les barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi; &, marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du duc de Medina Celi. Je me présentai à la porte, & dis que je souhaitois de parler au seigneur Dom Pedro de la Fuente. Le portier me montra du doigt au fond d'une cour un petit escalier, & me répondit : Montez par-là, puis frappez à la première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me disoit : je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, & je lui demandai si c'étoit là que logeoit le seigneur Dom Pedro de la Fuente. Oui, me répondit-il; mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serai bien aise, lui dis-je, de l'entretenir; je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment : il compose, & lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le

midi : allez faire un tour , & revenez dans ce tems-là.

Je sortis , & me promenai toute la matinée dans la ville , en songeant sans cesse à la réception que mon oncle me feroit. Je crois , disois-je en moi-même , qu'il sera ravi de me voir. Je jugeois de ses sentimens par les miens , & je me préparois à une reconnoissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos , me dit son valet ; mon maître va bientôt sortir. Attendez ici un instant : je vais vous annoncer. A ces mots il me laissa dans l'antichambre. Il y revint un moment après , & me fit entrer dans la chambre de son maître , dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'étoit mon oncle Thomas , tant ils se ressembloient tous deux. Je le saluai avec un profond respect , & lui dis que j'étois fils de maître Nicolas de la Fuente , barbier d'Olmédo : je lui appris aussi que j'exerçois à Madrid depuis trois semaines le métier de mon pere en qualité de garçon , & que j'avois dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois , je m'aperçus que mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me désavoueroit pour son

neveu, ou s'il se défairoit adroitement de moi, il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, & me dit : Hé bien, mon ami, comment se portent ton pere & tes oncles ? dans quel état sont leurs affaires ? Je commençai là-dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille ; je lui en nommai tous les enfans mâles & femelles, & je compris dans cette liste jusqu'à leurs parrains & leurs marraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail ; & venant à ses fins : Diego, reprit-il, j'approuve fort que tu roules le pays pour te rendre parfait dans ton art, & je te conseille de ne point t'arrêter plus long-tems à Madrid : c'est un séjour pernicieux pour la jeunesse ; tu t'y perdrois, mon enfant : tu feras mieux d'aller dans les autres villes du royaume ; les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va - t - en, poursuivit-il ; & quand tu seras prêt à partir, viens me revoir. Je te donnerai une pistole pour t'aider à faire le tour d'Espagne. En disant ces paroles, il me mit doucement hors de sa chambre & me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'apercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique, & rendis compte à mon maître de la visite que je

venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du sieur Dom Pedro, & il me dit : Je ne suis pas du sentiment de votre oncle ; au lieu de vous exhorter à courir le pays , il devroit plutôt , ce me semble , vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de personnes de qualité : il peut aisément vous placer dans une grande maison , & vous mettre en état de faire peu-à-peu une grosse fortune. Frappé de ce discours, qui me présentait de flatteuses images, j'allai , deux jours après , retrouver mon oncle , & je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque seigneur de la cour. Mais la proposition ne fut pas de son goût. Un homme vain qui entroit librement chez les grands , & mangeoit tous les jours avec eux , n'étoit pas bien aise , pendant qu'il seroit à la table des maîtres , qu'on vît son neveu à la table des valets : le petit Diego auroit fait rougir le seigneur Dom Pedro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire , & même très-rudement. Comment , petit libertin , me dit-il d'un air furieux , tu veux quitter ta profession ! Va , je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicieux conseils. Sors de mon appartement , & n'y remets jamais le pied ; autrement , je te ferai châtier comme tu

le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles , & plus encore du ton sur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux , & fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant comme j'ai toujours été vif & fier de mon naturel , j'essuyai bientôt mes pleurs. Je passai même de la douleur à l'indignation , & je résolus de laisser-là ce mauvais parent , dont je m'étois bien passé jusqu'à ce jour.

Je ne pensai plus qu'à cultiver mon talent : je m'attachai au travail. Je raisois toute la journée ; & le soir , pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenois à jouer de la guitare. J'avois pour maître de cet instrument un vieux *senor Escudero* à qui je faisois la barbe. Il me montroit aussi la musique , qu'il savoit parfaitement. Il est vrai qu'il avoit été chanfre autrefois dans une cathédrale. Il se nommoit Marcos de Obregon. C'étoit un homme sage , qui avoit autant d'esprit que d'expérience , & qui m'aimoit comme si j'eusse été son fils. Il servoit d'écuyer à la femme d'un médecin qui demeuroit à trente pas de notre maison. Je l'allois voir sur la fin du jour, aussi-tôt que j'avois quitté l'ouvrage , & nous faisons tous deux , assis sur le seuil de la porte , un petit concert qui ne dé-

plaisoit pas au voisinage. Ce n'est pas que nous eussions des voix fort agréables ; mais en raclant le boyau nous chantions l'un & l'autre méthodiquement notre partie , & cela suffisoit pour donner du plaisir aux personnes qui nous écoutoient. Nous divertissions particulièrement Dona Mergelina , femme du médecin ; elle venoit dans l'allée nous entendre ; & nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui se trouvoient le plus de son goût. Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertissement. C'étoit un homme qui , bien qu'Espagnol & déjà vieux , n'étoit nullement jaloux : d'ailleurs , sa profession l'occupoit tout entier ; & comme il revenoit le soir fatigué d'avoir été chez ses malades , il se couchoit de très-bonne heure , sans s'inquiéter de l'attention que sa femme donnoit à nos concerts. Peut-être aussi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il faut ajouter à cela qu'il ne pensoit pas avoir le moindre sujet de crainte , Mergeline étant une dame jeune & belle à la vérité , mais d'une vertu si sauvage , qu'elle ne pouvoit souffrir les regards des hommes. Il ne lui faisoit donc pas un crime d'un passe-tems qui lui paroissoit innocent &

honnête , & il nous laissoit chanter tant qu'il nous plaisoit.

Un soir , comme j'arrivois à la porte du médecin , dans l'intention de me réjouir à mon ordinaire , j'y trouvai le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me prit par la main , & me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi , avant que de commencer notre concert. En même-tems , il m'entraîna dans une rue détournée , où , voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté : Diégo mon fils , me dit - il d'un air triste , j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort , mon enfant , que nous ne nous repentions l'un & l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai sans doute beaucoup d'amitié pour vous : je suis bien aise de vous avoir montré à jouer de la guitare & à chanter ; mais si j'avois prévu le malheur qui nous menace , vive Dieu ! j'aurois choisi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'écuyer de s'expliquer plus clairement , & de me dire ce que nous avions à craindre ; car je n'étois pas homme à braver le péril , & je n'avois pas encore fait mon tour d'Espagne. Je vais , reprit-il , vous conter

ce qu'il est nécessaire que vous sachiez pour bien comprendre tout le danger où nous sommes.

Lorsque j'entrai, poursuivit-il, au service du médecin, & il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant sa femme : Voyez, Marcos, voyez votre maîtresse ; c'est cette dame que vous devez accompagner par-tout. J'admirai Dona Mergelina ; je la trouvai merveilleusement belle, faite à peindre, & je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port. Seigneur, répondis-je au médecin, je suis trop heureux d'avoir à servir une dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergeline, qui me dit d'un ton brusque : *Voyez donc celui-là ; il s'émancipe vraiment. Oh ! je n'aime point qu'on me dise des douceurs, moi.* Ces paroles sorties d'une si belle bouche, me surprirent étrangement ; je ne pouvois concilier ces façons de parler rustiques & grossières, avec l'agrément que je voyois répandus dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari, il y étoit accoutumé, & s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractère : Marcos, me dit-il, ma femme est une prodige de vertu. Ensuite, comme il s'aperçut qu'elle se couvroit de sa

mante & se dispoſoit à ſortir pour aller entendre la meſſe , il me dit de la mener à l'églife. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue , que nous rencontrâmes , ce qui n'eſt pas extraordinaire , des hommes qui , frappés du bon air de Dona Merge-
lina , lui dirent en paſſant des choſes fort flatteuſes. Elle leur répondoit ; mais vous ne ſauriez vous imaginer juſqu'à quel point ſes réponſes étoient ſottes & ridicules. Ils en demeuroident tout étonnés , & ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Hé ! madame , lui diſ-je d'abord , ne faites point d'attention aux diſcours qui vous ſont adreſſés ; il vaut mieux garder le ſilence , que de parler avec aigreur. Non , non , me repartit-elle , je veux apprendre à ces inſolens , que je ne ſuis point femme à ſouffrir qu'on me manque de reſpect. Enfin , il lui échappa tant d'impertinences , que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je penſois , au haſard de lui déplaire. Je lui repréſentai , avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut poſſible , qu'elle faiſoit tort à la nature , & gâtoit mille bonnes qualités par ſon humeur ſauvage ; qu'une femme douce & polie pouvoit ſe faire aimer ſans le ſecours de la beauté , au lieu qu'une belle perſonne ,

sonne, sans la douceur & la politesse, devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raisonnemens je ne sais combien d'autres semblables, qui avoient tous pour but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignois que ma franchise n'excitât la colere de ma maîtresse, & ne m'attirât quelque désagréable repartie; néanmoins elle ne se revolta pas contre ma remontrance, elle se contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit sottement envie de lui faire les jours suivans.

Je me lassai de l'avertir en vain de ses défauts, & je l'abandonnai à la férocité de son naturel. Cependant, le croirez-vous? cet esprit farouche, cette orgueilleuse femme, & depuis deux mois entièrement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde, & des manieres très-agréables. Ce n'est plus cette même Mergeline qui ne répondoit que des sottises aux hommes qui lui tenoient des discours obligeans; elle est devenue sensible aux louanges qu'on lui donne; elle aime qu'on lui dise qu'elle est belle, qu'un homme ne peut la voir impunément; les flatteries lui plaisent, elle est présentement comme une autre femme. Ce changement est à peine concevable; & ce qui doit encore vous éton-

ner davantage , c'est d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un si grand miracle. Oui , mon cher Diégo , continua l'écuyer , c'est vous qui avez ainsi métamorphosé Dona Mergelina : vous avez fait une brebis de cette tigresse ; en un mot , vous vous êtes attiré son attention. Je m'en suis apperçu plus d'une fois ; & je me connois mal en femmes , ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà , mon fils , la triste nouvelle que j'avois à vous annoncer , & la fâcheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas , dis-je alors au vieillard , qu'il y ait là - dedans un si grand sujet d'affliction pour nous , ni que ce soit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie dame. Ah ! Diégo , répliqua-t-il , vous raisonnez en jeune homme ; vous ne voyez que l'appât , vous ne prenez point garde à l'hameçon ; vous ne regardez que le plaisir , & moi j'envisage tous les désagrémens qui le suivent, Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte , vous irriterez la passion de Mergeline , qui , perdant peut-être toute retenue , laissera voir sa foiblesse au docteur Oloroso son mari ; & ce mari qui se montre aujourd'hui si complaisant , parce qu'il ne croit pas

avoir sujet d'être jaloux , deviendra furieux , se vengera d'elle , & pourra nous faire à vous & à moi un fort mauvais parti. Hé bien , repris - je , seigneur Marcos , je me rends à vos raisons & m'abandonne à vos conseils. Prescrivez-moi la conduite que je dois tenir , pour prévenir tout sinistre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts , répartit-il. Cessez de paroître devant ma maîtresse : quand elle ne vous verra plus, elle reprendra sa tranquillité. Demeurez chez votre maître , j'irai vous y trouver , & nous jouerons là de la guitare sans péril. J'y consens , lui dis-je , & je vous promets de ne plus mettre le pied chez vous. Effectivement , je résolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin , & de me tenir désormais renfermé dans ma boutique , puisque j'étois un homme si dangereux à voir.

Cependant le bon écuyer Marcos , avec toute sa prudence , éprouva , peu de jours après , que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de Dona Mergelina , produisoit un effet tout contraire. La dame , dès la seconde nuit , ne m'entendant point chanter , lui demanda pourquoi nous avions discontinué nos concerts , & pour quelle raison elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois si

occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaisirs. Elle parut se contenter de cette excuse, & pendant trois autres jours encore elle soutint mon absence avec assez de fermeté; mais au bout de ce tems-là, ma princesse perdit patience, & dit à son écuyer: Vous me trompez, Marcos; Diégo n'a pas cessé sans sujet de venir ici. Il y a là-dessous un mystère que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne: ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il, en la payant d'une autre défaite, puisque vous souhaitez de savoir les choses, je vous dirai qu'il lui est souvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table desservie; il n'ose plus s'exposer à se coucher sans souper. Comment, sans souper, s'écria-t-elle avec chagrin! que ne m'avez-vous dit cela plutôt? Se coucher sans souper! ah! le pauvre enfant! Allez-le voir tout-à-l'heure, & qu'il revienne dès ce soir; il ne s'en retournera plus sans manger; il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je, lui dit l'écuyer, en feignant d'être surpris de ce discours; quel changement, ô ciel! Est-ce vous, madame, qui me tenez ce langage? Hé depuis quand êtes-vous si pitoyable & si sensible? Depuis, répondit-elle brusque-

ment , depuis que vous demeurez dans cette maison , ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manieres dédaigneuses , & que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudesse de mes mœurs. Mais hélas ! ajouta-t-elle en s'attendrissant , j'ai passé de l'une à l'autre extrémité : d'altière & d'insensible que j'étois , je suis devenue trop douce & trop tendre : j'aime votre jeune ami Diégo , sans que je puisse m'en empêcher ; & son absence , bien loin d'affoiblir mon amour , semble lui donner de nouvelles forces. Est-il possible , reprit le vieillard , qu'un jeune homme qui n'est ni beau ni bien fait , soit l'objet d'une passion si forte ? Je vous pardonnerois vos sentimens , s'ils vous avoient été inspirés par quelque cavalier d'un mérite brillant. Ah ! Marcos , interrompit Mergeline , je ne ressemble donc point aux autres personnes de mon sexe , où bien , malgré votre longue expérience , vous ne les connoissez gueres , si vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même , elles s'engagent sans délibération. L'amour est un dérèglement d'esprit , qui nous entraîne vers un objet & nous y attache malgré nous ; c'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Cessez donc

de me représenter que Diégo n'est pas digne de ma tendresse ; il suffit que je l'aime pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue, & qu'il ne possède peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits & sa taille ne méritent pas la moindre attention ; il me paroît fait à ravir & plus beau qu'un jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche ; & il joue, ce me semble, de la guitare avec une grace toute particulière. Mais, madame, répliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diégo ? La bassesse de sa condition..... Je ne suis gueres plus que lui, interrompit-elle encore ; & quand même je serois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'écuyer, jugeant qu'il ne gagneroit rien alors sur l'esprit de sa maîtresse, cessa de combattre son entêtement, comme un adroit pilote cède à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'aller. Il fit plus ; pour satisfaire la patronne, il vint me chercher, me prit à part, & après m'avoir conté ce qui s'étoit passé entr'elle & lui : Vous voyez, Diégo, me dit-il, que nous ne saurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte de Mergeline. Il faut absolument, mon

ami , que cette dame vous revoie , autrement elle pourroit faire quelque folie , qui nuiroit plus que toute autre chose à sa réputation. Je ne fis point le cruel : je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui sur la fin du jour avec ma guitare ; qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à sa maîtresse. Il n'y manqua pas ; & ce fut pour cette amante passionnée un grand sujet de ravissement , d'apprendre qu'elle auroit ce soir-là le plaisir de me voir & de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident assez désagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon maître avant la nuit , qui , pour mes péchés , se trouva très-obscur. Je marchois à tâtons dans la rue ; & j'avois fait peut-être la moitié de mon chemin , lorsque d'une fenêtre on me coëffa d'une castolette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien , tant je fus bien ajusté. Dans cette situation , je ne savois à quoi me résoudre : de retourner sur mes pas , quelle scène pour mes camarades ! c'étoit me livrer à toutes les mauvaises plaisanteries du monde : d'aller chez Mergeline dans le bel état où j'étois , cela me faisoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du médecin. Je rencon-

trai à la porte le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me dit que le docteur Oloroso venoit de se coucher , & que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits ; en même tems je lui contai ma disgrâce. Il y parut sensible , & me fit entrer dans une salle où étoit sa maîtresse. D'abord que cette dame sut mon aventure , & me vit tel que j'étois , elle me plaignit autant que si les plus grands malheurs me fussent arrivés ; puis apostrophant la personne qui m'avoit accommodé de cette manière , elle lui donna mille malédictions. Hé , madame , lui dit Marcos , modérez vos transports ; considérez que cet événement est un pur effet du hasard ; il n'en faut point avoir un ressentiment si vif. Pourquoi , s'écria-t-elle avec emportement , pourquoi ne voulez-vous pas que je ressente vivement l'offense qu'on a faite à ce petit agneau , à cette colombe sans fiel , qui ne se plaint seulement pas de l'outrage qu'il a reçu ? Ah ! que ne suis-je homme en ce moment pour le venger !

Elle dit une infinité d'autres choses encore qui marquoient bien l'excès de son amour , qu'elle ne fit pas moins éclater par ses actions ; car , tandis que Marcos s'occupoit à m'essuyer avec une

serviette , elle courut dans sa chambre , & en apporta une boîte remplie de toutes sortes de parfums. Elle brûla des drogues odoriférantes & en parfuma mes habits ; après quoi elle répandit sur eux des essences abondamment. La fumigation & l'aspersion finie , cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuisine du pain , du vin , & quelques morceaux de mouton roti , qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger ; & prenant plaisir à me servir , tantôt elle coupoit ma viande , & tantôt elle me versoit à boire , malgré tout ce que nous pouvions faire , Marcos & moi , pour l'en empêcher. Quand j'eus soupé , messieurs de la symphonie se préparèrent à bien accorder leurs voix avec leurs guitares : nous fîmes un concert qui charma Mergeline. Il est vrai que nous affectons de chanter des airs dont les paroles flattoient son amour ; & il faut remarquer qu'en chantant je la regardois quelquefois du coin de l'œil , d'une manière qui mettoit le feu aux étoupes ; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert , quoiqu'il durât depuis long-tems , ne m'ennuyoit point. Pour la dame , à qui les heures paroissent des momens , elle auroit volontiers passé la nuit à nous entendre ; si le

vieil écuyer , à qui les momens paroissent des heures , ne l'eût fait souvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela. Mais elle avoit à faire à un homme infatigable là-dessus ; il ne la laissa point en repos , que je ne fusse sorti. Comme il étoit sage & prudent , & qu'il voyoit sa maîtresse abandonnée à une folle passion , il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traversé. Sa crainte fut bientôt justifiée : le médecin , soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrète , soit que le démon de la jalousie , qui l'avoit respecté jusqu'alors , voulût l'agiter , s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître ; & , sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte , il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on reçut chez lui des étrangers.

Marcos me signifia cette déclaration , qui me regardoit particulièrement , & dont je fus très-mortifié : j'avois conçu des espérances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins , pour rapporter les choses en fidel historien , je vous avouerai que je pris mon mal en patience. Il n'en fut pas de même de Mergeline ; ses sentimens en devinrent plus vifs. Mon cher Marcos , dit-elle à son écuyer , c'est de vous seule que j'attends du secours.

Faites en sorte , je vous prie , que je puisse voir secrètement Diégo. Que me demandez-vous , répondit le vieillard avec colere ? Je n'ai eu que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point , pour satisfaire votre ardeur insensée , contribuer à déshonorer mon maître , à vous perdre de réputation , & à me couvrir d'infâmie , moi qui ai toujours passé pour un domestique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux sortir de votre maison , que d'y servir d'une maniere si honteuse. Ah ! Marcos , interrompit la dame toute effrayée de ces dernieres paroles , vous me percez le cœur , quand vous me parlez de vous retirer. Cruel , vous songez à m'abandonner , après m'avoir réduite dans l'état où je suis ! Rendez-moi donc auparavant mon orgueil & cet esprit sauvage que vous m'avez ôté. Que n'ai-je encore ces heureux défauts ? Je serois aujourd'hui tranquille ; au lieu que vos remontrances indiscrettes m'ont ravi le repos dont je jouissois. Vous avez corrompu mes mœurs , en voulant les corriger. . . . Mais , poursuivit-elle en pleurant , que dis-je , malheureuse ! pourquoi vous faire d'injustes reproches ? Non , mon pere , vous n'êtes point l'auteur de mon infortune ; c'est mon mauvais sort qui me préparoit tant d'en-

nui. Ne prenez point garde, je vous en conjure, aux discours extravagans qui m'échappent. Hélas ! ma passion me trouble l'esprit : ayez pitié de ma foiblesse, vous êtes toute ma consolation ; & si ma vie vous est chère, ne me refusez point votre assistance.

A ces mots, ses pleurs redoublerent, de sorte qu'elle ne put continuer. Elle tira son mouchoir, & s'en couvrant le visage, elle se laissa tomber sur une chaise, comme une personne qui succombe à son affliction. Le vieux Marcos, qui étoit peut-être la meilleure pâte d'écuyer qu'on vît jamais, ne résista point à un spectacle si touchant ; il en fut vivement pénétré. Il confondit même ses larmes avec celles de sa maîtresse, & lui dit d'un air attendri : Ah ! madame, que vous êtes séduisante ! Je ne puis tenir contre votre douleur, elle vient de vaincre ma vertu. Je vous promets mon secours. Je ne m'étonne plus si l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puisque la compassion seule est capable de m'écarter du mien. Ainsi donc l'écuyer, malgré sa conduite irréprochable, se dévoua fort obligeamment à la passion de Mergeline. Il vint un matin m'instruire de tout cela ; & il me dit, en me quittant, qu'il concertoit déjà dans son

son esprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une secrète entrevue avec la dame. Il ranima par-là mon espérance ; mais j'appris deux heures après une très-mauvaise nouvelle. Un garçon apothicaire du quartier , un de nos pratiques , entra pour se faire faire la barbe. Tandis que je me dispoisois à le raser , il me dit : Seigneur Diégo , comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos de Obregon , votre ami ? Savez-vous qu'il va sortir de chez le docteur Oloroso ? Je répondis que non. C'est une chose certaine , reprit-il ; on doit aujourd'hui lui donner son congé. Son maître & le mien viennent tout-à-l'heure devant moi de s'entretenir à ce sujet ; & voici , poursuivit-il , quelle a été leur conversation. Seigneur Apuntador , a dit le médecin , j'ai une priere à vous faire. Je ne suis pas content d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maison , & je voudrois bien mettre ma femme sous la conduite d'une duegne fidelle , sévère & vigilante. Je vous entends , a interrompu mon maître. Vous auriez besoin de la dame Melancia , qui a servi de gouvernante à mon épouse , & qui depuis six semaines que je suis veuf , demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me soit utile dans mon ménage , je vous la cede à cause de l'intérêt

particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous reposer sur elle de la sûreté de votre front : c'est la perle des duegues , un vrai dragon pour garder la pudicité du sexe. Pendant douze années entières qu'elle a été auprès de ma femme , qui , comme vous savez , avoit de la jeunesse & de la beauté , je n'ai pas vu l'ombre d'un galant dans ma maison. Oh ! vive Dieu ! il ne falloit pas s'y jouer. Je vous dirai même que la défunte , dans les commencemens , avoit une grande propension à la coquetterie ; mais la dame Melancia la refondit bientôt , & lui inspira du goût pour la vertu. Enfin , c'est un trésor que cette gouvernante ; & vous me remercirez plus d'une fois de vous avoir fait ce présent. Là-dessus le docteur a témoigné que ce discours lui donnoit bien de la joie ; & ils sont convenus , le seigneur Apuntador & lui , que la duegne iroit , dès ce jour , remplir la place du vieil écuyer.

Cette nouvelle que je crus véritable , & qui l'étoit en effet , troubla les idées de plaisir dont je recommençois à me repaître ; & Marcos , l'après-dinée , acheva de les confondre , en me confirmant le rapport du garçon apothicaire. Mon cher Diégo , me dit le bon écuyer , je suis ravi que le docteur Oloroso m'ait

chassé de sa maison ; il m'épargne par-là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi , il m'auroit fallu imaginer des ruses & des détours pour vous faire parler en secret à Mergeline. Quel embarras ! graces au Ciel , je suis délivré de ces soins fâcheux , & du danger qui les accompagnoit. De votre côté , mon fils , vous devez vous consoler de la perte de quelques doux momens qui auroient pu être suivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos , parce que je n'espérois plus rien , & je quittai la partie. Je n'étois pas , je l'avoue , de ces amans opiniâtres qui se roidissent contre les obstacles ; mais quand je l'aurois été , la dame Melancia m'eût fait lâcher prise. Le caractere qu'on donnoit à cette duegne , me paroissoit capable de désespérer tous les galans. Cependant , avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte , je ne laissai pas , deux ou trois jours après , d'apprendre que la femme du médecin avoit endormi cet Argus ou corrompu sa fidélité. Comme je sortois pour aller raser un de nos voisins , une bonne vieille m'arrêta dans la rue , & me demanda si je m'appellois Diégo de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant , reprit-elle , c'est à vous que j'ai à faire. Trouvez-

vous cette nuit à la porte de Dona Mergelina ; & quand vous y serez , faites-le connoître par quelque signal , & l'on vous introduira dans la maison. Hé bien , lui dis-je , il faut convenir du signe que je donnerai. Je fais contrefaire le chat à ravir ; je miaulerai à diverses reprises. C'est assez , répliqua la messagere de galanterie , je vais porter votre réponse. Votre servante , seigneur Diégo ; que le ciel vous conserve ! Ah ! que vous êtes gentil ! Par sainte Agnès ! je voudrois n'avoir que quinze ans , je ne vous chercherois pas pour les autres. A ces paroles l'officieuse vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce message m'agita furieusement : adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience , & quand je jugeai que le docteur Oloroso reposoit , je me rendis à la porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin , & qui sans doute faisoient honneur au maître qui m'avoit enseigné un si bel art. Un moment après , Mergeline vint elle-même ouvrir doucement la porte , & la referma dès que je fus dans la maison. Nous gagnâmes la salle où notre dernier concert avoit été fait , & qu'une petite lampe qui brûloit dans la cheminée , éclairoit foiblement. Nous nous assîmes

à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus, avec cette différence, que le plaisir seul caufoit toute son émotion, & qu'il entroit un peu de frayeur dans la mienne. Ma princesse m'assuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de son mari, je sentoís un frisson qui troubloit ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante ? Après ce que j'ai ouï-dire de la dame Melancia, je ne croyois pas qu'il fût possible de trouver le moyen de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina sourit à ce discours, & me répondit : Vous cesserez d'être surpris de la secrète entrevue que nous avons cette nuit ensemble, lorsque je vous aurai conté ce qui s'est passé entre ma duegne & moi. Lorsqu'elle entra dans cette maison, mon mari lui fit mille caresses, & me dit : Mergeline, je vous abandonne à la conduite de cette discrète dame, qui est un précis de toutes les vertus : c'est un miroir que vous aurez incessamment devant vous pour vous former à la sagesse. Cette admirable personne a gouverné pendant douze années la femme d'un apothicaire de mes amis ; mais gouverné !.... comme

on ne gouverne point ; elle en a fait une espece de sainte.

Cet éloge , que la mine sévère de la dame Melancia ne démentoit point , me coûta bien des pleurs & me mit au désespoir. Je me représentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin jusqu'au soir , & les réprimandes que j'aurois à essuyer tous les jours. Enfin , je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien dans une si cruelle attente , je dis d'un air brusque à la duegne , d'abord que je me vis seule avec elle : Vous vous préparez sans doute à me bien faire souffrir , mais je ne suis pas fort patiente , je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications possibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une passion que vos remontrances n'en arracheront pas. Vous pouvez prendre vos mesures là - dessus ; redoublez vos soins vigilans ; je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots , la duegne renfrognée (je crus qu'elle m'alloit haranguer pour son coup d'essai) se dérida le front , & me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui me charme , & votre franchise excite la mienne. Je vois que nous sommes faites

l'une pour l'autre. Ah ! belle Mergeline, que vous me connoissez mal , si vous jugez de moi par le bien que le docteur votre époux vous en a dit , ou sur ma vue rébarbative ! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs , & je ne me rends ministre de la jalousie des maris , que pour servir les jolies femmes. Il y a long-tems que je possède le grand art de me masquer ; & je puis dire que je suis doublement heureuse , puisque je jouis tout ensemble de la commodité du vice & de la réputation que donne la vertu. Entre nous le monde n'est gueres vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fond des vertus ; on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laissez-moi vous conduire , poursuivit la gouvernante ; nous allons bien en faire accroire au vieux docteur Oloroso. Il aura , par ma foi , le même destin que le seigneur Apuntador. Le front d'un médecin ne me paroît pas plus respectable que celui d'un apothicaire. Le pauvre Apuntador ! que nous lui avons joué de tours sa femme & moi ! Que cette dame étoit aimable ! le bon petit naturel ! Le ciel lui fasse la paix ! Je vous réponds qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne sais combien d'amans que j'ai introduits dans sa maison , sans que

son mari s'en soit jamais apperçu. Regardez-moi donc , madame , d'un œil plus favorable , & soyez persuadée , quelque talent qu'eût le vieil écuyer qui vous servoit , que vous ne perdez rien au change. Je vous serai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser , Diégo , continua Mergeline , si je sus bon gré à la duegne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyois d'une vertu austere. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractère de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joie qui lui marqua d'avance que j'étois charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis ensuite une confidence entiere de mes sentimens , & je la priai de me ménager au plutôt un entretien secret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin , elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé , & qui est une intrigante qu'elle a souvent employée pour la femme de l'apothicaire. Mais ce qu'il y a de plus plaisant dans cette aventure , ajouta-t-elle en riant , c'est que Melancia , sur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de passer la nuit fort tranquillement , s'est couchée auprès de lui , & tient ma place en ce moment. Tant pis , madame , dis-je alors à Mergeline , je n'applaudis

point à l'invention. Votre mari peut fort bien se réveiller , & s'appercevoir de la supercherie. Il ne s'en appercevra point , répondit-elle avec précipitation : soyez sur cela sans inquiétude, & qu'une vaine crainte n'empoisonne pas le plaisir que vous devez avoir d'être avec une jeune dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux docteur remarquant que ce discours ne m'empêchoit pas de craindre , n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me rassurer ; & elle s'y prit de tant de façons qu'elle en vint à bout. Je ne pensai plus qu'à profiter de l'occasion ; mais dans le tems que le dieu Cupidon, suivi des ris & des jeux, se dispoisoit à faire mon bonheur , nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Aussi - tôt l'Amour & sa suite s'envolerent , ainsi que des oiseaux timides qu'un grand bruit effarouche tout-à-coup. Mergeline me cacha promptement sous une table qui étoit dans la salle ; elle souffla la lampe ; & , comme elle en étoit convenue avec sa gouvernante , en cas que ce contre-tems arrivât , elle se rendit à la porte de la chambre où reposoit son mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublés , qui faisoient retentir toute la maison. Le médecin s'éveille en sursaut ,

& appelle Melancia. La duegne s'élance hors du lit , bien que le docteur , qui la prenoit pour sa femme , lui criât de ne se point lever ; elle joignit sa maîtresse , qui , la sentant à ses côtés , appelle aussi Melancia , & lui dit d'aller voir qui frappe à la porte. Madame , lui répond la gouvernante, me voici ; recouchez-vous , s'il vous plaît , je vais savoir ce que c'est. Pendant ce tems-là Mergeline s'étant déshabillée, se mit au lit auprès du docteur , qui n'eut pas le moindre soupçon qu'on le trompât. Il est vrai que cette scène venoit d'être jouée dans l'obscurité par deux actrices , dont l'une étoit incomparable & l'autre avoit beaucoup de disposition à le devenir.

La duegne , couverte d'une robe de chambre , parut bientôt après , tenant un flambeau à la main : Seigneur docteur , dit-elle à son maître , prenez la peine de vous lever. Le libraire Fernandez de Buandia , notre voisin , est tombé en apoplexie. On vous demande de sa part , courez à son secours. Le médecin s'habilla le plutôt qu'il lui fut possible , & sortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la duegne dans la salle où j'étois. Elles me retirèrent de dessous la table plus mort que vif. Vous n'avez rien à craindre , Diégo , me dit Mer-

geline , remettez-vous. En même-tems , elle m'apprit en deux mots comment les choses s'étoient passées. Elle voulut ensuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu ; mais la gouvernante s'y opposa. Madame , lui dit-elle , votre époux trouvera peut-être le libraire mort , & reviendra sur ses pas. D'ailleurs , ajouta-t-elle en me voyant transi de peur , que feriez-vous de ce pauvre garçon-là ? Il n'est pas en état de soutenir la conversation. Il vaut mieux le renvoyer , & remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y consentit qu'à regret , tant elle aimoit le présent ; & je crois qu'elle fut bien mortifiée de n'avoir pu faire prendre à son docteur le nouveau bonnet qu'elle lui destinoit.

Pour moi , moins affligé d'avoir manqué les plus précieuses faveurs de l'amour , que bien-aise d'être hors de péril , je retournai chez mon maître , où je passai le reste de la nuit à faire des réflexions sur mon aventure. Je doutai quelque tems si j'irois au rendez-vous la nuit suivante. Je n'avois pas meilleure opinion de ce cette seconde équipée que de l'autre ; mais le diable qui nous obsède toujours , ou plutôt nous possède dans de pareilles conjonctures , me représenta que je serois un grand sot d'en

demeurer en si beau chemin. Il offrit même à mon esprit Mergeline avec de nouveaux charmes, & releva le prix des plaisirs qui m'attendoient. Je résolus de poursuivre ma pointe ; & me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle disposition à la porte du docteur entre onze heures & minuit. Le ciel étoit très-obscur : je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois pour avertir que j'étois dans la rue ; & comme personne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contrefaire tous les différens cris de chat qu'un berger d'Olmédo m'avoit appris ; & je m'en acquittai si bien, qu'un voisin qui rentroit chez lui, me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulemens, ramassa un caillou qui se trouva sous ses pieds, & me le jeta de toute sa force, en disant : Maudit soit le matou ! Je reçus le coup à la tête, & j'en fus si étourdi dans le moment, que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étois bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie ; &, perdant mon amour avec mon sang, je regagnai notre maison où je réveillai & fis lever tout le monde. Mon maître visita
&

& pansa ma blessure, qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, & il n'y paroissoit plus trois semaines après. Pendant tout ce tems-là, je n'entendis point parler de Mergeline. Il est à croire que la dame Melancia, pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoissance. Mais c'est de quoi je ne m'embarassois gueres, puisque je sortis de Madrid pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.

Le seigneur Diégo de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui lui étoient arrivées depuis; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laissa pas d'être fort long; il nous mena jusqu'à Ponte de Duero. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux, & mettre à la broche un lievre, que nous eûmes grand soin de vérifier. Nous poursuivîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant, après avoir rempli notre outre d'un vin assez bon, & notre sac de quelques morceaux de pain, avec la moitié du lievre qui nous restoit de notre souper.

Lorsque nous eûmes fait environ deux

lieues , nous nous sentîmes de l'appétit ; & comme nous apperçûmes à deux cents pas du grand chemin plusieurs gros arbres qui formoient dans la campagne un ombrage très-agréable , nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans , qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui vne longue rapiere étendue sur l'herbe , avec un havresac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu , mais bien fait & de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement , il nous salua de même. Ensuite il nous présenta de ses croûtes , & nous demanda , d'un air riant , si nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oui , pourvu qu'il trouvât bon que , pour rendre le repas plus solide , nous joignissions notre déjeûner au sien. Il y consentit fort volontiers , & nous exhibâmes aussi-tôt nos denrées ; ce qui ne déplut point à l'inconnu. Comment donc , Messieurs , s'écria - t - il tout transporté de joie , voilà bien des munitions ? Vous êtes , à ce que je vois , des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution , moi ; je donne beaucoup au hasard. Cependant , malgré l'état où vous me trouvez , je puis dire , sans

vanité, que je fais quelquefois une figure assez brillante. Savez - vous bien qu'on me traite ordinairement de prince, & que j'ai des gardes à ma suite. Je vous entends, dit Diégo; vous voulez nous faire comprendre par-là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre; je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant, que je jouois déjà de petits rôles. Franchement, répliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les comédiens: ces Messieurs-là ne font pas comme vous des voyages à pied, ni des repas de saint Antoine; je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'histrion, penser de moi tout ce qu'il vous plaira; mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles, je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, & suis ravi que le seigneur Gil Blas & moi nous ayons l'honneur de déjeûner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençames alors à ronger nos grignons & les restes précieux du lievre, en donnant à l'outre de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faisions, que nous ne par-

lâmes presque point pendant ce tems-là ; mais après avoir mangé , nous reprîmes ainsi la conversation : Je suis surpris , dit le barbier au comédien , que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre , vous avez l'air bien indigent ! Pardonnez si je vous dis si librement ma pensée. Si librement , s'écria l'acteur ! Ah ! vraiment , vous ne connoissez gueres Melchior Zapata. Graces à Dieu , je n'ai point un esprit à contrepoil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise ; car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez , poursuivit-il , en nous faisant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'affiches de comédie , voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure ; & si vous êtes curieux de voir ma garde-robe , je vais satisfaire votre curiosité. En même tems , il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux , une mauvaise capeline , avec quelques vieilles plumes , des bas de soie tout pleins de trous , & des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez , nous dit-il ensuite , que je suis passablement gueux. Cela m'étonne , répliqua Diégo : vous n'avez donc ni femme ni fille : j'ai une femme belle &

jeune, repartit Zapata, & je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile : j'épouse une aimable actrice, dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim ; & , pour mon malheur , elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ? Il faut que , parmi les comédiennes de campagne , il s'en trouve une vertueuse , & qu'elle me tombe entre les mains. C'est assurément jouer de malheur , dit le barbier. Aussi , que ne preniez-vous une actrice de la grande troupe de Madrid ? Vous auriez été sûr de votre fait. J'en demeure d'accord , reprit l'histriion ; mais , malpeste , il n'est pas permis à un petit comédien de campagne d'élever sa pensée jusqu'à ces fameuses héroïnes. C'est tout ce que pourroit faire un acteur même de la troupe du prince ; encore y en a-t-il qui sont obligés de se pourvoir en ville. Heureusement pour eux la ville est bonne , & l'on y rencontre souvent des sujets qui valent bien des princesses de coulisses.

Hé ! n'avez-vous jamais songé , lui dit mon compagnon , à vous introduire dans cette troupe ? Est-il besoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon , répondit Melchior , vous moquez-vous avec votre mérite infini ! Il y a vingt acteurs ; de-

mandez de leurs nouvelles au public ; vous en entendrez parler en de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havresac. Malgré tout cela , il est très-difficile d'être reçu parmi eux. Il faut des especes ou de puissans amis pour suppléer à la médiocrité du talent. Je dois le savoir , puisque je viens de débiter à Madrid , où j'ai été hué & sifflé comme tous les diables , quoique je dussé être fort applaudi ; car j'ai crié , j'ai pris des tons extravagans & suis sorti cent fois de la nature ; de plus , j'ai mis en déclamant le poing sous le menton de ma princesse : en un mot , j'ai joué dans le goût des grands acteurs de ce pays-là ; & cependant le même public qui trouve en eux ces manieres fort agréables , n'a pu les souffrir en moi. Voyez ce que c'est que la prévention. Ainsi donc , ne pouvant plaire par mon jeu , & n'ayant pas de quoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont sifflé ; je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme & mes camarades , qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puissions-nous n'être pas obligés d'y quêter , pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville , comme cela nous est arrivé plusieurs fois !

A ces mots , le prince dramatique se

leva , reprit son havresac & son épée , & nous dit d'un air grave en nous quittant : Adieu , messieurs , puissent les dieux sur vous épuiser leurs faveurs ! Et vous , lui répondit Diégo du même ton , puissiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée & bien établie ! Dès que le seigneur Zapata nous eut tourné les talons ; il se mit à gesticuler & à déclamer en marchant. Aussi-tôt le barbier & moi , nous commençâmes à le siffler , pour lui rappeler son début. Nos siflemens frappèrent ses oreilles , il crut entendre encore les sifflets de Madrid. Il regarda derrière lui , & voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens , loin de s'offenser de ce trait bouffon , il entra de bonne grace dans la plaisanterie , & continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté , nous nous en donnâmes à cœur-joie. Puis nous regagnâmes le grand chemin , & poursuivîmes notre route.

Nous allâmes ce jour-là coucher entre Moyados & Valpuesta , dans un petit village dont j'ai oublié le nom ; & le lendemain nous arrivâmes sur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmédo. A mesure que nous avançons , il nous paroissoit que nous appercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo ; &

lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets , nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre ; & tout auprès , un grand nombre de cuisiniers & de marmitons qui préparoient un festin. Ceux-ci mettoient des couverts sur de longues tables dressées sous les tantes ; ceux-la remplissoient de vin des cruches de terre. Les autres faisoient bouillir des marmites ; & les autres enfin tournoient des broches où il y avoit toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste , un grand théâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs , & chargé de devises grecques & latines. Le barbier n'eut pas plutôt vu ces inscriptions , qu'il me dit : Tous ces mots grecs sentent furieusement mon oncle Thomas ; je vais parier qu'il y aura mis la main ; car , entre nous , c'est un habile homme. Il fait par cœur une infinité de livres de collège. Tout ce qui me fâche , c'est qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation ; ce qui ne plaît pas à tout le monde.

Nous allions nous informer des raisons de tous ces grands préparatifs , lorsque dans un homme qui avoit l'air de

l'ordonnateur de la fête , Diégo reconnut le seigneur Thomas de la Fuente , que nous joignîmes avec empressement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier , tant il le trouva changé depuis dix années. Ne pouvant toutefois le méconnoître , il l'embrassa cordialement , & lui dit d'un air affectueux : Hé te voilà , Diégo mon cher neveu , te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître ? Tu viens revoir tes dieux Pénares , & le ciel te rend sain & sauf à ta famille. O jour trois & quatre fois heureux ! jour digne d'être marqué d'une pierre blanche ! Il y a bien des nouvelles , mon ami , poursuivit-il , ton oncle Pedro le bel esprit est devenu la victime de Pluton , il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare pendant sa vie craignoit de manquer des choses les plus nécessaires : *Argenti pallebat amore*. Outre les grosses pensions que quelques grands lui faisoient , il ne dépensoit pas dix pistoles chaque année pour son entretien ; il étoit même servi par un valet qu'il ne nourrissoit point. Ce fou étoit plus insensé que le grec Aristippe , qui fit jeter au milieu de la Lybie toutes les richesses que portoient ses esclaves , comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche , entassoit tout l'or &

238 *Histoire de Gil Blas*

l'argent qu'il pouvoit amasser. Hé! pour qui? pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton pere, ton oncle Bertrand & moi nous avons partagés. Nous sommes en état de bien élever nos enfans. Mon frere Nicolas a déjà disposé de ta sœur Thérèse; il vient de la marier avec le fils d'un de nos alcades : *Connubio junxit stabili propriamque dicavit.* C'est cet hymen, formé sous les plus heureux auspices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pedro ont chacun le sien, & font tour-à-tour la dépense d'une journée. Je voudrois que tu fusses arrivé plutôt; tu aurois vu le commencement de nos réjouissances. Avant-hier, jour du mariage, ton pere faisoit les frais. Il donna un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nappe, & nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits, & dix jeunes filles; il employa tous les rubans & toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverses danses & chanta mille chansonnettes tendres & légères. Néanmoins, quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne

fit pas un grand effet : il faut qu'on n'aime plus la pastorale.

Pour aujourd'hui , continua-t-il , tout roule sur mon compte , & je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention : *Finis coronabit opus*. J'ai fait élever un théâtre , sur lequel , Dieu aidant , je ferai représenter par mes disciples une piece que j'ai composée ; elle a pour titre : *Les amusemens de Muley Burgentuf , roi de Maroc*. Elle sera parfaitement bien jouée , parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce sont des enfans de famille de Penafiel & de Ségovie , que j'ai en pension chez moi. Les excellens acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés : leur déclamation paroîtra frappée au coin du maître , *ut ita dicam*. A l'égard de la piece , je ne t'en parlerai point ; je veux te laisser le plaisir de la surprise ; je te dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'ame par les différentes images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote : il faut exciter la terreur. Ah ! si je m'étois attaché au théâtre , je n'aurois jamais mis sur la scene que des princes sanguinaires , que des héros assassins ; je me serois baigné dans le sang. On auroit toujours vu périr

dans mes tragédies , non-seulement les principaux personnages , mais les gardes mêmes ; j'aurois égorgé jusqu'au souffleur : enfin je n'aime que l'effroyable , c'est mon goût. Aussi , ces sortes de poëmes entraînent la multitude , entretiennent le luxe des comédiens , & font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles , nous vîmes sortir du village & entrer dans la plaine un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. C'étoient les deux époux , accompagnés de leurs parens & de leurs amis , & précédés de dix à douze joueurs d'instrumens qui , jouant tous ensemble , formoient un concert très-bruyant. Nous allâmes au devant d'eux , & Diégo se fit connoître. Des cris de joie s'éleverent aussi-tôt dans l'assemblée , & chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute sa famille , & tous ceux même qui étoient présens , l'accablèrent d'embrassades ; après quoi son pere lui dit : Sois le bien venu , Diégo ; tu retrouves tes parens un peu engraisés , mon ami ; je ne t'en dis pas davantage présentement ; je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans
la

la plaine, se rendit sous les tentes, & s'assit autour des tables qu'on y avoit dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, & nous dînâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois services, pour l'emporter sur ses freres, qui n'avoient pas fait les choses si magnifiquement.

Après le festin, tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la piece du seigneur Thomas, ne doutant pas, disoient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théâtre, au devant duquel tous les joueurs d'instrumens s'étoient déjà placés pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun dans un grand silence attendoit qu'on commençât, les acteurs parurent sur la scène; & l'auteur, le poëme à la main, s'assit dans les coulisses à portée de souffler. Il avoit eu raison de nous dire que la piece étoit tragique; car dans le premier acte, le roi de Maroc, par maniere de récréation, tua cent esclaves Mores à coup de fleches; dans le second, il coupa la tête à trente officiers Portugais

qu'un de ses capitaines avoit faits prisonniers de guerre ; & dans le troisieme enfin , ce monarque , saoul de ses femmes , mit le feu lui-même à un palais isolé où elles étoient enfermées , & le réduisit en cendres avec elles. Les esclaves Mores , de même que les officiers Portugais , étoient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art ; & le palais composé de carton parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement , accompagné de mille cris plaintifs qui sembloient sortir du milieu des flammes , dénoua la piece , & ferma le théâtre d'une façon très-divertissante. Toute la plaine retentit du bruit des applaudissemens que reçut une si belle tragédie ; ce qui justifia le bon goût du poëte , & fit connoître qu'il savoit bien choisir ses sujets.

Je fis quelque séjour chez le jeune barbier. Je me joignis ensuite à un marchand de Ségovie qui passa par Olmédo. Il revenoit avec quatre mules de transporter des marchandises à Valladolid , & s'en retourner à vuide. Nous fîmes connoissance sur la route , & il prit tant d'amitié pour moi , qu'il voulut absolument me loger , lorsque nous fûmes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison : & quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du mu-

letier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au seigneur Mattheo Melendez. C'étoit un marchand de draps qui demouroit à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers. Il n'eut pas si-tôt ouvert le paquet. & lu ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pedro Palacio, mon correspondant, m'écrit en votre faveur d'une maniere si pressante, que je ne puis me dispenser de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition ; c'est une chose dont je me charge avec plaisir. Je suis persuadé qu'il ne me fera pas bien difficile de vous placer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Melendez avec d'autant plus de joie, que mes finances diminuoient à vue d'œil ; mais je ne lui fus pas long-tems à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me proposer à un cavalier de sa connoissance, qui avoit besoin d'un valet-de-chambre, & que, selon toutes les apparences, ce poste ne m'échapperoit pas. En effet, ce cavalier étant survenu dans le moment : Seigneur, lui dit Melendez, en me mon-

trant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur & de la morale ; je vous en réponds comme de moi-même. Le cavalier me regarda fixement, dit que ma physionomie lui plaisoit, & qu'il me prenoit à son service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t-il ; je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots, il donna le bon jour au marchand, & m'emmena dans la grande rue tout devant l'église de saint Philippe. Nous entrâmes dans une belle maison, dont il occupoit une aîle ; nous montâmes un escalier de cinq ou six marches, puis il m'introduisit dans une chambre fermée de deux bonnes portes, qu'il ouvrit, & dont la première avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous passâmes dans une autre, où il y avoit un lit & d'autres meubles qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau maître m'avoit bien considéré chez Melendez, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. c'étoit un homme de cinquante & quelques années, qui avoit l'air froid & sérieux. Il me parut d'un naturel doux, & je ne jugeai point mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille, & satisfait de mes réponses : Gil Blas, me

dit-il, je te crois un garçon fort raisonnable, je suis bien aise de t'avoir à mon service. De ton côté, tu seras content de ta condition. Je te donnerai par jour six réaux, tant pour ta nourriture & ton entretien, que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs je ne suis pas difficile à servir. Je ne fais point d'ordinaire, je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, & tu seras libre tout le reste de la journée. Aies soin seulement de te retirer le soir de bonne heure, & de m'attendre à ma porte; voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux, qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous sortîmes ensuite; il ferma les portes lui-même; & emportant les clefs: Mon ami, me dit-il, ne me suis point; va-t-en où il te plaira; mais quand je reviendrai ce soir, que je te retrouve sur cet escalier. En achevant ces paroles, il me quitta, & me laissa disposer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meilleur maître. Quoi! tu rencontres un homme qui, pour épousseter ses habits &

faire sa chambre le matin ; te donne six réaux par jour , avec la liberté de te promener & de te divertir comme un écolier dans les vacances ? Vive Dieu ! il n'est point de situation plus heureuse. Je ne m'étonne plus si j'avois tant d'envie d'être à Madrid ; je pressentois sans doute le bonheur qui m'y attendoit. Je passai le jour à courir les rues , en m'amusant à regarder les choses qui étoient nouvelles pour moi : ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le soir , quand j'eus soupé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maison , je gagnai promptement le lieu où mon maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts-d'heure après moi ; il parut content de mon exactitude : Fort bien , me dit-il , cela me plaît , j'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots , il ouvrit les portes de son appartement , & les referma sur nous , d'abord que nous fûmes entrés. Comme nous étions sans lumière , il prit une pierre à fusil avec de la mèche , & alluma une bougie ; je l'aidai ensuite à se déshabiller. Lorsqu'il fut au lit , j'allumai , par son ordre , une lampe qui étoit dans sa cheminée , & j'emportai la bougie dans l'anti-chambre , où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin entre neuf

& dix heures ; j'épouffetai ses habits. Il me compra mes six réaux , & me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi , non sans avoir grand soin de fermer ses portes , & nous voilà partis l'un & l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie , que je trouvois très-agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaisant , c'est que j'ignorois le nom de mon maître. Melendez ne le savoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans sa boutique , & à qui de tems en tems il vendoit du drap. Nos voisins ne purent pas mieux satisfaire ma curiosité ; ils m'assurèrent tous que mon maître leur étoit inconnu , bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit personne dans le voisinage ; & quelques-uns , accoutumés à tirer témérairement des conséquences , concluoient de là que c'étoit un personnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la suite : on le soupçonna d'être un espion du Roi de Portugal , & l'on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là-dessus. L'avis me troubla : je me représentai que si la chose étoit véritable , je courois risque de voir les prisons de Ma-

drid. Mon innocence ne pouvoit me rassurer ; mes disgraces passées me faisoient craindre la justice. J'avois éprouvé deux fois que si elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle observe si mal à leur égard les loix de l'hospitalité , qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Melendez dans une conjoncture si délicate. Il ne savoit quel conseil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon maître fût un espion , il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le patron , & de le quitter si je m'apercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'état ; mais il me sembla que la prudence & l'agrément de ma condition demandoient que je fusse bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner les actions ; & pour le sonder : Monsieur , lui dis - je un soir en le déshabillant , je ne sais comment il faut vivre , pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant ! nous avons entr'autres des voisins qui ne valent pas le diable. Les mauvais esprits ! Vous ne devineriez jamais de quelle maniere ils parlent de nous. Bon , Gil Blas , me répondit - il , hé qu'en peuvent - ils dire , mon ami ? Ah ! vraiment , repris-je , la

médifance ne manque point de matiere ; la vertu même lui fournit des traits. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux , que nous méritons l'attention de la cour ; en un mot , vous passez ici pour un espion du roi de Portugal. En prononçant ces paroles , j'envisageai mon maître , comme Alexandre regarda son médecin , & j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon rapport produisoit en lui. Je crus remarquer dans mon patron un frémissement qui s'accordoit fort avec les conjectures du voisinage , & je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble , & me dit d'un air assez tranquille : Gil Blas , laissons raisonner nos voisins , sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous , quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise.

Il se coucha là-dessus , & je fis la même chose , sans savoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour suivant , comme nous nous disposions le matin à sortir , nous entendîmes frapper rudement à la première porte sur l'escalier. Mon maître ouvrit l'autre , & regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu , qui

lui dit : Seigneur cavalier , je suis alguazil , & je viens ici pour vous dire que monsieur le corrégidor souhaite de vous parler. Que me veut-il , répondit mon patron ? C'est ce que j'ignore , seigneur , répliqua l'alguazil ; mais vous n'avez qu'à l'aller trouver ; & vous en ferez bientôt instruit. Je suis son serviteur , repartit mon maître , je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il referma brusquement la seconde porte. Puis s'étant promené quelque tems comme un homme à qui, ce me sembloit, le discours de l'alguazil donnoit beaucoup à penser , il me mit en main mes fix réaux , & me dit : Gil Blas , tu peux sortir , mon ami ; pour moi , je ne sortirai pas sitôt , & je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles qu'il avoit peur d'être arrêté , & que cette crainte l'obligeoit à demeurer dans son appartement. Je l'y laissai ; & pour voir si je me trompois dans mes soupçons , je me cachai dans un endroit d'où je pouvois le remarquer s'il sortoit. J'aurois eu la patience de me tenir là toute la matinée , s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais une heure après , je le vis marcher dans la rue avec un air d'assurance qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toute-

fois à ces apparences : je m'en défiai ; car il n'avoit point en moi un juge favorable. Je songeai que son allure pouvoit fort bien être composée ; je m'imaginai même qu'il n'étoit resté chez lui que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries , & que probablement il alloit par une prompte fuite pourvoir à sa sûreté. Je n'espérai plus de le revoir, & je doutai si j'irois le soir l'attendre à sa porte , tant j'étois persuadé que dès ce jour-là il sortiroit de la ville pour se sauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant ; ce qui me surprit , mon maître revint à son ordinaire. Il se coucha sans faire paroître la moindre inquiétude , & il se leva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevoit de s'habiller , on frappa tout-à-coup à la porte. Mon maître regarda par la petite grille. Il reconnoît l'alguazil du jour précédent , & lui demande ce qu'il veut. Ouvrez , lui répond l'alguazil ; c'est monsieur le corrégidor. A ce nom redoutable , mon sang se glaça dans mes veines. Je craignois diablement ces messieurs-là , depuis que j'avois passé par leurs mains , & j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon patron , moins effrayé que moi , il ouvrit la porte , &

252 *Histoire de Gil Blas*

reçut le juge avec respect. Vous voyez , lui dit le corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse suite ; je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville , je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez - moi comment vous vous appelez , & ce que vous faites à Madrid ? Seigneur , lui répondit mon maître , je suis de la Castille nouvelle , & je me nomme Dom Bernard de Castil Blazo. A l'égard de mes occupations , je me promene , je fréquente les spectacles , & me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce agréable. Vous avez sans doute , reprit le juge , un gros revenu ? Non , seigneur : interrompit mon patron , je n'ai ni rentes , ni terres , ni maisons. Hé ! de quoi vivez-vous donc , répliqua le corrégidor ? de ce que je vais vous faire voir , repartit Dom Bernard. En même - tems il leva une tapisserie , ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée , puis encore une autre qui étoit derrière , & fit entrer le juge dans un cabinet , où il y avoit un grand coffre tout rempli de pieces d'or qu'il lui montra.

Seigneur , lui dit-il ensuite , vous savez que les Espagnols sont ennemis du travail

travail ; cependant , quelque aversion qu'ils aient pour la peine , je puis dire que je renchéris sur eux là - dessus ; j'ai un fonds de paresse qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus , j'appellerois ma paresse une indolence philosophique : je dirois que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on recherche dans le monde avec ardeur ; mais j'avouerais de bonne foi que je suis paresseux par tempérament , & si paresseux , que s'il me falloit travailler pour vivre , je crois que je me laisserois mourir de faim. Ainsi , pour mener une vie convenable à mon humeur , pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien , & plus encore pour me passer d'intendant , j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine , qui consistoit en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours , quand je vivrois au - delà d'un siècle , puisque je n'en dépense pas mille chaque année , & que j'ai déjà passé mon dixieme lustre. Je ne crains donc point l'avenir , parce que je ne suis adonné , graces au ciel , à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chere , je ne joue

que pour m'amuser , & je suis revenu des femmes. Je n'appréhende point que dans ma vicillesse, on me compte parmi ces barbons voluptueux à qui les coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux , lui dit alors le corrégidor ! On vous soupçonne bien mal-à-propos d'être un espion ; ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez , Dom Bernard , ajouta-t-il , continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vouloir troubler vos jours tranquilles , je m'en déclare le défenseur ; je vous demande votre amitié , & vous offre la mienne. Ah ! seigneur , s'écria mon maître , pénétré de ces paroles obligeantes , j'accepte avec autant de joie que de respect l'offre précieuse que vous me faites. En me donnant votre amitié , vous augmentez mes richesses , & mettez le comble à mon bonheur. Après cette conversation , que l'alguazil & moi nous entendîmes de la porte du cabinet , le corrégidor prit congé de Dom Bernard , qui ne pouvoit assez à son gré lui marquer de reconnoissance. De mon côté , pour secourir mon maître , & l'aider à faire les honneurs de chez lui , j'accablai de civilités l'alguazil : je lui fis mille révérences profondes , quoique dans le fond

de mon ame je sentisse pour lui le mépris & l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un alguasil.

Dom Bernard de Castil Blazo , après avoir conduit le corrégidor jusques dans la rue , revint vîte sur ses pas fermer son coffre-fort & toutes les portes qui en faisoient la sûreté. Puis , nous sortîmes l'un & l'autre très-satisfaits , lui de s'être acquis un ami puissant , & moi , de me voir assuré de mes six réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Melendez , me fit prendre le chemin de sa maison ; mais comme j'étois prêt d'y arriver , j'aperçus le capitaine Rolando. Ma surprise fût extrême de le retrouver là , & je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi , m'aborda gravement , & conservant encore son air de supériorité , il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant , & dis en moi-même : Hélas ! il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois. Où va-t-il me mener ? Il a peut-être dans cette ville quelque souterrain. Malpeste ! si je le croyois , je lui ferois voir tout-à-l'heure que je n'ai pas la goutte aux pieds. Je marchois donc derriere lui en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit , résolu de m'en éloigner à

toutes jambes , pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret ; je l'y suivis. Il demanda du meilleur vin , & dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce tems-là nous passâmes dans une chambre , où le capitaine se voyant seul avec moi , me tint ce discours : Tu dois être étonné , Gil Blas , de revoir ici ton ancien commandant ; & tu le seras bien davantage encore , quand tu sauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le souterrain , & que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Mansilla les mules & les chevaux que nous avions pris le soir précédent , nous rencontrâmes le fils du corregidor de Léon , accompagné de quatre hommes à cheval & bien armés qui suivoient son carrosse. Nous fîmes mordre la poussière à deux de ses gens , & les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher craignant pour son maître , nous cria d'une voix suppliante : Hé , mes chers seigneurs , au nom de Dieu , ne tuez point le fils unique de monsieur le corregidor de Léon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers , au contraire , ils leur inspirèrent une espece de fureur ,

Messieurs , nous dit l'un d'entr'eux , ne laissons point échapper le fils d'un mortel ennemi de nos pareils. Combien son pere a-t-il fait mourir de gens de notre profession ? Vengeons - les ; immolons cette victime à leurs mânes. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment , & mon lieutenant même se préparoit à servir de grand-prêtre dans ce sacrifice , lorsque je lui retins le bras : Arrêtez , lui dis-je ; pourquoi sans nécessité vouloir répandre du sang ? Contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point , il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs , il n'est point responsable des actions de son pere ; & son pere ne fait que son devoir lorsqu'il nous condamne à la mort , comme nous faisons le nôtre en détroussant les voyageurs.

J'intercédaï donc pour le fils du corrigidor : & mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avoit , & nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Manfilla. Nous nous en retournâmes ensuite au souterrain , où nous arrivâmes le lendemain , quelques momens avant le jour. Nous ne fûmes pas peu surpris de trouver

258 *Histoire de Gil Blas*

la trappe levée ; & notre surprise devint encore plus grande , lorsque nous vîmes dans la cuisine Léonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Nous admirâmes comment tu avois pu nous tromper : nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un si bon tour , & nous te le pardonnâmes à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuisinière , je lui donnai ordre de nous apporter bien à manger. Cependant nous allâmes soigner nos chevaux à l'écurie , où le vieux negre , qui n'avoit reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures , étoit à l'extrémité. Nous souhaitions de le soulager , mais il avoit perdu connoissance ; & il nous parut si bas , que malgré notre bonne volonté , nous laissâmes ce pauvre diable entre la vie & la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table ; & après avoir amplement déjeûné , nous nous retirâmes dans nos chambres , où nous reposâmes toute la journée. A notre réveil , Léonarde nous apprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te souvenir d'avoir couché , & là nous lui fîmes des funérailles , comme s'il eût eu l'honneur d'être un de nos compagnons. Cinq ou six jours après , il arriva que voulant faire une course , nous rencon-

trâmes un matin à la sortie du bois trois brigades d'archers de la sainte Herman-dad , qui sembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en apperçûmes d'abord qu'une. Nous la méprisâmes , bien que supérieure en nombre à notre troupe , & nous l'attaquâmes ; mais dans le tems que nous étions aux mains avec elle, les deux autres, qui avoient trouvé moyen de se tenir cachées, vinrent tout-à-coup fondre sur nous , de sorte que notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre lieutenant & deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres & moi , nous fûmes enveloppés & serrés de si près, que les archers nous prirent ; & tandis que deux brigades nous conduisoient à Léon , la troisieme alla détruire notre retraite , qui avoit été découverte de la maniere que je vais te le dire. Un payſan de Luceno , en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui , apperçut par hasard la trappe de notre souterrain que tu n'avois pas abattue , car c'étoit justement le jour que tu en sortis avec la dame. Il se douta bien que c'étoit notre demeure ; il n'eut pas le courage d'y entrer. Il se contenta d'observer les environs ; & pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légèrement avec

son couteau quelques arbres voisins , & d'autres encore de distance en distance , jusqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il se rendit ensuite à Léon , pour faire part de cette découverte au corrégidor qui en eut d'autant plus de joie , que son fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce juge fit assembler trois brigades pour nous arrêter , & le paysan leur servit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un spectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un général Portugais fait prisonnier de guerre , le peuple ne se seroit pas plus empressé de me voir. Le voilà , disoit-on , le voilà ce fameux capitaine , la terreur de cette contrée ; il mériteroit d'être démembré avec des tenailles , de même que ses deux camarades. On nous mena devant le corrégidor , qui commença de m'insulter. Hé bien , me dit-il , scélérat , le Ciel , las des désordres de ta vie , t'abandonne à ma justice. Seigneur , lui répondis-je , si j'ai commis bien des crimes , du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher ; j'ai conservé ses jours , vous m'en devez quelque reconnaissance. Ah ! misérable , s'écria-t-il , c'est bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux. Et quand

même je voudrois te sauver , le devoir de ma charge ne me le permettroit pas. Lorsqu'il eut parlé de cette sorte , il nous fit enfermer dans un cachot , où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent au bout de trois jours , pour aller jouer un rôle tragique sur la grande place. Pour moi je demeurai dans les prisons trois semaines entieres. Je crus qu'on ne différoit mon supplice , que pour le rendre plus terrible ; & je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau , quand le corrégidor m'ayant fait ramener en sa présence , me dit : Ecoute ton arrêt , tu es libre. Sans toi , mon fils unique auroit été assassiné sur les grands chemins. Comme pere , j'ai voulu reconnoître ce service ; & comme juge , ne pouvant t'absoudre ; j'ai écrit à la cour en ta faveur , j'ai demandé ta grace , & je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira. Mais , ajouta-t-il , crois-moi , profite de cet heureux événement. Rentre en toi-même , & quitte pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles , & je pris la route de Madrid dans la résolution de faire une fin , & de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon pere & ma mere morts , & leur succession entre les mains d'un vieux pa-

rent , qui m'en a rendu un compte fidele , comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats , ce qui peut-être ne fait pas la quatrieme partie de mon bien. Mais que faire à cela ? Je ne gagnerois rien à le chicaner. Pour éviter l'oïfiveté , j'ai acheté une charge d'alguazil. Mes confreres se seroient , par bienséance , opposés à ma réception , s'ils eussent su mon histoire. Heureusement ils l'ignorent , ou feignent de l'ignorer , ce qui est la même chose ; car , dans cet honorable corps , chacun a intérêt de cacher ses faits & gestes. On n'a , Dieu merci , rien à se reprocher les uns aux autres. Au diable soit le meilleur. Cependant , mon ami , continua Rolando , je veux te découvrir ici le fond de mon ame. La profession que j'ai embrassée n'est gueres de mon goût : elle demande une conduite trop délicate & trop mystérieuse ; on n'y sauroit faire que des tromperies secretes & subtiles. Oh ! je regrette mon premier métier. J'avoue qu'il y a plus de sûreté dans le nouveau ; mais il y a plus d'agrément dans l'autre , & j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma charge , & de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sais qu'il y a dans cet

endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse , & remplie de sujets Catalans : c'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner , nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je serai dans leur compagnie capitaine en second ; & pour t'y faire recevoir avec agrément , j'assurerais que je t'ai vu dix fois combattre à mes côtés. J'élèverai ta valeur jusqu'aux nues ; je dirai plus de bien de toi , qu'un général n'en dit d'un officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite : cela te rendroit suspect ; je tairai l'aventure. Hé bien , ajouta-t-il , es-tu prêt à me suivre ? J'attends ta réponse.

Chacun a ses inclinations , dis-je alors à Rolando , vous êtes né pour les entreprises hardies , & moi pour une vie douce & tranquille. Je vous entends , interrompit-il ; la dame que l'amour vous a fait enlever vous tient encore au cœur , & sans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez , monsieur Gil Blas , que vous l'avez mise dans ses meubles , & que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées du souterrain ? Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur , & que pour le désabuser je voulois en dinant

lui conter l'histoire de la dame. Ce que je fis effectivement ; & je lui appris aussi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas il me remit encore sur les sujets Catalans. Il m'avoua même qu'il avoit résolu de les aller joindre , & fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais voyant qu'il ne pouvoit me persuader , il me regarda d'un air fier , & me dit fort sérieusement : Puisque tu as le cœur assez bas pour préférer ta condition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens , je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire ; qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire. Oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui , & ne t'entretiens jamais de moi avec personne ; car si j'apprens que tu me mêles dans tes discours.... tu me connois : je ne t'en dis pas davantage. A ces mots il appella l'hôte , paya l'écot , & nous nous levâmes de table pour nous en aller.

Comme nous sortions du cabaret , & que nous prenions congé l'un de l'autre , mon maître passa dans la rue. Il me vit , & je m'apperçus qu'il regarda plus d'une fois le capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable





blable personnage. Il est certain que la vue de Rolando ne prévenoit point en faveur de ses mœurs. C'étoit un homme fort grand : il avoit le visage long avec un nez de perroquet ; & quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine , il ne laissoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le soir je trouvai Dom Bernard occupé de la figure du capitaine , & très-disposé à croire toutes le belles choses que je lui en aurois pu dire , si j'eusse osé parler. Gil Blas , me dit-il , qui est ce grand escogriphe que j'ai vu tantôt avec toi ? Je répondis que c'étoit un alguazil , & je m'imaginai que satisfait de cette réponse , il en demeureroit là ; mais il me fit bien d'autres questions ; & comme je lui parus embarrassé , parce que je me souvenois des menaces de Rolando , il rompit tout-à-coup la conversation & se coucha. Le lendemain matin , lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires , il me compta six ducats au lieu de six réaux , & me dit : Tiens , mon ami , voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour. Va chercher une autre maison : je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connoissances. Je m'avisai de lui représenter pour ma justification , que je connois-

266 *Histoire de Gil Blas*

sois cet alguazil , pour lui avoir fourni certains remedes à Valladolid dans le tems que j'y exerçois la médecine. Fort bien , reprit mon maître , la défaite est ingénieuse : tu devois me répondre cela hier au soir , & non pas te troubler. Monsieur , lui repartis-je , en vérité , je n'osois vous le dire par discrétion , c'est ce qui a causé mon embarras. Certes , répliqua-t-il en me frappant doucement sur l'épaule , c'est être bien discret. Je ne te croyois pas si rusé. Va , mon enfant , je te donne ton congé.

J'allai sur le champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Melendez , qui me dit pour me consoler , qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maison. En effet , quelques jours après , il me dit : Gil Blas mon ami , vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de Dom Mathias de Silva. C'est un homme de la première qualité , un de ces jeunes seigneurs qu'on appelle petits-maîtres. J'ai l'honneur d'être son marchand. Il prend chez moi des étoffes , à crédit à la vérité ; mais il n'y a rien à perdre avec ces seigneurs. Ils épousent souvent des riches héritières qui paient leurs dettes ; & quand cela n'arrive pas ,

un marchand qui entend son métier , leur vend toujours si cher , qu'il se sauve en ne touchant même que le quart de ses parties. L'intendant de Dom Mathias, poursuivit-il, est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même à son maître , & vous pouvez compter qu'à ma considération il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'hôtel de Dom Mathias , le marchand me dit : Il est à propos , ce me semble , que je vous apprenne de quel caractère est l'intendant : il s'appelle Grégorio Rodriguez. Entre nous , c'est un homme de rien , qui se sentant né pour les affaires , a suivi son génie , & s'est enrichi dans deux maisons ruinées dont il a été intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain : il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. C'est à lui qu'ils doivent d'abord s'adresser , quand ils ont la moindre grace à demander à leur maître ; car s'il arrive qu'ils l'aient obtenue sans sa participation , il a toujours des détours tout prêts pour faire révoquer la grace , ou pour la rendre inutile. Réglez-vous sur cela , Gil Blas : faites votre cour au seigneur Rodriguez, préférablement à votre maître même , & mettez tout en usage

268 *Histoire de Gil Blas*

pour lui plaire. Son amitié vous sera d'une grande utilité. Il vous paiera vos gages exactement ; & si vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance , il pourra vous donner quelques petits os à ronger. Il en a tant ! Dom Mathias est un jeune seigneur qui ne songe qu'à ses plaisirs , qui ne veut prendre aucune connoissance de ses propres affaires : quelle maison pour un intendant !

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel , nous demandâmes à parler au seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y étoit , & nous vîmes avec lui une manière de payfan qui tenoit un sac de toile bleue , rempli d'espèces. L'intendant qui me parut plus pâle & plus jaune qu'une fille fatiguée du célibat , vint au-devant de Melendez en lui tendant les bras ; le marchand de son côté ouvrit les siens , & ilss'embrassèrent avec des démonstrations d'amitié, où il y avoit pour le moins autant d'art que de naturel. Après cela il fut question de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis il me dit fort poliment , que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à Dom Mathias , & qu'il se chargeoit avec plaisir de me présenter à ce seigneur. Là-dessus Melendez fit connoître jusqu'à quel

point il s'intéressoit pour moi : il pria l'intendant de m'accorder sa protection ; & me laissant avec lui après force complimens , il se retira. Dès qu'il fut sorti , Rodriguez me dit : Je vous conduirai à mon maître d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Aussi-tôt il s'approcha du payfan , & lui prenant son sac : Talego , lui dit-il , voyons si les cinq cents pistoles sont là-dedans. Il compta lui-même les pieces. Il trouva le compte juste , donna quittance de la somme au laboureur , & le renvoya. Il remit ensuite les especes dans le sac. Alors il s'adresse à moi : Nous pouvons présentement , me dit-il , aller au lever de mon maître ; il sort du lit ordinairement sur le midi ; il est près d'une heure ; il doit être jour dans son appartement.

Dom Mathias venoit en effet de se lever. Il étoit encore en robe de chambre , & renversé dans un fauteuil , sur un bras duquel il avoit une jambe étendue ; il se balançoit en rapant du tabac. Il s'entretenoit avec un laquais , qui remplissant par *interim* l'emploi de valet-de-chambre , se tenoit là tout prêt à le servir. Seigneur , lui dit l'intendant , voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Melendez vo-

tre marchand en répond : il assure que c'est un garçon de mérite , & je crois que vous en serez fort satisfait. C'est assez , répondit le jeune seigneur ; puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi , je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet-de-chambre : c'est une affaire finie. Rodriguez , ajouta-t-il , parlons d'autres choses , vous arrivez à propos , j'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre , mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit, avec cent pistoles que j'avois , j'en ai encore perdu deux cents sur ma parole. Vous savez de quelle conséquence il est pour des personnes de condition de s'acquitter de cette sorte de perte. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude. Aussi ne payons-nous pas les autres religieusement. Il faut donc trouver deux cents pistoles tout-à-l'heure , & les envoyer à la comtesse de Pedrosa. Monsieur, dit l'intendant , cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous , s'il vous plaît que je prenne cette somme ? Je ne touche pas un maravedi de vos fermiers , quelque menace que je puisse faire. Cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique , & que

je sue sang & eau pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici , graces au ciel, j'en suis venu à bout ; mais je ne fais plus à quel saint me vouer , je suis réduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles, interrompit Dom Mathias, & ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite , & que je m'amuse à prendre soin de mon bien ? L'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi ! Patience , répliqua l'intendant , au train que vont les choses , je prévois que vous serez bientôt débarassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez , repartit brusquement le jeune seigneur ; vous m'assassinez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en aperçoive. Il me faut , vous dis-je , deux cents pistoles : il me les faut. Je vais donc , dit Rodriguez , avoir recours au petit vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à grosse usure ? Ayez recours , si vous voulez , au diable , répondit Dom Mathias ; pourvu que j'aie deux cents pistoles, je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air brusque & chagrin , l'intendant sortit , & un jeune homme de qualité , nommé Dom Antonio Centelles , entra : Qu'as-tu , mon ami , dit ce

dernier à mon maître ? Je te trouve l'air nébuleux ; je vois sur ton visage une impression de colere ! Qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur ? Je vais parier que c'est ce maroufle qui sort. Oui , répondit Dom Mathias , c'est mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler , il me fait passer quelques mauvais quarts-d'heure. Il m'entretient de mes affaires ; il dit que je mange le fonds de mes revenus..... L'animal ! ne diroit-on pas qu'il y perd , lui ? Mon enfant , reprit Dom Antonio , je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton intendant. Quand le faquin , pour obéir à mes ordres réitérés , m'apporte de l'argent , il semble qu'il donne du sien. Il me fait de grands raisonnemens : Monsieur , me dit-il , vous vous abyme , vos revenus sont saisis. Je suis obligé de lui couper la parole , pour abrégér ces sots discours. Le malheur , dit Dom Mathias , c'est que nous ne saurions nous passer de ces gens-là , c'est un mal nécessaire. J'en conviens , répliqua Centellès.... Mais attends , poursuivit-il en riant de toute sa force , il me vient une idée assez plaisante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les scènes sérieuses que nous avons avec

eux , & nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute : il faut que ce soit moi qui demande à ton intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira. Nous les écouterons de sang-froid. Ton intendant viendra me rendre ses comptes ; mon homme d'affaires te rendra les siens. Je n'entendrai parler que de tes dissipations ; tu ne verras que les miennes. Cela nous réjouira.

Mille traits brillans suivirent cette faillic , & mirent en joie les jeunes seigneurs , qui continuerent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur conversation fut interrompue par Gregorio Rodriguez , qui rentra suivi d'un petit vieillard qui n'avoit presque point de cheveux , tant il étoit chauve. D. Antonio voulut s'en aller : Adieu , Dom Mathias , dit-il , nous nous reverrons tantôt. Je te laisse avec ces Messieurs ; vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble. Hé non , non , lui répondit mon maître , demeure , tu n'es pas de trop. Ce discret vieillard que tu vois , est un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment au denier cinq , s'écria Contellès tout étonné ? Vive Dieu ! je te

félicite d'être en si bonne main. Je ne suis pas traité si doucement, moi ; j'achete l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois. Quelle usure, dit alors le vieil usurier ! Les fripons ! songent-ils qu'il y a un autre monde ? Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêts. C'est le profit exorbitant que quelques-uns d'eux tirent de leurs especes, qui nous perd d'honneur & de réputation. Si tous mes confreres me ressembloient, nous ne serions pas si décriés ; car pour moi je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah ! si le tems étoit aussi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrirois ma bourse sans intérêts ; & peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misere, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la terre ; on n'en trouve plus, & sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin, poursuivit-il en s'adressant à mon maître ? Il me faut deux cents pistoles, répondit Dom Mathias. J'en ai quatre cents dans un sac, répliqua l'usurier, il n'y a qu'à vous en donner le moitié. En même-tems il tira de dessous son manteau un sac de

toile bleue , qui me parut être le même que le paysan Talego venoit de laisser avec cinq cents pistoles à Rodriguez. Je fus bientôt ce qu'il en falloit penser , & je vis bien que Melendez ne m'avoit pas vanté sans raison le savoir-faire de cet intendant. Le vieillard vuida le sac , étala les especes sur une table , & se mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître : il fut frappé de la totalité de la somme. Seigneur Descomulgado , dit-il à l'usurier , je fais une réflexion judicieuse ; je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole , sans songer que je n'ai pas le sou ; je serai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de rasser les quatre cents pistoles , pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur , répondit le vieillard , je destinois une partie de cet argent à un bon licencié qui a de gros héritages , qu'il emploie charitablement à retirer du monde de petites filles , & à meubler leurs retraites ; mais puisque vous avez besoin de la somme entière , elle est à votre service. Vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances..... Oh ! pour des assurances , interrompit Rodriguez en tirant de sa poche un papier , vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le seigneur

Dom Mathias n'a qu'à signer. Il vous donne cinq cents pistoles à prendre sur son fermier Talego, riche laboureur de Mondejar. Cela est bon, répliqua l'usurier : je ne fais point le difficultueux, moi. Alors l'intendant présenta une plume à mon maître, qui, sans lire le billet, écrivit, en sifflant, son nom au bas.

Cette affaire consommée, le vieillard dit adieu à mon patron, qui courut l'embrasser en lui disant : jusqu'au revoir, seigneur usurier, je suis tout à vous. Je ne sais pas pourquoi vous passez vous autres pour fripons : je vous trouve très-nécessaires à l'état ; vous êtes la consolation de mille enfans de famille, & la ressource de tous les seigneurs dont la dépense excède les revenus. Tu as raison, s'écria Centellès. Les usuriers sont d'honnêtes gens qu'on ne peut assez honorer, & je veux à mon tour embrasser celui-ci à cause du denier cinq. A ces mots, il s'approcha du vieillard pour l'accoler ; & ces deux petits maîtres, pour se divertir, commencèrent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joueurs de paume qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien balotté, ils le laisserent sortir avec l'intendant, qui méritoit mieux que lui ces embrassades, & même quelque chose de plus.

Lorsque

Lorsque Rodriguez & son ame damnée furent sortis, Dom Mathias envoya, par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la comtesse de Pédrosa, & serra l'autre dans une longue bourse brochée d'or & de soie, qu'il portoit, ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un air gai à Dom Antonio : Que ferons-nous aujourd'hui ? Tenons conseil là-dessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centellès ; je le veux bien, délibérons. Dans le tems qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres seigneurs arriverent. C'étoient D. Alexo Segiar, & Dom Fernand de Gamboa ; l'un & l'autre à peu près de l'âge de mon maître, c'est-à-dire, de vingt-huit à trente ans. Ces quatre cavaliers débute-
rent par de vives accolades qu'ils se firent ; on eût dit qu'ils ne s'étoient point vus depuis dix ans. Après cela, Dom Fernand, qui étoit un gros réjouï, adressa la parole à Dom Mathias & à Dom Antonio : Messieurs, leur dit-il, où dinez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vour mener dans un cabaret où vous boirez du vin des dieux. J'y ai soupé, & j'en suis sorti ce matin entre cinq & six heures. Plût au ciel,

s'écria mon maître , que j'eusse fait la même chose ! je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi , dit Centellès , je me suis donné hier au soir un divertissement nouveau ; car j'aime à changer de plaisirs. Aussi n'y a-t-il que la variété des amusemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces seigneurs qui levent les impôts & font leurs affaires avec celles de l'état. J'y vis de la magnificence , du bon goût , & le repas me parut assez bien entendu ; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partisan , quoique des plus roturiers de sa compagnie , tranchoit du grand ; & sa femme , bien qu'horriblement laide , faisoit l'adorable , & disoit mille sottises assaisonnées d'un accent biscayen qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit.

Et moi , messieurs , dit Dom Alexo Segiar , j'ai soupé chez une comédienne , chez Arsénie. Nous étions six à table. Arsénie , Florimonde avec une coquette de ses amies , le Marquis de Zenette , Dom Juan de Moncade , & votre serviteur. Nous avons passé la nuit à boire &

à dire des gueulées. Quelle volupté ! Il est vrai qu'Arslénie & Florimonde ne sont pas de grands génies ; mais elles ont un usage de débauche qui leur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées , vives , folles : j'aime mieux cela cent fois que des femmes raisonnables.

Ces seigneurs continuerent à s'entreprendre de cette sorte , jusqu'à ce que Dom Mathias , que j'aidois à s'habiller pendant ce tems-là , fût en état de sortir. Alors il me dit de le suivre ; & tous ces petits-mâîtres prirent ensemble le chemin du cabaret où Dom Fernand de Gamboa se proposoit de le conduire. Je commençai donc à marcher derrière eux avec trois autres valets , car chacun de ces cavaliers avoit le sien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domestiques copioient leurs maîtres & se donnoient les mêmes airs. Je les saluai comme leur nouveau camarade. Ils me saluerent aussi ; & l'un d'entr'eux , après m'avoir regardé quelques momens , me dit : Frere , je vois à votre allure que vous n'avez encore jamais servi de jeunes seigneur. Hélas ! non , lui répondis-je ; & il n'y a pas long-tems que je suis à Madrid. C'est ce qui me semble , répliqua-t-il , vous sentez la province ; vous paroissez timide & embarrassé ; il y a de la

bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi, sur ma parole. Vous me flattez, peut-être, lui dis-je ? Non, repartit-il, non : il n'y a point de sot que nous ne puissions façonner, comptez là-dessus.

Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage, pour me faire comprendre que j'avois pour confreres de bons enfans, & que je ne pouvois être en meilleure main pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le seigneur Dom Fernand avoit eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maîtres se mirent à table, & nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gaieté. J'avois un extrême plaisir à les entendre. Leur caractère, leurs pensées, leurs expressions, me divertissoient. Que de feu ! que de faillies d'imagination ! Ces gens-là me parurent une espece nouvelle. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne, & nous les quittâmes pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avoit dressé une table.

Je ne tardai gueres à m'appercevoir que les chevaliers de ma quadrille avoient

encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manieres de leurs maîtres, ils en affectoient même le langage ; & ces marauds les rendoient si bien, qu'à un air de qualité près, c'étoit la même chose. J'admirois leur air libre & aisé : j'étois encore plus charmé de leur esprit, & je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le valet de Dom Fernand, attendu que c'étoit son maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du festin ; & voulant que rien n'y manquât, il appella l'hôte, & lui dit : Monsieur le maître, donnez - nous dix bouteilles de votre plus excellent vin ; & , comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos messieurs auront bues. Très-volontiers, répondit l'hôte ; mais, monsieur Gaspard, vous savez que le seigneur Dom Fernand me doit déjà bien des repas ; si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques especes.... Oh ! interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous est dû, je vous en réponds, moi : c'est de l'or en barre, que les dettes de mon maître. Il est vrai que quelques discourtois créanciers ont fait saisir nos revenus, mais nous obtiendrons main-levée au premier jour, &

nous vous paierons sans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin , malgré les saïfies ; & nous en bûmes en attendant la main levée. Il falloit voir comme nous nous portions des santés à tous momens , en nous donnant les uns aux autres les surnoms de nos maîtres. Le valet de Dom Antonio appelloit Gamboa celui de Dom Fernand , & le valet de Dom Fernand appelloit Centellès celui de Dom Antonio. Ils me nommoient de même Silva , & nous nous enivrons peu à peu sous ces noms empruntés , tout aussi-bien que les seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives , ils ne laisserent pas de me témoigner qu'ils étoient assez contens de moi. Silva , me dit un des plus dessalés , nous ferons quelque chose de toi , mon ami : je m'apperçois que tu as un fonds de génie ; mais tu ne fais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hasard ; & toutefois ce n'est qu'en hasardant des discours , que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux-esprits. Veux-tu briller ? tu n'as qu'à relivrer à ta vivacité , & risquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche ; ton étourderie pas-

fera pour une noble hardiesse. Quand tu débiterois cent impertinences, pourvu qu'avec cela il t'échappe seulement un bon mot, on oubliera les sottises, on retiendra le trait, & l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'est ce que pratiquent si heureusement nos maîtres, & c'est ainsi qu'en doit user tout homme qui vise à la réputation d'un esprit distingué.

Outre que je ne souhaitois que trop de passer pour un beau génie, le secret qu'on m'enseignoit pour y réussir me paroissoit si facile que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai sur le champ, le vin que j'avois bu rendit l'épreuve heureuse; c'est-à-dire, que je parlai à tort & à travers, & que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances, quelques pointes d'esprit qui m'attirèrent des applaudissemens. Ce coup d'essai me remplit de confiance: je redoublai de vivacité, pour produire quelque bonne saillie, & le hasard voulut encore que mes efforts ne fussent pas inutiles.

Hé bien, me dit celui de mes confreres qui m'avoit adressé la parole dans la rue, ne commences-tu pas à te décroasser? Il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, & te voilà déjà tout autre

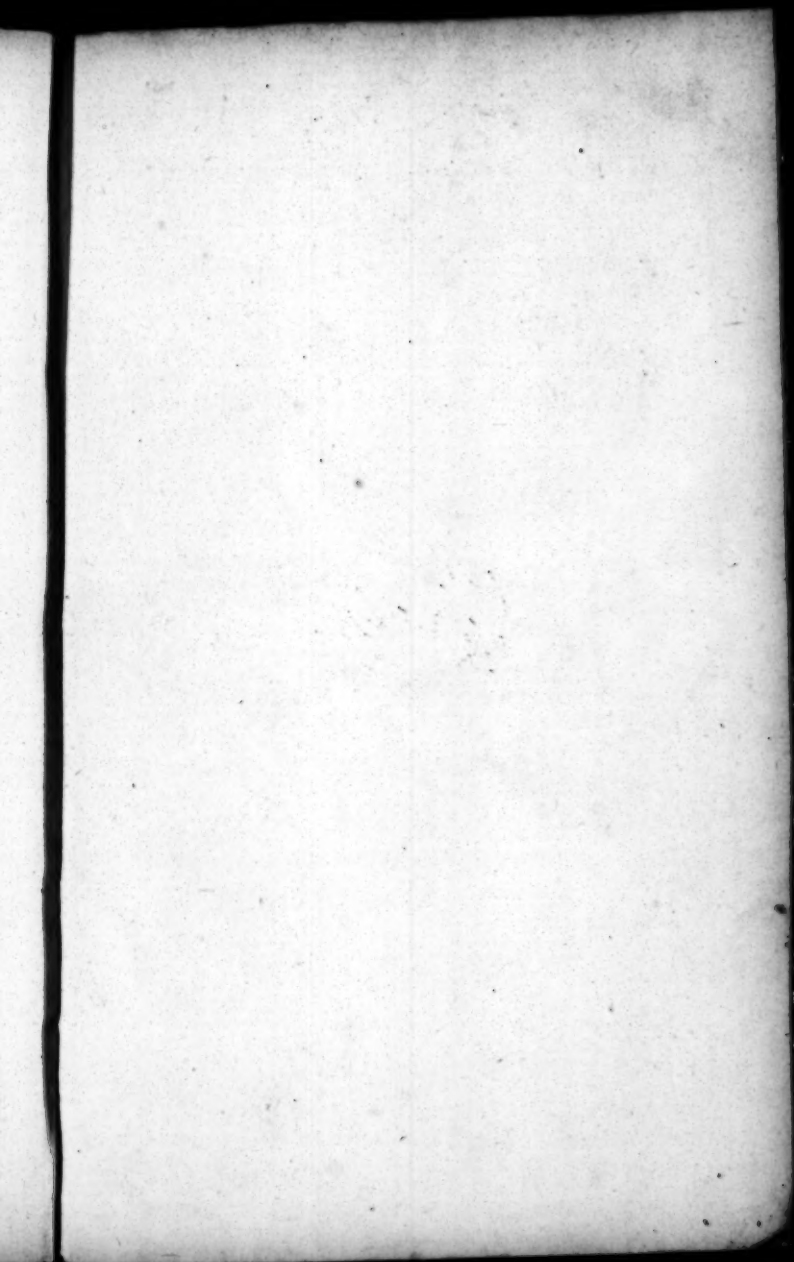
que tu n'étois : tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'est que servir des personnes de qualité ; cela élève l'esprit : les conditions bourgeoises ne font pas cet effet. Sans doute , lui répondis-je ; aussi je veux désormais consacrer mes services à la noblesse. C'est fort bien dit , s'écria le valet de Dom Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de posséder des génies supérieurs comme nous. Allons , Messieurs , ajouta-t-il , faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là , jurons - en par le Stix. Nous rîmes bien de la pensée de Gaspard ; nous lui applaudîmes ; & , le verre à la main , nous fîmes tous ce burlesque serment.

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il plut à nos maîtres de se retirer. Ce fut à minuit ; ce qui parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces seigneurs ne sortoient de si bonne heure du cabaret , que pour aller chez une fameuse coquette qui logeoit dans le quartier de la cour , & dont la maison étoit nuit & jour ouverte aux gens de plaisir. C'étoit une femme de trente-cinq à quarante ans , parfaitement belle encore , amusante , & si consommée dans l'art de plaire , qu'elle vendoit , disoit-on , plus cher les restes de sa beauté ,

qu'elle n'en avoit vendu les prémices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand concours de seigneurs qu'on y voyoit. Ils y jouoient l'après-dînée ; ils soupoient ensuite, & passaient la nuit à boire & à se réjouir. Nos maîtres demeurèrent là jusqu'au jour, & nous aussi sans nous ennuyer ; car, tandis qu'ils étoient avec les maîtresses, nous nous amusions avec les servantes. Enfin nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, & nous allâmes nous reposer chacun de notre côté.

Fin de la premiere Partie.





nt